U d'/of OTTAWA
39003002374865

OCT 15 1973

OCT 15 1973

ÉTUDE LITTÉRAIRE ET MORALE

SUR

LES POÉSIES

DE

Jean VAUQUELIN DE LA FRESNAYE

PAR

A.-P. LEMERCIER

DOCTEUR ÈS LETTRES

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1887

Universitas BIBLIOTHECA

PQ
1707
.V35Z785
1887

A

M. L. PETIT DE JULLEVILLE

MAITRE DE CONFÉRENCES A L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

PROFESSEUR-ADJOINT A LA SORBONNE

Hommage de reconnaissance

et de profond respect

CORRECTIONS.

Page 7, ligne 18, au lieu de *l'histoire*, lire *l'ordre*.
— 12, — 11, au lieu de *sa trentième*, lire *la trentième*.
— 12, — 25, au lieu de *ou*, lire *on*.
— 14, — 19, au lieu de *avec Anne*, lire *avec Barbe*.
— 32, — 25, au lieu de *Enfantine*, lire *Enfarine*.
— 40, — 26, au lieu de *boïs*, lire *lois*.
— 40, — 26, au lieu de *1*, lire 7.
— 43, — 25, au lieu de *apaisse*, lire *apaise*.
— 43, — 26, ajouter le vers :

J'en reçoi contentement,

— 55, — 1, au lieu de *continue*, lire *continu*.
— 74, — 2, au lieu de (*I, II*), lire (*I, 11*).
— 116, — 16, au lieu de *et celle*, lire *; et surtout celle*.
— 116, — 16, au lieu de *sainte*, lire *saine*.
— 117, — 27, au lieu de *poeticor*, lire *poeticor*..
— 121, — 26, au lieu de *à langue*, lire *à la langue*
— 127, — 1, au lieu de *Pensée*, lire *pensée*.
— 162, — 16, au lieu de *celle*, lire *cette*.
— 185, — 16, au lieu de *Renan*, lire *Racan*.
— 188, — 16, au lieu de *tâche.*, lire *tâche?*
— 189, — 17, an lieu de *Géorigues*, lire *Géorgiques*.
— 217, — 17, au lieu de « *paillard* », lire « *paillarde* ».
— 222, — 22, au lieu de *Simon autre*, lire *Simon (autre*.
— 242, — 11, au lieu de *ne cesse de*, lire *ne cesse pas de*.
— 262, — 22, supprimer *ne pas*.
— 272, — 11, au lieu de *Seigneur*, lire *Seigneur de Cour*.
— 273, — 24, au lieu de *rien*, lire *rien fait*.
— 281, — 1, au lieu de *défiguration*, lire *désignation*.

AVANT-PROPOS

Jean Vauquelin de la Fresnaye et son œuvre sont peu connus. Sainte-Beuve avait fait une place à Vauquelin dans son *Tableau de la Poésie française au seizième siècle*, mais sans ramener immédiatement sur lui l'attention des lettrés. Saint-Marc Girardin l'avait passé sous silence.

Cependant, peu à peu, on est venu à s'occuper de lui. Des érudits lui ont consacré des monographies intéressantes. Si M. Nisard ne l'a pas admis dans son *Histoire de la Littérature française,* M. Egger, au cours de ses leçons sur l'*Hellénisme en France*, a parlé de lui avec éloge, M. Lenient l'a associé à Mathurin Regnier et cité comme « un de ces ouvriers laborieux de la première heure que d'autres plus heureux ou plus brillants viennent bientôt éclipser (1) ; » et M. Julien Travers a donné de tout ce qu'il a retrouvé

(1) *La Satire en France ou la littérature militante au XVIe siècle.* Paris, 1877, in-12, vol. I, p. 135.

de lui une magnifique édition. Enfin, il a pénétré dans les principales anthologies classiques.

Le moment est peut-être propice pour le bien juger. Il ne s'agit pas d'instruire en sa faveur un procès en réhabilitation, ni de se prendre pour lui d'une aveugle tendresse et de le mettre sur un piédestal, mais de le lire sans parti pris, de chercher ce qu'il a été et de le dire simplement. Il indique lui-même le ton à prendre, la ligne à suivre, et les réserves nécessaires quand il dit à Robert Garnier :

> Tu te trompes, Garnier, mes vers ne sont plus tels
> Qu'un jour ils puissent estre en la France immortels,
> Ils sentent la chiquane, ils sentent le mesnage :
> On ne compose ainsi maintenant en cet age,
> En quelque art que ce soit il faut un homme entier :
> Qui deux en entreprend ne fait bien un métier. (*Sat.*, p. 243.)

On verra si le magistrat et le père de famille ont fait en Vauquelin un si grand tort au poète qui, loin de mourir jeune, vécut toujours, et d'une vie active et féconde. Les *Satyres françoises* sont, à ce point de vue, très précieuses. Là, au témoignage de Vauquelin lui-même, se trouvent les traits épars de sa physionomie :

> Pourtant j'aimeroy mieux qu'on sceust que, pour aimer
> Mes amis, je voudroy mes vers faire imprimer,
> Et pour servir aux miens d'un peu de souvenance
> De moy, qui dans mes vers laisseray ma semblance.
> (*Sat.*, p. 246.)

Laisser quelque chose de soi après sa mort, n'être oublié ni de ses amis ni de ses enfants, vivre dans la mémoire des lettrés, il n'est pas d'ambition plus légitime. Vauquelin, non-seulement, n'est pas indigne de cette gloire discrète, mais mérite davantage :

> Ainsi va s'eslevant
> Le renom des humains : quelquefois des la vie,
> Et quelquefois apres la mort en est suivie.
> Et les Muses tousjours laisseront renommez
> Tous ceux qu'elles auront cheris et bien aimez.
> (*Art. P.*, II, 894-898.)

Puisse-t-on redire ces vers après avoir parcouru cette étude qui s'inspire le plus souvent des idées et de la méthode de Sainte-Beuve : « La vraie critique, telle que je me la définis, consiste plus que jamais à étudier chaque être, c'est-à-dire chaque auteur, chaque talent, selon les conditions de sa nature, à en faire une vive et fidèle description, à charge toutefois de le classer ensuite et de le mettre à sa place dans l'histoire de l'art (1). »

(1) *Causeries du Lundi*, XII, Art. sur Saint-Amant. — Voir à l'*Appendice I*, la liste des ouvrages de Jean Vauquelin de la Fresnaye.

CHAPITRE PREMIER.

Vie de Jean Vauquelin de la Fresnaye (1).

Daniel Huet résume ainsi la vie de Jean Vauquelin de la Fresnaye : « La famille d'où étoit sorti Jean Vauquelin a porté plusieurs hommes illustres dans les Lettres, dans la Robe et dans l'Epée. Celuy cy ayant été premierement avocat du Roy au Bailliage de Caen, parvint à la charge de lieutenant général, par la démission de Charles de Bourgueville qui la luy resigna en luy donnant sa fille en mariage. Il posséda ensuite celle de Président au Présidial de Caen. Il eut un heureux génie pour la Poésie Françoise. Il ajoûta à ses dispositions naturelles beaucoup d'étude et de lecture des anciens qu'il a heureusement imitez. Il profita aussi de la liaison qu'il eut avec Scévole de

(1) Voir : J. Travers, *Essai...*, en tête de son édition ; Jérôme Pichon, *Notices biographiques et littéraires* sur Vauquelin de la Fresnaye et Vauquelin des Yveteaux, Paris, Techener, 1846 ; Choisy, *Jean Vauquelin de la Fresnaye,* Falaise, 1841 ; Daniel Huet, *les Origines de la ville de Caen et des lieux circonvoisins,* Rouen, 1702 ; A. Genty, l'*Introduction* de son édition de l'*Art poétique* ; de Robillard de Beaurepaire, *Notice* dans la *Revue de Rouen* ; H. Babou, *Notice* dans *les Poètes Français* de Crepet ; Moréri, *Dictionnaire* ; Floquet, *Histoire du Parlement de Normandie,* etc., etc.

Sainte-Marthe, qui a tant honoré la France par l'excellence de ses vers. Si Jean Vauquelin avoit joint à ses talents la politesse du grand monde et de la cour, il iroit de pair avec les plus célèbres Poètes de son siècle. Il mourut l'an 1606, âgé de 73 ans. »

Nous allons développer cette page, à l'aide surtout de Vauquelin lui-même, qui a raconté la plus grande partie de sa vie dans une épître *A son livre*, et s'est plu à remplir ses poésies de détails qui le concernent; détails très utiles pour sa biographie, car, ainsi que le constatent MM. Pichon et Travers, le cabinet généalogique ne fournit sur lui que « quelques faits de famille peu intéressants », et les registres, où le clergé inscrivait l'état civil, ont disparu.

Vauquelin naquit à la Fresnaye-au-Sauvage, près de Falaise, ou à Falaise même, au château de la Fresnaye, en 1536, en l'an

Que le grand Roy François conquesta la Savoye. (*Sat.*, p. 190.)

Il était, à l'en croire, d'une très ancienne race de soldats :

Des ce temps mes majeurs desja nobles vivoient,
Et nos Ducs genereux en leurs guerres suivoient :
Mais Vauquelin du Pont, Vauquelin de Ferieres,
Capitaines portoient gouffanons et banieres,
En passant l'Occean quand leur grand duc Normant
Alla contre l'Anglois tous ses sujets armant....
L'an neuf cents au devant les surnoms commmencerent,
Et du nom de leurs fiefs beaucoup lors s'appelerent.

(*Sat.*, p. 185-186.)

Vauquelin n'a pas moins de prétention que Malherbe qui dit aussi de sa famille « que non seulement dans l'histoire de Normandie, mais en la voix commune de tout le pays, elle est tenue pour l'une de celles qui suivirent il y a six cents ans le duc Guillaume à la conquête de l'Angleterre. » La Bruyère sera plus modeste, qui se contente ironiquement de dater son origine des croisades. Il faut pourtant citer les arguments qui militent en faveur du dire du poète. « Si l'on en croit Nicolas Dupont, avocat au Parlement de Paris, qui en parle dans l'épître dédicatoire à Jean-Jacques Vauquelin, chevalier, seigneur et patron de Vrigny, de la Fontaine, de Moncel, etc., qui est à la tête de son *Essai sur la manière de traduire les noms propres françois en latin*, volume in-12 imprimé en 1710 à Paris chez Quillan : Jean Vauquelin étoit issu des anciens Vauquelin, barons de Ferrieres, des Vauquelin du Pont, des Vauquelin Mamignot, qui portoient, dit-on, les titres de princes et sires avant Guillaume le Bâtard duc de Normandie avec lequel quelques-uns de ce nom passerent en Angleterre, et desquels l'on prétend que sont sorties dans ce royaume les anciennes maisons de Hottinghen, de Herby, etc. » (Moréri.)

Vauquelin, pour prouver son antique noblesse, se fonde sur ce fait que son nom n'est pas précédé de la particule qui dénonce le roturier sous le gentilhomme de fraîche date :

> Mais ce Dé sans propos ne doit estre adjouté
> Afin que nouveau noble on ne soit point noté.
>
> (*Sat.*, p. 187.)

La vérité semble être, d'après l'abbé de la Rue, que les Vauquelin étaient nobles depuis l'édit des Francs-Fiefs (1470), à cause des services rendus par l'un d'eux, bisaïeul du poète, à Charles VII, lors de l'expulsion des Anglais de la Normandie : ils portoient « d'azur au sautoir engreslé d'argent, accompagné de quatre croissans montans d'or. » (Moréri.)

Le père de Vauquelin, homme d'épée,

> Gendarme ayant esté, d'ordonnance ancienne,
> Du sire d'Anebaut, du conte de Brienne, *Sat.*, p. 187.)

périt avant sa trentième année (1545), et laissa à sa veuve, Barbe de Boislichausse, et à son unique fils « une terre endettée. » La ruine était proche : Barbe de Boislichausse, qui eut la « garde-noble » de l'orphelin, la conjura par son activité. Elle paya des créanciers aussi rapaces que malhonnêtes et sauva le domaine :

> Di, que contre l'espoir de plusieurs foutefois
> Gardez premièrement entiers furent nos bois ; (*Sat.*, p. 187.)

et, même, malgré le mauvais vouloir de certaines personnes dont le concours aurait dû être assuré à madame de la Fresnaye :

> Chacun de ton bois emporte,
> Et sans avoir nul égard,
> Bon et mauvais ou fagote
> Garroté dans une hart :
> Ceus qu'on diroit defendeurs
> C'est eus qui sont emporteurs. (*For.*, II, 7.)

La gène relative ne tarda pas à faire place à la richesse :

> Puis di, qu'estant sorti de mon orphelinage
> Il me vint des honneurs et des biens davantage
> Que je n'en esperoy, comme ainé de maison,
> A quelques nobles fiefs succédant par raison. (*Sat.*, p. 188.)

L'extrait du privilège royal pour les *Diverses poésies* énumère les titres et les fiefs de Vauquelin « sieur de la Fresnaie au Sauvage, Sassi, Boessey, les Yveteaux, les Aulnez, et d'Arri, Conseiller du Roy, et president au Bailliage et Siege Presidial de Caen.... »

Cette mère, qui avait préservé son fils de la misère, qui, jeune encore, s'était sacrifiée à lui, et le sentait ainsi doublement sien, l'éloigna des armes et le fit nourrir aux bonnes lettres. Elle se sépara de lui, et l'envoya, encore enfant, à Paris étudier sous des maîtres renommés, Buquet, Turnèbe, Muret. Il apprit aux collèges

> ... comme c'est qu'on imite
> Du grec et du latin une chose bien dite. (*Sat.*, p. 187.)

Il vécut avec les jeunes poètes de la Pléiade. Il *connaissait* Baïf, *adorait* Ronsard, et *honorait* du Bellay (1). Il s'échauffa à leur flamme,

(1) Du Bellay, dit-il, lui était *plus connu* ; sans doute parce qu'une branche des Vauquelin était alliée à la famille de l'auteur des *Regrets :*

> Et toy, mon cher germain, aux armes appelé
> Vauquelin. tu es joint au bon sang Du Bellai. (*Sat.*, p. 187.)

... Ayant une ame encline
Et promte à recevoir toute belle doctrine. (*Sat.*, p. 187.)

Il déploya, à Paris, cette ardeur, cet enthousiasme des écoliers de la Renaissance, que rien ne pouvait refroidir. Alors, il apprit le grec et principalement le latin. Alors, il amassa tout un trésor de connaissances dont ses poésies devaient plus tard s'enrichir et s'embellir.

Il est probable qu'il revint plus d'une fois passer les vacances auprès de sa mère, dans son vieux château de la Fresnaye, à l'ombre des bois conservés par elle, dans ces grasses campagnes normandes qu'il préféra toujours aux rues tumultueuses et sales de Paris.

Durant un de ces voyages, il se prit sérieusement d'amour pour une jeune fille qui avait été la compagne préférée de son enfance, et dont le père, Charles de Bourgueville, sieur de Bras, était en relations cordiales avec Anne de Boislichausse. Mais Anne ne lui donna d'abord que son amitié, et longtemps le désespéra à force de froideur. Nous connaissons par les *Foresteries* et par les *Idillies* toutes les péripéties de cette passion. Les confidences de Philanon (pseudonyme poétique de Vauquelin) nous éclairent sur son penchant pour mademoiselle de Bourgueville, Myrtine ou, plutôt, Philis.

Amoureux, il sent aussi s'éveiller sa vocation poétique, dont la première forme est le sentiment de la nature :

Me derobant au loin, je n'aimoy que les bois,
Les forests, les rochers et les caveins plus cois,

Le silence secret, le solitaire ombrage,
Et l'entrelas feuillu d'un rustique feuillage,
Et l'obscur par sur tout des bois les plus touffus,
Et le gasouil jasard des ruisseaux, ou confus,
Cherchant et discourant, je ne savois entendre
Cela que je voulois et chercher et comprendre. (*Id.*, II, 66.)

Mais, il fallait travailler, et Vauquelin, après une déclaration à Philis qui lui valut une dure « repousse, » retourna à Paris vivre de la vie studieuse et agitée des étudiants d'alors. Nous le trouvons, en 1552, à la représentation de la *Cléopâtre* de Jodelle :

Jodelle moy present, fist voir sa Cléopâtre. (*Art. P.*, II, 1035.)

En 1553, il mène assez joyeuse vie, si l'on s'en rapporte à une *Description de l'aurore,* qui est dans les *Foresteries*, et datée de cette année.

Il ne resta pas à Paris. Ailleurs aussi il y avait de populeuses universités. Les étudiants parfois voyageaient de l'une à l'autre. On ne prenait pas tous ses grades au même lieu. Bachelier à Paris, on devenait licencié à Orléans ou à Bourges, et on allait à petites journées, chercher à Montpellier le bonnet de docteur.

Vauquelin, « ne passant point encor dix et huict ans », et deux de ses amis, Grimoult et Toutain, dirent adieu à la rive gauche de la Seine, et, « poussez d'un beau printans », se mirent en route pour l'Anjou :

Nous quittames Paris et les rives de Seine,
Vinmes dessus le Loir, sur la Sarte et sur Maine.
(*Sat.*, p. 188.)

Qu'allaient-ils chercher si loin de Paris? Ils allaient chercher la poésie ; ils allaient chercher les poètes, le Mignard Tahureau à Angers, et, à Poitiers, le jeune Sainte-Marthe

dont les vers enchanteurs
Après eux attiroient les filles et pasteurs. (*Sat.*, p. 188.)

L'étude du droit chôma. Possédé du démon des vers, avide de renommée, encouragé par ses amis, Vauquelin n'hésita pas à tenter la fortune, et mit au jour les *Foresteries*, à Poitiers, en 1555.

Nous parlerons dès maintenant de ce *livret*, de ces poésies, les seules que Vauquelin ait fait imprimer à titre d'œuvre purement littéraire, on pourrait presque dire de son vivant, puisque les autres parurent la veille de sa mort. Ce ne sera pas une trop longue digression ou interruption dans le récit de son existence, dont ces vers au contraire nous donneront une exacte et sincère image à une certaine heure.

CHAPITRE II.

Les Foresteries.

« *Les deux premiers livres des Foresteries de I. Vauquelin de la Fresnaie.*

Prima Syracosio dignata est ludere versu
Nostra, nec erubuit sylvas habitare Thalia.
Virg.

avec privilege du Roy, à Poitiers, par les de Marneftz et Bouchetz, freres 1555. »

Tel est le titre de l'unique édition faite au XVIe siècle du premier ouvrage de Vauquelin. Dans le privilège accordé à Jean et à Enguilbert de Marnef, il n'est pas fait mention des Bouchet. M. Blanchemain a offert aux bibliophiles « un calque aussi exact que possible des pages imprimées par Enguilbert de Marnef », et numérotées par folio (Caen, le Gost-Clérisse, 1869). M. Travers, après le recueil de 1605, a réimprimé les *Foresteries* avec divers autres écrits de Vauquelin, mais dans un format un peu plus grand que l'original (Caen, le Blanc-Hardel, 1872). Les modernes admirateurs de Vauquelin sont moins sévères que lui pour ses poésies de jeunesse. S'il a eu, en 1560, le dessein de les corriger et de les faire réimprimer (*Id.*, II, 66),

il n'y a pas donné suite et semble les avoir condamnées à un oubli définitif. A tort : la précocité hâtive fait la faiblesse, mais aussi l'intérêt de ces vers :

Jamais n'est sans plaisir une jeune beauté.
Reçoy donc mon Printemps, que je te sacre et donne,
Tandis que mon Esté meilleurs fruicts assaisonne.
Dous sont les fruicts d'Esté, mais douce est la saison
Ou moins nous connoissons le fond de la raison. (*Id.*, II, 66.)

Il ne dit pas moins agréablement dans l'*Art Poétique :*

... les fleurs aurilleres,
Bigarrant un jardin, promtes et journalieres
Vous plaisent sans penser aux bons fruicts de l'Esté
Tant vous est à propos ce plaisir présenté :
Sans fruict ainsi vous plaist une rose nouvelle,
Et le baiser sans fruict qu'on prend d'une pucelle. (I, 127-132)

Le premier livre des *Foresteries* comprend quatorze pièces, le second dix, les unes sans dédicace, les autres adressées aux amis de l'auteur, une à sa cousine Anne de Chennevières. Plusieurs de ces amis de Vauquelin sont connus, comme Charles Toutain, qui a fait une tragédie d'*Agamemnon* et dont le nom revient dans l'*Art Poétique*, bon vivant, à en juger d'après ces deux vers de son épitaphe :

Par ses bons mots qu'il sçavoit dire
Ceux de Falaise il faisoit rire ; (*Epit.*, p. 668.)

comme Guillaume Bouchet, éditeur et écrivain, qui a prodigué le sel gaulois dans les *Sérées*. Jacques Tahureau et Scévole de Sainthe-Marthe sont célèbres. Mais,

s'il en faut croire Vauquelin, qui ne leur ménage pas les louanges, tous étaient nés pour la gloire : F. de Némond est un grand jurisconsulte, « l'Ulpian François », et Roger Maisonnier un poète accompli ; la Bretagne doit bénir « le mois et l'année » où elle a enfanté Morin de la Sorinière ; Raphaël et Geffroi Grimoult, Lallier et la Barroëre passeront à la postérité, — et ces noms, en effet, reçoivent un peu de la lumière qui entoure celui de Vauquelin.

Poitiers, quand Vauquelin y arrive, est le séjour d'une foule de gentils esprits, plus passionnés pour les muses que pour le droit et la chicane. Conduits par Tahureau, ils mènent une douce existence de rimeurs nonchalants, le long des rives du Clain et sur le mont Joubert ; sorte d'école de poésie poitevine, où l'on commente, où l'on imite les modèles envoyés par les maîtres de Paris, et où retentissent, « comme des chants d'oiseaux, des milliers de sonnets, quelques-uns charmants déjà, quelques autres un peu rauques encore » (1). Tahureau en est le Catulle, Jean de la Péruse le Sénèque, Vauquelin le Théocrite, ou, si l'on préfère, le Sannazar ; la Péruse meurt et laisse une *Médée* inachevée, ses amis la terminent et la publient.

Vauquelin a vu Tahureau à Angers, et peut-être aussi dans ce manoir du Fougeray où, avec Baïf, « loin du populace » il passait les journées : il est, comme lui, l'ami de Baïf et de Saint-François, et n'a donc aucune peine à se lier avec lui, à prendre rang sous sa bannière. Aussi lui garde-t-il une fidèle recon-

(1) Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, V, p. 3, in-12.

naissance ; il ne perd aucune occasion de nommer et de louer cet ardent poète mort à la fleur de son âge, et consacre à sa mémoire jusqu'à deux épitaphes. Il est permis de supposer que, si Tahureau eût vécu, il eût relevé le courage de notre poète abattu après les *Foresteries*, et que Vauquelin aurait de nouveau affronté le public et la critique (1).

On voit également Baïf à Poitiers pendant près d'une année (1554); il l'emploie à courtiser et à chanter sa Francine, qui n'était pas une Iris en l'air : il atteignait, dit-il,

> ... l'an deuziesme après une vintaine. (*Am. de Francine*, I.)

Comment, avec de tels amis, dans une société de poètes et d'érudits, le cœur rempli d'une passion réelle ou imaginaire, Vauquelin ne serait-il pas heureux à Poitiers ? Au déclin de la vie, quand il compose l'*Art Poétique*, il parle avec émotion, avec regret, de ces beaux jours de sa jeunesse. A la même époque, Sainte-Marthe aussi s'en souvient et le dit à Maisonnier :

> Je regrette ce temps plein d'honnestes esbas
> Quand sur les bords du Clain, où tu as pris ton estre,
> Nos Muses, Maisonnier, qui commençoient à naistre,
> Nous retiraient desja du populaire bas.
> Nous chantions à l'envy les amoureux debas,
> Tandis que ses brebis Myrtine faisoit paistre
> Avec mon Vauquelin, dont la muse champestre
> Devoit un jour s'enfler et bruire les combas (2).

(1) Voir la neuve et intéressante étude de M. Chardon sur *Tahureau, sa famille, son mariage et l'Admirée*, Paris, A. Picart, 1885.

(2) Becq de Fouquières, *les Poètes français du XVIe siècle, depuis Ronsard*, p. 246.

Ces jeunes gens ont confiance les uns dans les autres, se lisent leurs vers et s'encouragent à les mettre au jour. Vauquelin fait comme tout le monde et a recours aux presses des de Marnef et des Bouchet.

La coutume est alors de dédier ses livres à des personnages puissants, ou illustrés par leurs vertus et par leur savoir. Vauquelin offre le sien à Monsieur Duval, évêque de Séez : ce prélat, quoique poète lui-même, ne fut-il pas choqué de certaines pages? En 1560, c'est à Saint-François qu'il a l'intention de dédier la nouvelle édition des *Foresteries;* il le lui dit, et pourquoi, avec bien de la naïveté :

Mais comme un laboureur en ses bleds non levez
Met des epouventaux et des rez elevez
Afin d'épouventer la corneille goulue,
Qui vouloit épier le train de sa charue :
Ton nom comme un bel arbre en mes vers j'ay planté,
Afin que l'envieux en soit épouventé ;
Saint François, l'envieux qui becquetoit sans cesse
Les fruits non encor meurs de ma verte jeunesse.

La coutume est, en outre, de se faire présenter au lecteur par ses amis. A défaut de Tahureau, sans doute absent de Poitiers durant l'impression du volume, et de Baïf reparti déjà pour Paris, voici Sainte-Marthe qui, dans le sonnet d'introduction, dit à Vauquelin :

. . . il est prédestiné
Que de nous deux parle l'âge future

Il est fâcheux qu'il n'ait pas lui-même réservé une place à son ami dans ses *Elogia.* Après la Dédicace,

il y a un autre sonnet, de Charles Toutain qui n'hésite pas à préférer Vauquelin à Théocrite, à Virgile, à Sannazar :

D'autant que de cêtui la Musete dit mieus
Que l'Attic flageolet, que dessus l'Arétuse
Prit davant Sannazar la Mantuane Muse :

Plus qu'à ces deus leurs eaus, leur Nynfete et leurs Dieus
Et plus qu'à Theocrit Doris et Syracuse,
Avec Orne lui doit sa Mirtine aux vers ïeus.

Chemin faisant, on rencontre des pièces analogues de la Barroëre, de Toutain (folio 41), de Sainte-Marthe, qui, cette fois, se sert du latin (folio 52), de Maisonnier, de Morin, de Guillaume Bouchet, escorte et garde d'honneur de Vauquelin. A la fin, F. Lallier, Tourangeau, se borne à égaler Vauquelin à ses deux prédécesseurs grec et romain :

A Theocrit la Sicile,
A Virgile
Mantoue, à toi Vauquelin
Doit la Françoise contrée
Bien-heurée
Par ton chalumeau divin.

Bien que Sainte-Marthe, Toutain et Lallier suivent la mode de leur temps, ces hyperboles sont un peu fortes. Chez ces adolescents, l'enthousiasme nuit à la modestie, et l'amitié au jugement. On ne leur pardonne ces exagérations qu'en faveur de leur amour de la gloire et de la poésie. Il faut les oublier, quand on lit l'ouvrage qui les leur inspire. Ils promettent

beaucoup pour Vauquelin, et Vauquelin ne tient pas tout ce qu'ils promettent.

Il suffit de parcourir deux ou trois foresteries pour voir, ne le sût-on pas déjà, que ces vers sont d'un jeune homme et même d'un enfant. Vauquelin est à l'âge des grandes ambitions et des entreprises inconsidérées. Les poésies de la Pléiade le transportent et provoquent son émulation. Pourquoi ne serait-il pas fameux, lui aussi ? pourquoi ne créerait-il pas un genre ? Telles sont sans doute ses pensées quand il *forestise*.

Pourquoi ce titre de *Foresteries* ? Vauquelin dit dans la dédicace : « ... J'ai cueilli des plus mignardes fleurettes desquelles la nimphe Aréthuse ait point illustré la Sicille, et de celles dont le Mince enflé borde ordinairement ses bords, et dont le petit Sebethe a le mieus empeinturé les prairies Neapolitaines. » Ce qui revient à indiquer qu'il prend pour modèles Théocrite, Virgile et Sannazar, et se conforme aux prescriptions de du Bellay : « Chante moy d'une musette bien resonnante et d'une fluste bien jointe ces plaisantes Eclogues Rustiques à l'exemple de Theocrit et de Virgile ; Marines, à l'exemple de Sannazar gentilhomme neapolitain. » (*Deffence,* II, 4.)

Il avait à lire et à consulter de Sannazar (1) des poésies latines et surtout une *Arcadia* italienne, tra-

(1) *L'Arcadia di Messer Jacopo Sanazzaro, Londra,* 1781. — *Jacobi Sannazari opera omnia. Lugduni apud Seb. Gryphium,* 1540. — *L'Arcadie de Messire Jaques Sannazar, gentilhomme napolitain, excellent Poete entre les modernes, mise d'Italien en Françoys par Jehan Martin, secrétaire de Monseigneur reveren-*

duite en français par Jehan Martin, et qui comprend douze morceaux en prose, douze églogues en mètres différents *(canzone, terza rima, sextine)*, et une invocation en prose de l'auteur à son chalumeau : *Alla Sampogna* L'*Arcadia* est l'histoire des amours de Sannazar, qui se met en scène sous les noms tour à tour de Sincero, d'Ergasto, de Meliseo. Sannazar entre dans trop de détails personnels et précis, le plan qu'il suit est trop rigoureux (une églogue vient après une *prosa*, et ainsi de suite), pour que Vauquelin le traduise purement et simplement. Aussi l'imitation qu'il en fait a-t-elle un caractère assez vague et assez général : elle est dans la manière plutôt que dans la matière. Sa dédicace reproduit assez bien le ton de l'avant-propos de Sannazar que traduit ainsi Jehan Martin : « Les grands et spacieux arbres produictz par nature sur les haultes montagnes, ordinairement se rendent plus agreables à la vue des regardans que les plantes songneusement entretenues en vergiers delicieux par jardiniers bien experimentes. Aussi le chant sauvage des oiseaux qui par les forestz se degoysent sus branches verdes, faict autant de plaisir à qui les escoute, que le jargon de ceulx qui sont nourrys es bonnes villes et aprins en cages mignottes. Ce qui me faict estimer que certaines chansons rurales trassees sus raboteuses escorces d'arbres ne contentent aucunes fois moins les lecteurs que plusieurs poemes laborieu-

dissime Cardinal de Lenoncourt..... MDXLIIII. — In-12, 135 fol. — Voir : *Histoire littéraire d'Italie*, par P.-L. Guinguené, tome X ; *Cours de Littérature dramatique*, par Saint-Marc Girardin, leçon LXV.

sement composez et escriptz en beaux caracteres sus feuilletz de livres dorez. D'advantage que aucuns chalumeaux de pasteurs accouplez avec de la cire, rendent parmi les vallees, des armonies (paravanture) autant agréables que les resonances d'aucuns instrumens civilz tournez de buys tant estimés, encore que l'on s'en delecte en salles et chambres pompeuses.... » Est-ce là le maître que du Bellay impose à Vauquelin? Il est dangereux : ce chantre de la nature manque de naturel : cet amant d'Hermosyne et de Philis a trop de préciosité et de façon dans l'esprit et dans le langage; plaignons notre poète de se mettre à son école; il risque d'y perdre la clarté et la gaieté françaises; souhaitons que, loin de toujours *italianiser,* il s'inspire, au besoin, du normand Jean Le Houx. Au demeurant, le nom de Sannazar n'est-il pas, sur la première page des *Foresteries*, une sorte d'enseigne obligatoire et d'*épouvantail?* Vauquelin lui doit peu de chose : Carlet (*For.*, I, 1) offre à Sauvaget un hanap d'Arcadie, pour le décider à chanter, de même que Sincero promet à Montano un bâton artistement travaillé (*Ecloga* II) ; la sixième foresterie du premier livre est une querelle de bouviers comme la neuvième églogue de l'*Arcadia :* mais, Sannazar et Vauquelin puisent tous deux chez Théocrite et chez Virgile ; le « Boquet de Philereme » a une certaine analogie avec la *Prosa decima* de l'italien : mais, tandis que Sannazar « décrit le bosquet, la caverne et l'effigie de Pan, dieu des bergers... », Vauquelin fait la peinture de sa chère Fresnaye-au-Sauvage. Vauquelin, enfin, ne pouvait pas faire beaucoup d'emprunts directs à Sannazar;

Jehan Martin, dont la publication était entre les mains de tous les poètes, l'avait prévenu ; et même, si Vauquelin, plus tard, apprit l'italien pour traduire les satires d'Arioste, le comprenait-il vers 1555? étudiait-il Sannazar d'original ?

Il poursuit : «... ces Foresteries que tout delicat poëte jugera plus proprement nommees que du nom grec Idillies ou Eglogues. » On n'en voit guère la raison. On peut remarquer seulement que, d'habitude, Vauquelin chante les bois et place ses personnages dans les bois ; — que la première pièce est en l'honneur de Diane et qu'il s'y nomme lui-même le *forestier sacré* de la Déesse ; — qu'il a passé son enfance et senti s'éveiller son talent sous les futaies et dans les clairières de la Fresnaye-au-Sauvage ; — et que le désir de paraître original, ou une reconnaissance toute littéraire pour son domaine héréditaire lui a suggéré non pas un genre, mais un terme nouveau. En voici des témoignages : il feint qu'Apollon lui dit :

.... La Fresnée au Sauvage
Rechantera ton amoureuse rage. (I, 6.)

Plus loin, il a tout un sonnet à la louange du frêne :

Frêne hautain, forestier et champestre.... (II, 9.)

Il convient, pour être exact, de rappeler avec lui qu'il fut des premiers, en France, à cultiver l'églogue et à mêler la prose aux vers (II, 9) :

Or, depuis luy, d'aucun cette musette enflée,
Au moins que j'eusse veu, n'avoit esté souflée,

Quand, jeune bergerot, une audace je pris
De racoutrer son anche en mes ans moins apris ;
Je sceu bien par après qu'en ces mesmes annees
Nostre Baïf avoit, comme nous, pourmenées
Les Muses par les bois et que des ce temps-là
Le gentil flageolet de Tahureau parla :
Que Sainte-Marthe avoit, aux voix de sa musette,
Fait pleurer les rochers de la mort de Brunette :
Que Betoulaut encor, arrivant sur le Clain,
Les pasteurs attristez rejouit plus à plain.
Mais seul je pensois estre : et si, bien dire j'ose,
Que des premiers aux vers j'aveis meslé la prose.

Tout ce passage de l'épître à Saint-François a été repris par Vauquelin et résumé pour l'*Art Poétique*.

S'il cueille des fleurs dans les jardins de l'antiquité, sa main est assez lourde et assez inhabile. Il n'est pas nécessaire d'en donner de nombreux exemples, à moins qu'on ne veuille lui nuire. Qu'on juge de sa gaucherie : dans la troisième églogue de Virgile, Palémon invite en ces termes Damétas et Ménalcas à se disputer le prix du chant :

Dicite, quandoquidem in molli consedimus herba;
Et nunc omnis ager, nunc omnis parturit arbos,
Nunc frondent sylvæ ; nunc formosissimus annus.
Incipe, Damœta ; tu deinde sequere, Menalca.
Alternis dicetis, amant alterna Camœnæ.

Écoutons maintenant le Sylvien de Vauquelin :

Or chantez donc, seon nous sur l'herbete
Qui s'epartit fraischement nouvellette :
La terre rit et rient les arbreaus :
Ici les fleurs bourjonnent aux ruisseaus.

Ici ce bois, ce semble, s'enfeuillage
Pour nous donner à present son ombrage.
La, Fleuriot, commence, et toi après,
Hau Sauvaget, qu'on se suive de près
L'un après l'autre, en vers l'un après l'autre
Apollon s'aime encor plus qu'a tout autre. I, 6.)

Il ne reste rien de la mollesse, de la limpidité, de l'harmonie virgiliennes. On ose à peine tenir compte à Vauquelin d'une certaine exactitude : il imite Virgile avec l'embarras d'un enfant qui ferait un dessin d'après Raphaël. Ni la grâce ni l'élégance de l'original ne passent dans la copie. Ailleurs (II, 1), s'il tente de traduire le début de la septième églogue, les vingt hexamètres de Virgile s'allongent en trente-quatre alexandrins. Vauquelin appuie sur le détail et empâte là où Virgile donne un seul coup de pinceau discret et léger. Il ne sait pas le prix de la précision, de la délicatesse, de la simplicité, ni de l'ordre; au lieu de suivre Virgile vers par vers, pas à pas, il ne craint pas de transposer les phrases et les idées. Le goût lui fait défaut.

La vérité est que les maîtres de Vauquelin, vers 1555, ne sont pas le « Forestier Trinacrien », le « Mantouan », et Sannazar, mais Ronsard, Baïf et Tahureau. Il demande (I, 9) qu'on lui apporte les « Trois Lyres » du « Vendômois », quand « il fredonne ses ebats », de Baïf, lorsqu'il chante « comme sus Meline

Il avoit jouïssant pouvoir,

et de Tahureau qui

. . . mignard mignarde
Une amourete si gaillarde. . .

Baisers, amoureux caquets et le reste, tel sera le thème favori de Vauquelin, qui prévient ses lecteurs.

La forme des *Foresteries* est bien imparfaite. L'inexpérience du débutant s'y trahit sans cesse. Loin que Vauquelin soit maître de son instrument, il lui échappe à tout coup. Sa phrase, souvent mal bâtie, est parfois inachevée, et on en cherche la suite et la fin ; par exemple :

Ha, je ne dirai plus, Satyres au né croche,
Dans le détroit des bois vous pourchasser reproche. (I, 8.)

Il ne se soucie pas de la syntaxe et prodigue les incorrections ou ce qu'on appelle ainsi aujourd'hui. Il n'est pas de ceux qui se relisent. Il n'a que dix-neuf ans, il se corrigera. Mais il faut en prendre son parti avec lui, ses meilleures pages ont des taches. Il a l'abondance sans le choix. Il se plaint à plusieurs reprises que le séjour de la province et le barreau altèrent la pureté de son langage ; il n'a pas tort ; il est fâcheux que, par intervalles, il n'ait pas été à Paris et à la Cour, ni rendu visite aux doctes et aux délicats, aux Baïf et aux des Portes.

Son vocabulaire ne sent pas trop l'archaïsme et le patois. Il a peu de termes rares, tels que : *psot*, le pis ; *lourri*, domestique ; *broncher*, faire du bruit ; *hucher*, appeler ; *grever*, partager en deux (les cheveux) ; *brousser*, passer à travers (bois) ; *soleret*, chaussure en métal, etc.

Il use, il abuse des diminutifs ; il n'y renoncera

jamais tout à fait. On en compte vingt-six dans la deuxième pièce du premier livre, seize dans la cinquième, dix-neuf dans la sixième, vingt-deux dans la dixième; trente-cinq dans la deuxième et autant dans la neuvième de l'autre livre. Il suffit d'énumérer ceux de ces deux dernières foresteries dans l'ordre où ils se présentent, pour faire voir que Vauquelin les prend à la Pléiade.

I : « *Pucelete, gracelete, branchelet, vermeillet, crepillon, tressete, amourete, fleurete, blondelet, nynfete, herbelete, fraichelete, frisoté, pendiller, se recoquiller, rondelet, anelet, nynfelete, doucelet, clairet, verdelet, pommelete, mamelete, parolete, amelete, satireau, angelete, driadete, naiadete, oreadelete, mordiller, parloter, pipioter, douilletement.* »

II : « *Ramelet, arbreau, satyreau, tableau, trepillard, seulet, nynfete, tablete, baisoter, doucete, nincete, mignoter, sagete, herbete, musete, ruisselet, entortiller, fretiller, soufleter, ceriseau, enciselé, coupelle, logete, branchete, coudrete, arbrisseau, verdelet, verset, larmelete, sentelete, ventelet, troupelet, chevrete, brebiete, fleurete.* »

Vauquelin est plus avare de mots composés. Il appelle l'agneau *porte-laine,* le dragon *feu-jetant,* le frelon *pique-main,* les auteurs du Digeste *donne-lois;* le lierre *gaste-mur*, et Ravet *avale-vin.* Pan est le dieu *perce forèt,* Phébus le dieu *cheveux-épais*, Minerve la déesse *tète-née*, etc. — Il ne donne donc pas dans l'extravagance. Quelques-uns même des vieux termes qu'il emploie sont à regretter; ainsi le verbe *bien heurer*, qui d'ailleurs ne lui est pas propre, dont le

sens est clair et agréable, le son doux, et qui eût souri à Fénelon et à La Bruyère (1).

Les rythmes sont très variés. On dirait que Vauquelin fait des gammes pour s'exercer. Il se sert des vers de 12, de 10, de 8, de 7, de 6, de 5, de 4, de 3 et de 2 syllabes. Il n'a que deux pièces en alexandrins à rimes plates, « l'Écho forestière » (I, 8), et « Sanmar, Carlet et Sauvaget » (II, 1) : encore cette dernière est-elle coupée de chansons. Il combine assez heureusement le grand vers avec de plus petits (I, 2; II, 10). Mais il a une prédilection visible pour les vers de 10, de 8 et de 7 syllabes, qu'il manie assez bien, surtout les deux derniers. Par malheur, il hasarde des rythmes étranges, de bizarres combinaisons de strophes. Le « Devis de Francin et de Janete » (I, 5) est une série de strophes en vers de plus en plus courts : c'est d'abord un double couplet en vers de 8 syllabes, puis un double couplet en vers de 7, puis deux strophes en vers de 6, deux en vers de 5, deux en vers de 4, deux en vers de 3, enfin, de nouveau, un double couplet en octosyllabes. Il a même recours aux procédés du bon Cretin, et s'amuse aux vers rapportés :

Ce Paphien n'a point été sans guerre
Depuis que l'eau, le feu, le ciel, la terre,
Arrose, brûle, et tournoïe, et produit
Les chams, les bois, le monde et châque fruit. (I, 4.)

Il fait aussi des vers en écho (II. 4).

(1) Voir les glossaires de M. Travers à la fin du volume où sont les *Foresteries*, et de M. Pellissier à la fin de son édition de l'*Art Poétique* ; M. Pellissier étudie en outre (même volume) l'usage syntaxique de Vauquelin.

Ses rimes sont suffisantes, bonnes à la fois pour l'œil et pour l'oreille. Il n'en commet pas moins, rarement, il est vrai, et peut-être la façon de prononcer de son temps lui serait-elle une excuse, certaines fautes, soit qu'il fasse rimer un mot avec lui-même, *autre* et *autre*, on vient de le voir, soit qu'il se contente de simples assonances :

> ...ou mille sortes
> Je deroboi de raves et carottes ; (I, 6.)

soit qu'il rime trop richement,

> De verd lui fait honneur :
> Aussi vraiment ton heur...
> Comme quand l'hiver dure,
> Le laurier de verdure... (I, 5.)

Après ces détails, on ne sera pas surpris que Vauquelin enfreigne maintes fois les lois du goût. Une bergère, dont l'amant est parti, soupire avec mélancolie :

> A qui le front mordrai-je? (I, 3.)

La même annonce ainsi que la nuit est venue :

> On oit aussi aus étangs la grenouille
> Qui son coac enrouëment gargouille...

Sauvaget nous apprend qu'en hiver

> . . la glace vitrée
> Enfantine les bois..., (II, 1.)

et dérobe à du Bartas l'invention d'une figure qu'on a trop reprochée à ce dernier. Sauvaget, qui veut faire

sonder à ses amis la profondeur de son ennui, a une invocation d'une belle allure; mais, aux étoiles filantes, à l'aurore, au soleil, il mêle les chauves-souris :

> Creuse antre, épais hallier, bois de haute fûtée,
> Tu veois toujours d'ennui mon âme tourmentée :
> Soit que chauve-souris sortent hors de leurs creus,
> Soit qu'un astre du ciel, à mi-nuict, tombe en feus,
> Soit que l'aube du jour de couleurs se varie,
> Ou bien que le soleil les fleuretes essuie . .

Il y a de non moins sérieuses réserves à faire sur le fond des *Foresteries*. En réalité, Vauquelin ne chante pas les forêts. Le paysage où vivent ses bergers est des plus vagues, des plus indécis. Est-on aux environs de Poitiers, ou en Normandie? On l'ignore. Il n'y a guère que « le Bôquet de Philérème » qui rappelle la Fresnaye-au-Sauvage. Vauquelin chante l'amour ou plutôt ses amours de dix-huit ans. La passion, dans les *Foresteries*, n'est pas dégagée de tout impur alliage. Vauquelin semble se plaire à exprimer ses sentiments et ses désirs avec une franchise voisine de l'indécence. Il est d'humeur gaillarde et joviale ; il le dit fréquemment, et ne le montre que trop. Il est emporté par cette première fougue de la jeunesse que le temps seul tempère et assagit, et que Bossuet marque de traits si forts : « Quelle ardeur ! quelle impatience ! quelle impétuosité de désirs ! Cette force, cette vigueur, ce sang chaud et bouillant, semblable à un vin fumeux, ne leur permet rien de rassis ni de modéré... Là, les folles amours, là le luxe, l'ambition et le vain désir de paraître exercent leur empire sans résistance. Tout s'y fait par une chaleur inconsidérée, et comment

accoutumer à la règle, à la solitude, à la discipline, cet âge qui ne se plaît que dans le mouvement et dans le désordre, qui n'est presque jamais dans une action composée, et qui n'a honte que de la modération et de la pudeur, *et pudet non esse impudentem ?*. . Comme elle se sent forte et vigoureuse, elle bannit la crainte et tend les voiles de toutes parts à l'espérance qui l'enfle et la conduit. » (*Panégyrique de saint Bernard.*)

On se fatigue vite de l'éternel hymne à l'amour, à l'amour déréglé que fait entendre Vauquelin. Ecolier émancipé ou en train de s'émanciper, il ne modère pas, il n'endigue pas ce débordement de sève printanière. D'ailleurs, en cela, il sera toujours un peu jeune. Dans ses plus belles satires, et même dans l'*Art Poétique*, la pointe de sensualité perce à côté des sentiments les plus touchants, des plus nobles et des plus raisonnables idées.

Il y a là, et ce côté de l'œuvre est assez curieux, un incroyable et piquant mélange de naïveté pudique et de lascif raffinement. Francin et Janete ont des audaces et une candeur à faire frémir. Ils courent des dangers qu'ils bravent en riant. Ils côtoient l'abîme, mais ils n'y tomberont pas. Francin dit à Janete:

Or toutefois sous ces feuillards
Si mes doigts sont trop fretillards
Ou bien ma gaité trop gaillarde, . . .
Ni prend garde, ma Janelete.

Janete répond à Francin en toute confiance: Mon Francin, mignarde à ton aise

Pourvu qu'en toi l'honnêteté
Soit toujours comme elle a été. (I, 5.)

Catin est moins facile ou plus sage, et ne passe rien à son berger :

CRETOFLET. — Encore es variable,
Et ne fais l'amiable,
Qui te veus marier.
CATIN. — Tu scais assez l'usage
De faire un mariage
De bouche seulement,
Et puis tourné derriere
Tu scais bien la maniere
Te moquer autrement. (II, 6.)

Ne voilà-t-il pas d'étranges accommodements avec la morale et une singulière casuistique? Vauquelin commente à satiété ce texte de son maître Tahureau :

Ainsi me plaist la pucelle
Non pas lourdement rebelle,
Non cruelle sans mercy,
Non pas trop facile aussy,
Mais qui simplement doucette,
Mais qui doucement simplette,
Couvre la lasciveté
D'une chaste honnesteté.
(B. de FOUQUIÈRES, ouvr. cité, p. 71.)

On est choqué de cette manière de faire sa cour. Est-ce imagination de poète, recherche d'esprit blasé? Non, les choses se passaient ainsi. Vauquelin ne refait pas *Daphnis et Chloé*. Il raconte peut-être ses propres aventures. Ces enfants, ces amoureux sont

sincères et honnêtes dans leurs propos et dans leurs ébats risqués. — Il en est de même du talent et du caractère de Vauquelin. Attaché au devoir, ami de la vertu et vertueux, il a des heures de dévergondage libertin, où sa plume s'égaie en des contes salés et en de fort vives descriptions. Mais, pour faire accepter ces crudités au lecteur scrupuleux, il faut une puissance de verve et de génie qui lui manque. Puisque ce défaut, ce penchant à la poésie égrillarde et plus qu'égrillarde s'accuse un peu partout chez Vauquelin, il n'est pas indifférent de s'en expliquer une fois pour toutes.

La seule excuse de Vauquelin, excuse insuffisante, est dans la complicité de son époque. Tous ses contemporains disent avec Catulle que, si le poète est chaste, il n'est pas nécessaire que ses vers le soient. Amyot traduit la pastorale de Longus. Théodore de Bèze publie ses *Juvenilia*, et Pasquier les *Ordonnances d'amour* que Sainte-Beuve appelle « les saturnales extrêmes d'une gaillardise d'honnête homme au seizième siècle. » Montaigne, parmi les sonnets de la Boëtie, préfère les plus libres et les plus hardis, et le dit spirituellement à madame de Grammont : « Car, certes, ceulx cy ont je ne sçay quoi de plus vif et de plus bouillant ; comme il les feit en sa plus verte jeunesse, et eschauffé d'une belle et noble ardeur que je vous diray, madame, un jour à l'aureille. Les aultres furent faicts depuis, comme il étoit à la poursuitte de son mariage, en faveur de sa femme, et sentant desja je ne sçay quelle froideur maritale. Et moy je suis de ceulx qui tiennent que la poésie ne rid

point ailleurs, comme elle faict en un subject folastre et desreglé (1). » « Nous nous sommes trop souvenus en France, observe Sainte-Beuve, de cette parole de Montaigne, et nous nous sommes laissés aller à cette idée de folâtrerie. » (*Causeries du Lundi,* XI.)

Il y a à dire encore que bien des mots et des expressions, dont ne s'offensaient pas nos pères, alarment ou blessent nos oreilles. La pudeur et la pruderie ont donné à tel ou tel vocable, usité couramment autrefois, un sens graveleux ou répugnant. On a beau être averti et faire provision d'indulgence ou de complaisance pour nos vieux auteurs, malgré soi, on les rend victimes de sa délicatesse ou de sa susceptibilité.

Vauquelin doit bénéficier de ces explications ; mais il mérite d'être blâmé. Que des auteurs, en leur vive jeunesse, riment couplets, épigrammes, madrigaux, d'un tour libre et licencieux, on le comprend à la rigueur, et on l'excuse chez des compagnons de plaisir, chez des camarades d'école, habiles en l'art des vers. La Muse se voile la face : s'irrite-t-elle ? elle sourit plutôt. On ne s'emporte pas contre ces excès d'une verve primesautière et débridée, on pardonne à des esprits ignorants, heureux de vivre, et qui se passent toutes les fantaisies. Mais, que ces folies s'impriment et soient jetées en pâture au public, déjà un censeur sévère fronce le sourcil. Que sera-ce, si les trop légers rimeurs ne se corrigent pas, et font, dans toutes leurs œuvres, résonner la même note ? S'ils sont sans talent,

(1) *Essais,* I, 18.

on les méprisera, on fera le silence autour d'eux. S'ils ont du mérite, on gémira, on les avertira comme des amis pris en faute. On leur dira qu'ils abusent de leur esprit, trahissent leur âme, et se rabaissent à plaisir. Traitons ainsi Vauquelin, après avoir rappelé une dernière fois, à sa décharge, qu'il a surtout manqué de tact et de mesure.

Notre conclusion n'est pas que les *Foresteries* soient illisibles. Il est possible d'y signaler des pièces agréables et plus d'un vers bien tourné. Vauquelin pleure son père en strophes harmonieuses :

> Mais quoi, mes Forestiers, au bord de nos rivages,
> Vous augmentez encor les moiteux marécages
> De vos pleurs, regretants vôtre Pan conducteur
> De ce lieu le pasteur.
> Vôtre Pan, et mon pere, à qui fut ordonnée
> Et pour vous et pour moi ce lieu, cête Fresnée,
> Dont les bois et les eaus qui furent son souci,
> Le soient du fils aussi. (I, 2)

Ces accents simples et partis du cœur valent mieux que les plus ingénieux diminutifs. Retenons la promesse finale : Vauquelin y sera fidèle.

On serait heureux de trouver des détails sur les compagnons habituels du poète, dont plusieurs figurent en ces églogues. Sainte-Marthe devient Sanmar, Charles Toutain Carlet, Vauquelin lui-même Sauvaget ou Philérème. Tout ce que l'on peut dire, c'est que ces futurs magistrats, malgré l'exemple du laborieux Némond, ne s'adonnent pas volontiers à l'étude du droit :

... C'est assez leu d'Ulpian,
De Marcel et Julian,
Nous avons trop prins de peine
Après Celse et Jabolene,
Labéon et Modestin,
Paul, Pomponie et Sabin,
Aussi après tout le reste
Des donne-lois du Digeste. (I, 12.)

Ils n'aiment pas beaucoup le métier des armes ni la guerre. La Barroëre félicite Vauquelin de ne pas s'émouvoir du tumulte des batailles :

Bien qu'on voïe partout la sanglante Bellone
Aiguillonner les cœurs des rois et des soudarts :
Et bien qu'en chaque lieu parmi les étendarts
On la voïe courir horriblement félonne :

Non pourtant Vauquelin, ton cœur el'n'époinçonne
T'encourageant d'aller brandir les cruels dartz
Pour meurdrir l'Espagnol au milieu des hazartz
Quand du bruit du canon tout l'univers s'étonne.

Sainte-Marthe le déclare en latin :

Quid cum Marte ferociente nobis ?

Vauquelin dans les *Satires* se vante de penser ainsi :

Pour dire vray les coups je n'aimoy pas. (II, 3.)

Ne les prenons pas au mot : à l'heure du péril, quand on devra payer de sa personne, Sainte-Marthe et Vauquelin ne seront pas au dernier rang. Mais, il faut que jeunesse se passe à prendre de grands airs de

détachement et d'indifférence, à faire des vers et à aimer.

La dame de Vauquelin s'appelle Myrtine ou Panarethe. Ces deux noms, et celui de Philis, dans les *Idillies*, désignent Anne de Bourgueville. Sauvaget (I, 4) se plaint « d'endurer pour Mirtine », autant que Toutain pour sa belle Chorete. Anne de Bourgueville est la seule personne de qui il puisse dire :

> Qui ne me donne à peine une esperance
> De joindre un jour ensemble une aliance.

Plus loin (II, 1), il dit à Sanmar et à Carlet sa douleur de n'avoir pas rencontré Myrtine à la campagne. M. de Bourgueville craignait sans doute que Vauquelin ne délaissât le travail sérieux pour le divertissement, et voulait lui donner une leçon ; Sauvaget ne se fait pas illusion :

> Carlet, on lui défend de me voir tout expres.

Myrtine, en jeune fille avisée et qui prévoit les choses de la vie, donne, à l'occasion, des conseils au léger Vauquelin :

> Mais que ferais-je, cousine,
> Quant autrement je voudrois?
> Puis que j'ai une Myrtine
> Qui m'a departi ses lois ?
> Qui veut que de Forestier
> Aus bois je fasse un cartier ? (II, 1.)

Ici se montre le caractère d'Anne de Bourgueville ; elle aime Vauquelin ; mais elle sait qu'une famille ne vit pas de beau langage. Elle voit tout le labeur que

s'impose son père pour soutenir sa maison, les plaisirs et même les délassements littéraires dont il se prive. Elle s'entend plus tôt que Vauquelin à l'économie domestique. Sans elle, serait-il devenu avocat ? — Panarethe, dont Philérème accuse la rigueur, n'est pas moins cruelle.

M. Pichon ne croit pas que Myrtine et Anne de Bourgueville soient une seule et même personne. Il n'est pas persuadé que Myrtine n'ait pas existé : Vauquelin pouvait avoir intérêt à la faire passer pour une maîtresse imaginaire, afin de calmer la jalousie « *rétroactive* » de sa femme. — La question, peu importante au fond, n'est pas tellement obscure : ce qui vient d'être dit l'éclaire déjà. Dans l'épître à Saint-François, Vauquelin parle d'une « feinte beauté », fruit de son imagination :

> . . . et chose estrange à dire,
> J'en devins martyré d'aussi cruel martyre
> Que d'un martyre vrai ;

puis d'une fillette, camarade de ses premiers ans, aimée par lui d'un amour enfantin, avec qui il avait cueilli maintes fois

> La rose printaniere et le bouton jolli
> Des rudes aiglantiers.

Peu à peu, l'amante idéale, l'être de raison, qu'il surnommait Myrtine

> En memoire du Myrt de Venus la Cyprine,

lui rappela la petite compagne d'autrefois, l'*infante-*

lette avec qui, *garçonnet*, il jouait, et le désir l'aiguillonna de la revoir. Qui était cette *infantelette*, sinon Anne de Bourgueville? Myrtine et Anne se confondirent bientôt :

> Depuis ce mesme Amour et ce mesme Destin
> Me feit encor brûler d'un amour enfantin :
> Quand tout premier je fu brûlé, jeune Philine,
> Du feu que vos beaux yeux mirent dans ma poitrine.

Mais Anne, avec toute la famille, condamna les *Foresteries*, bien qu'elle y fût chantée, et Vauquelin, désormais, la célébra sous un nom différent ; lui, de même, après avoir été Sauvaget ou Philérème, sera Philanon. L'on remarquera enfin que Toutain, dans le sonnet cité plus haut, et Guillaume Bouchet à la fin du sien rapprochent les noms d'Orne et de Myrtine :

> Avèque le dous son d'Orne et de ta Myrtine ;

cette Myrtine adorée sur les bords de l'Orne ne peut être qu'Anne-Philis. —

Il n'y a pas grand chose à retenir de la déclaration *A sa Ninfe* (II, 2), sauf quatre vers charmants dans leur mièvrerie :

> Laissant parfois couler ma main
> Douilletement dedans ton sein,
> Plus blanc que nège non touchée,
> Ni que le lait sur la jonchée...

Ces comparaisons sont bien anciennes chez nous ; dans le mystère de la *Représentation d'Adam*, Diabolus, sous la forme du serpent, murmure aux oreilles d'Eve :

Tu es plus blanche que cristal,
Que nief qui chiet sor glace en val.

La fin de l'allégorie du *Jardin amoureus* (I, 10) suggère un rapprochement imprévu entre Vauquelin et l'auteur des *Contemplations*. Victor Hugo raconte, dans « la Coccinelle », qu'une belle fille le prie d'enlever une bestiole qui s'est posée sur son cou ; il a seize ans, il est farouche et ne comprend pas qu'on veut l'apprivoiser :

.. Je me courbai sur la belle,
Et je pris la coccinelle,
Mais le baiser s'envola.

Pour consolation, il n'obtient que cette impertinence :

Fils, apprends comme on me nomme,
Dit l'insecte du ciel bleu ;
Les bêtes sont au bon Dieu,
Mais la bêtise est l'homme.

Telle n'est point la façon d'agir de Vauquelin en aussi galante occurrence. Il escorte

... la Nynfete
Qui plante mainte herbelete
Et qui ses beaus dois terreus
N'ose mettre à ses cheveus
Ou un'mouche qui la baise
Son ardeur en elle apaisse :
Et si moi pareillement,
Pour ce qu'el, qui mon cœur garde,
Me prie que je regarde
Tost à son front douceret,
Lors je prend un baiseret
Pour honorer la conqueste
D'ôter la petite beste...

De l'étudiant du XVIe siècle, du jeune romantique de 1818, quel est le sage, quel est le fou?

Le Chêne creus de Perrin (I, 12) offre d'abord un assez bon échantillon de poésie villageoise. Ce chêne sert

D'abri à toute bergere
Qui se vient mettre légere
Au tapis, de peur que l'eau
Ne lui mouille son drapeau,
Et de peur que sa quenouille
Quand ell'file ne se mouille :
Mieus on aime à toi fuir
Qu'être percé jusqu'au cuir.

Il y a de la grâce et de la sobriété dans ce petit tableau:

Ce chêne était dedans creus
Et par le pié tout cendreus.
Car souvent les bergeretes
I allumoient des buchetes
Au matin, quand l'âpre iver
Les i faisoit arriver
Pour, ensemble amoncelées,
Se défendre des gelées.

Le goût de Vauquelin pour la satire se manifeste déjà d'une manière très-irrévérencieuse : c'est un premier indice, bon à noter:

Quand Perain n'est que bes ivre
Et qu'il est de soing delivre,
Il dit et conte combien
Son chêne causa de bien
A lui et tous ses ancêtres,
Et deux oncles qu'il eut prêtres.

L'invective *Contre un Rossignol* (I, 14), rapide et gaie, est gâtée par les diminutifs. Rien de plus vrai, de plus réel, et même réaliste, que la prière de *Collin à sa Noëlle* (I, II). C'est la nature prise sur le fait, l'amour rustique saisi en plein air. Collin a irrité Noëlle à qui il n'a pas donné un chevreau promis. Pouvait-il tenir parole? Il est Normand, il a plaidé, il a dû payer l'avocat, qui exigeait « plus d'un ducat » : maître Pathelin a pris le biquet. Mais Collin fait, pour l'avenir, de grandes promesses à Noëlle :

Donc ma Noëlle pren pitié
De notre amoureuse amitié
Et je te don'rai pour ta peine,
Si pren pitié de ma douleur,
Un beau devanteau de couleur,
Et un corset de tiretaine.

Collin est un tentateur habile, aussi rusé que le Diabolus du vieux mystère. Ce paysan sait dire ce qui convient à une paysanne et ne lui parle que des atours dont elle peut se parer et tirer vanité au village. Mais Noëlle est intéressée et obstinée ; elle fait déjà le rêve de la bonne femme de des Périers et de la Perrette du fabuliste. Collin perd son temps à lui montrer la forêt déjà verte et les primevères, qui annoncent la belle saison, la saison où l'on travaille et où l'on gagne :

J'irai bien tost les prés faucher,
Et la chenevière arracher,
Je gaignerai là de quoi faire.

Elle se moque de lui ; il n'y résiste pas :

Quoi de ton Colin tu te ris ?
Vraiment tu auras le chevris,
Si jamais ma chèvre chevrote.

Et Vauquelin d'ajouter :

Voi, mon Barroere, voi comment
Il l'apaisa mignonnement
Sans tuscaniser sa prière...

Le contraste est frappant entre cette scène campagnarde, et tant de pièces maniérées, *tuscanisées*. C'est de la poésie franche et sincère, quoique rude encore. Quand il puisera à des sources plus pures, le talent de Vauquelin ne manquera ni de simplicité et de grâce, ni d'élévation.

Une autre page également bien venue, pleine d'entrain, véritable chanson d'étudiants, est la *Description de l'Aurore* (I, 7.)

Compains, que le plus adêtre
Vienne voir par la fenêtre
Les astres qui sont ôtez...

Quoi, vraiment, ce qui éclaire,
C'est déjà la lampe claire
Que Phebus or'fait rouer ?
Sus ! que d'alaigre secousse
Dehors du lit on se pousse
Pour folatrement jouer.

Ça, mon lourri, mes botines,
Démain diras tes matines,
Ce jourd'hui est dispensé :
Le curé, dés la vêprée,
Dit sa prière sacrée
Pour l'avenir et passé.

Echarpe cête bouteille
Et ce flacon, et reveille
Nôtre hôte de Lonjumeau,
De son meilleur vin apporte,
Sa liqueur mieus reconforte
Que la fraîcheur d'un ruisseau.

Sur la fesse decouverte
De Grimoult, d'une main verte,
Je vois assoir un cliquet :
Il lève étourdi l'oreille,
Comme un daim qui s'emerveille,
Frappé dedans son bôquet.

Debout, debout mon Gresille,
C'est Bouffai qui te fretille
Dedans le nez d'un fêtu,
Sus sus donc parton mégnie
Aujourd'hui faison folie,
Par elle on connoist vertu...

Ce morceau a une visible analogie avec « les Bacchanales ou le folastrissime voyage d'Hercueil » de Ronsard, et avec « les Martinales » d'Olivier de Magny. Il n'est pas certain que Vauquelin, avant d'écrire sa pièce datée de 1553, ait connu *les Gayetez* de de Magny, qui ont paru en 1554. Mais, il savait par cœur le dithyrambe de Ronsard. Si le rythme diffère, l'accent est le même, excepté à la fin. Vauquelin nous laisse sur une image presque obscène, sur une strophe qu'on ne peut citer. Ronsard sait la brièveté et le néant des joies humaines, et son fougueux poème s'achève en une plainte mélancolique :

Jamais l'homme tant qu'il meure
Ne demeure

Fortuné parfaictement ;
Toujours avec la lyesse
La tristesse
Se meste secrettement (1).

Vauquelin est trop jeune pour sentir l'angoisse et l'amertume qui succèdent au plaisir. Veux-tu, s'écrie-t-il en ses *Sonnets,*

Veux-tu donc point user des fleurs de ton Printemps ?
Penses-tu qu'on te bâille à vivre un autre temps ?
Avec ceux de son âge il faut qu'on s'ejouisse. (P. 707.)

Au retour, Memeteau, dis à tous de ma part
Que de boire d'autant maintenant je les prie. (P. 711.)

Les *Foresteries* sont les poésies d'un jeune homme qui entre dans la vie avec la vaillance de son âge ; il compte sur sa bonne étoile; il ignore les obstacles, ou il est décidé à ne point les voir : la fortune sourit aux audacieux. Il ne jette pas sur l'existence le regard attristé et inquiet du philosophe : il la prend comme elle vient et en profite gaiement. Nature féconde et robuste, il a hâte de produire et de se produire. A une heure où tant d'autres se taisent et interrogent, pleins de terreur, l'horizon que l'éclair sillonne déjà, il chante d'une voix sonore sa bruyante chanson. L'accuserons-nous d'égoïsme ? A Dieu ne plaise. N'est-ce pas une chose charmante qu'un poète de vingt ans qui daigne n'avoir que vingt ans et les porte avec cette belle humeur ? Nous lui avons tout à l'heure adressé assez de reproches, et d'assez sévères, nous

(1) Ed. Blanchemain, VI, p. 377.

avons trop blâmé la forme et le fond de ses *Foresteries*, et rempli avec trop de conscience le rôle d'un critique rigide, pour n'avoir pas enfin le droit d'être indulgent, de ne pas bouder à notre plaisir, et de céder à notre sympathie : tels quels, ces vers nous attachent à l'auteur et nous le font aimer. Vauquelin recevra assez tôt, aussi tôt que les autres, l'inévitable leçon des années et n'y sera pas rebelle : cela commencera par les *Foresteries*, par les *fleurs de son printemps*, qui seront dédaignées et foulées aux pieds. S'il a une défaillance, elle sera brève. Il sortira de la crise avec de plus sérieuses qualités d'homme et de poète, et méritera que son nom soit redit par

Les ruisselets secrets lentement murmurants. (II, 10.)

CHAPITRE III.

Vie de Vauquelin *(suite et fin)*.

Le succès ne répondit donc pas aux espérances de Vauquelin, et les envieux déchirèrent les *Foresteries*, qui, souffrance plus cuisante, ne durent plaire ni à sa mère, ni à M. de Bourgueville. Il se repentit de les avoir publiées, et l'expérience lui profita. Il quitta, en effet, Poitiers pour Bourges, et se mit avec ardeur « à démêler les débats du droit. »

> Mais di, qu'ayant souffert une dure reprise,
> Qu'en Berry je pris cœur à plus haute entreprise,
> Et du grand Duarin à l'estude animé,
> Nos loix plus que devant et plus soigneux j'aimé.
> (*Sat.*, p. 189.)

Il conquit ses grades à Bourges, et revint à Falaise plus amoureux que jamais. Le dépit de n'avoir pas réussi avec les *Foresteries* avait, sans doute, une part dans cette métamorphose du poète en jurisconsulte et en avocat. Mais le désir de revoir Anne-Philis y était pour beaucoup. Vauquelin savait que M de Bourgueville ne donnerait pas sa fille à un frivole rimeur, et que sa sage mère non plus ne l'aide-

rait pas à s'établir, s'il ne changeait. Le caractère, la conduite et les habitudes de son futur beau-père lui indiquaient la voie à suivre. « Il ne faut que le lire, dit Daniel Huet d'un livre du sieur de Bras, pour y reconnaître le caractère de l'auteur : un esprit naturel, franc, simple et équitable ; une morale droite, des maximes saines, de bonnes intentions pour la Religion, pour son Prince, pour l'Etat et pour sa patrie... Son ouvrage (*les Recherches et Antiquités de Neustrie)* auroit eu besoin d'un peu plus de sel, pour corriger quelques naïvetez dans lesquelles il est tombé par le défaut de son grand âge (1). » Ce portrait discret et fin suffit. Poète à ses heures et lauréat du Palinod, M. de Bourgueville ne pouvait blâmer bien fort les ambitions de Vauquelin. Mais la sévérité du père de famille et du magistrat l'emportait, et si Vauquelin, qui était et se savait aimé, croyait se marier avant d'avoir un poste à demeure, il comptait sans ses hôtes. Il avait été, comme le disait plus tard Racine à La Fontaine, « loup avec les loups. » Il pouvait retomber. Le grave M. de Bourgueville vou-

(1) Charles de Bourgueville (1534-1593) lieutenant du vicomte de Caen en 1534, lieutenant particulier du Bailli de Caen en 1541, lieutenant-général en 1558, passe cette charge à Vauquelin de la Fresnaye en 1572, mais « le roy Charles X, par ses Lettres du 17 octobre 1573, enregistrées au matrologe de la ville, en considération des services qu'il avait rendus..., luy conserva le droit d'assistance et de suffrage aux assemblées du Bailliage, du Présidial et de l'Hôtel de Ville, et les mêmes Privilèges dont il jouissoit étant lieutenant général. » Parmi ses œuvres, Huet mentionne « un Poème François sur les actions du Roy David. » Ne lui attribuerait-il pas l'*Israëlide* de Vauquelin ?

lait qu'on fît oublier le passé, et qu'on donnât des garanties pour l'avenir. Le pauvre Vauquelin était suspect :

> Mais nul n'est, ô malheur ! en sa terre prophete.
> Les soupçons envieux, les médits, la rancœur,
> Des nostres me faisoit tout refroidir le cœur.
> (*Art. P.*, II, 1084-1086).

En outre, M. de Bourgueville avait décidé que Vauquelin lui succèderait en ses charges, au lieu d'attendre l'héritage de son oncle Vauquelin de Sacy, conseiller du roi et premier avocat au Parlement de Normandie (*Sat.*, IV, I), qui voulait lui faire le même avantage (*Sat.*, p. 220). Il fit contre mauvaise fortune bon cœur et, pour complaire au père d'Anne-Philis, se laissa nommer avocat du Roi au Bailliage de Caen (1559).

> Di, que le court habit j'eusse pris de Nature,
> Mais que le long me vint par ma bonne aventure,
> Ains par la main de Dieu, qui m'y voulut guider,
> Me faisant d'un beau père à l'estat succéder. (*Sat.*, p. 189.)

Il était pris au piège. Adieu les gonfanons et les bannières des anciens Vauquelin ! adieu la poésie ou, du moins, la libre et aventureuse existence de certains rimeurs ! Mais Anne-Philis devait le consoler. Il méritait une compensation. Il lutta sans doute contre sa mère, contre M. de Bourgueville, contre Anne elle-même. Un écho de ses plaintes nous est parvenu :

> Di, que je fus couplé, sous le joug d'Hymenee
> Avec une jeunesse à toute vertu nee :

Et malgré le *souci*, le *chagrin*, le *courroux*,
Nous trouvasmes le fais de ce fardeau plus doux
Que je n'eusse pensé. (*Sat.*, p. 189.)

Le mariage, que Daniel Huet place à tort en 1559, se fit le 5 juillet 1560 : cette date nous est donnée par Vauquelin lui-même dans les *Idillies*.

Ainsi s'écoula la première partie de la vie de Vauquelin. Ce fut son roman. Le reste, tantôt calme, tantôt agité, se partagea entre ses devoirs de citoyen et de magistrat, et ses devoirs de père de famille (1).

Il n'attendit pas longtemps pour montrer son dévouement à l'État, et qu'en tout il apportait les idées et les sentiments de son beau-père. — En 1560, les réformés tiennent des réunions à Caen, et cette ville, à l'exemple de Rouen, arme et se déclare pour le protestantisme. Mais Rouen est repris, et Caen, bien vite, capitule. La chose ne se passe pourtant pas sans violence : les calvinistes brûlent, avant de se rendre, l'église des Cordeliers. Témoin de ces excès qui

(1) Vauquelin ne donna-t-il à Anne de Bourgueville aucun motif de jalousie ? Il semble que, plusieurs fois, les apparences au moins furent contre lui. — M. Travers rappelle qu'il fut accusé d'entretenir un commerce criminel avec la nièce de Jean Rouxel. Cette calomnie eut un résultat tragique. La malheureuse jeune fille mourut de douleur à vingt-quatre ans. Rouxel fut le premier à appuyer les énergiques protestations de Vauquelin. — Toutefois, il y avait chez ces hommes de jadis de singulières contradictions, et des excès d'indulgence qui donnent à penser et à soupçonner. Comment se conduisait le même Rouxel ? « *Domesticis non contentus, interdum externis amoribus indulgebat.* » (Travers). Qui parle ainsi ? Cahaignes, dans l'éloge public qu'il fait de son ami, et Vauquelin, qui met en français le latin de Cahaignes, appelle cela « se donner du bon temps à côté ! »

l'épouvantent et lui font présager le déchirement de la nation et la chute de la monarchie, Vauquelin compose en vers une sorte de traité politique qu'il adresse à Catherine de Médicis : « *Pour la Monarchie de ce Royaume contre la Division. A la Royne mère du Roy...* » Les intentions de l'auteur valent mieux que son poème, et on ne comprend guère qu'on l'ait comparé à Michel de l'Hospital pour cette critique banale du régime républicain de Rome, de Venise et de la Suisse, pour cette exposition assez lourde et assez confuse de la théorie du droit divin : la seule idée originale est que l'Évangile va jusqu'à prescrire de

> Servir aux Roys, qui n'ayment Jesus Christ,
> Et qui de nous de loy, de foy different.....

Quand le roi de Navarre briguera la succession des Valois, ce principe ne sera pas oublié de ses partisans.

En 1572, seulement, Vauquelin prit la place de son beau-père, comme lieutenant-général : le premier acte officiel, qui porte sa signature, est du 10 avril 1572. (Travers.)

Le voilà donc homme de robe. Il porte la toge : ne touchera-t-il pas une fois à l'épée ? Il rend la justice : ne fera-t-il plus de vers ? — On est en pleine guerre civile. Tout citoyen est soldat. Vauquelin aura à défendre le pouvoir royal, à se défendre, lui et les siens, contre les fureurs des deux partis, huguenots ou ligueurs ; j'entends, dit-il,

un continue rebat
De tambours qui sans cesse aux oreilles me bat.
... Et n'ay plus de souci
Que de me garantir en ce malheur ici :
Et defendre les miens de tant de pilleries,
Que nos mesmes voisins font à nos seigneuries.
(*Sat.*, p. 392-393.)

D'autre part, il aime encore

... sur tous ces espris
Que la douceur d'Amour et des muses tient pris. (*Sat.*, p. 189.)

Il n'a pas cessé d'honorer du Bellay et d'adorer Ronsard : il ne va qu'une fois à la guerre, mais fait toujours des vers, tantôt une Satire, tantôt une Idylle, une Epigramme, un Sonnet, et tout-à-l'heure achèvera, à la demande de Henri III, un art poétique ; il peut dire comme du Bellay à Olivier de Magny :

Si les vers ont été l'abus de ma jeunesse,
Les vers seront aussi l'appui de ma vieillesse ;
S'ils furent ma folie, ils seront ma raison.

« Il quitta quelque temps, dit Moréri, l'exercice de la justice pour être commissaire des vivres en 1573 ou en 1574. » Ce fut à l'occasion de l'échauffourée de Montgomery. Vauquelin perdit son neveu tué au siège de Domfront, et pleuré par les deux camps, et assista à l'écrasement du reste des révoltés dans Saint-Lô, par le maréchal de Matignon (10 juin 1574. — *Sat.*, p. 154). Revenu à Caen, la paix de Monsieur (1576) put lui donner un moment l'espoir de la tranquillité. Mais le gouvernement était faible, les ultra catholiques furieux, et la Ligue commença. Sans la sagesse

du Tiers, elle l'emportait déjà aux États de Blois de 1576. A cette assemblée, ce fut un député normand, Emeric Bigot, qui protesta, avec succès, contre une loi dont le but était d'exclure le roi de Navarre de la succession à la couronne (1577). « Mille louanges furent prodiguées au courageux magistrat par la compagnie tout entière. » (Floquet.)

Dès 1580, Vauquelin, que M. de Bourgueville aidait de ses conseils, fut député avec Pierre le Jumel, sieur de Lisores, et Auzeray, présidents au Parlement de Rouen, pour réformer l'Université de Caen « et la remettre à son pristin état (1). » En 1581, il fit, à cet effet, le voyage de Paris où il obtint qu'un octroi de quatre livres dix-huit sous sur chaque muid de sel vendu en Normandie serait prélevé en faveur de cette Université, et, en outre, l'autorisation pour elle de recevoir des dons particuliers. Il put, en même temps, assister au mariage du duc de Joyeuse avec Marguerite de Lorraine-Vaudémont, revoir ses amis, se faire des protecteurs et compter que cette démarche aurait d'heureuses suites, non-seulement pour la ville de Caen, mais aussi pour lui-même. Toutefois, il semble avoir été en partie déçu dans son attente, si, comme il est probable, les vers suivants se rapportent à ce fait :

Je fus en cour ou j'eu mainte caresse
De maint grand Prince et d'une grand'Princesse,
Et d'un Prelat, d'un Prince Chancelier :
Lors qu'à des miens fut donné le colier

(1) *Oraison funèbre de J. Rouxel.* (Travers, p 261.)

En ma faveur : et que, plein d'esperance,
Je m'en revins le plus content de France.
Mais je n'eu pas le dos si tost tourné,
Qu'à de Montcalm fut un Estat donné
De président, à mon grand préjudice,
Qui chef estois à Caen de la justice :
Et fut pourveu de l'Estat du Fossé,
Que par apres bien tost je remboursé
Sans recevoir jamais faveur aucune
De ces seigneurs, tous amis de Fortune. (*Sat.*, p. 282.)

Joyeuse néanmoins lui fut utile. Amiral de France pour la Normandie, Joyeuse fit enregistrer aux Parlements de Rouen et de Paris, une ordonnance en cent articles (1584), qui lui attribuait la juridiction sur toute la marine et, de plus, la nomination des vice-amiraux, commissaires, capitaines, et gardes des côtes, îles, ports et havres. Aussi donna-t-il à Vauquelin « l'Intendance et toute autorité » dans le ressort de celui des trois sièges d'amirauté de la vicomté de Caen, qui se trouvait à Caen.

En 1582, Vauquelin se rendit à Blois, où était la cour, avec le lieutenant particulier Blondel, pour veiller aux intérêts de l'université et à d'autres. Grâce à lui, son ami Jean Rouxel fut nommé professeur d'éloquence, de philosophie et de droit civil, et le fils du célèbre François Hotman appelé à enseigner à Caen (1583) : on voit le jeune Hotman lui rendre visite en sa terre des Yveteaux, en 1584, pour se plaindre de ne pas toucher son traitement ; Vauquelin, en effet, envoie, le 24 septembre, aux échevins de Caen une lettre où il les prie de faire droit aux réclamations du professeur. (Travers.)

Mais, bientôt, les troubles civils vinrent l'interrompre dans ce travail. Le 31 mars 1585, parut un manifeste de la Ligue, imprimé à Reims et publié à Péronne. Ce factum de rébellion provoqua ici et là de criminels soulèvements, et on put croire que la ville de Caen allait faire cause commune avec les alliés de l'Espagne : François d'O, jaloux des ducs de Joyeuse et d'Epernon, en ouvrit les portes au duc d'Elbœuf, et, sans doute, les bons citoyens, Vauquelin et ses amis, furent inquiétés :

> Mais pourquoi, Verigny, vouloient-ils mon avis,
> Pour m'en blamer apres en leurs secrets devis ?
> Je leur dis cent raisons, mais toutes veritables,
> Qui furent à leurs coeurs peut estre redoutables :
> D'ouir que jamais Dieu, ni l'ordre des destins
> Ne permettoit regner longuement les mutins. (*Sat.*, p. 228.)

La tempête se calma, et malgré les premiers ravages des *Gautiers*, malgré la mort de Jean Rouxel, l'inauguration solennelle de l'université de Caen eut lieu le 10 octobre 1586 : les nouveaux règlements avaient été arrêtés le 22 août par une commission dont Vauquelin faisait partie. Dans cette séance, il prononça, en qualité de représentant du roi, un discours sur la calomnie, qu'il fit ensuite imprimer et dédia au chancelier Hurault de Chiverny, dont l'appui lui avait été précieux. Dans une lettre préliminaire à Chiverny, il déclare qu'il a été décidé à parler par « l'opinion que j'avoye prise d'avoir esté calomnié envers vostre bonté. » Dans sa harangue, il ne dissimule pas une autre raison qui l'a poussé à se mettre en avant en cette

circonstance et à jouer un rôle réservé plutôt aux Recteurs, Principaux et Régents des Collèges : il a beaucoup fait pour l'université de Caen et mérite d'y être écouté ; de plus, orateur ou avocat, il est *de la partie*, et on ne trouvera pas mauvais qu'il saisisse une occasion d' « apprivoiser nostre langage en nos écoles. » Il fait un discours en français parce qu'il lui paraît indigne de s'exprimer en latin dans une université française : il est très sévère et ne le sera pas moins dans son *Art Poétique*, pour ceux qui délaissent leur langue maternelle. A la fin de cette *Oraison*, claire et facile, mais un peu longue, il fait une promesse, qu'il n'a peut-être pas tenue : « Et si j'apperçoy cette mienne façon de discourir vous estre agréable, j'essayerai à l'exemple des doctes d'entre vous, de vous apporter, tous les ans, en nostre langue, quelque nouveauté, qui vous donnera plaisir et contentement. » Huet raconte de Vauquelin des Yveteaux qu' « estant encore à Caen et assez jeune, il fit des discours publics dans l'Université et en habit de cavalier. » On peut supposer que son père le déléguait à cet office comme à d'autres.

Les luttes intérieures se poursuivent. Henri de Navarre triomphe à Coutras (1587), où Joyeuse est tué et où tombe, à côté de lui, Guillaume de Bourgueville, seul survivant, avec la femme de Vauquelin, des quatorze enfants de Charles de Bourgueville. (Voir *Epitaphes*, p. 673.)

Mais, on n'a pas le temps, en ces tristes années, de pleurer sur les malheurs privés. Il faut parer aux désastres de l'État. Le duc d'Epernon, après avoir tra-

versé Rouen, et entendu (3 mai 1588) un discours audacieux et menaçant du grand pénitencier Dardré, vint à Caen, et fut harangué par Vauquelin, le 14 et le 15 mai. Le premier jour, Vauquelin fut assez vague, et se contenta, sans toucher aux questions brûlantes, de demander que la ville de Caen fût déchargée « des subsides et imposts que la saison apporte. » Mais, le lendemain, plus hardi et plus net, il fit comprendre jusqu'où les gens de justice et de *robe longue* sauraient aller pour le maintien de la royauté légitime, par l'éloge de « Messire Guillaume de Nogaret, chevalier brave et valeureux », et de son action contre le pape. « Alors on ne sçavoit que c'estoit que de partis, que d'invention de nouveaux offices, de subsides ny d'imposts. Et ces mots d'Association et de Ligue n'estoyent point encores en usage, mais seulement on s'estudioit à qui seroit le plus utile et le plus obéissant à son Roy. »

Député aux Etats de Blois de 1588 avec Nicolas le Pelletier, sieur de la Fosse, conseiller et échevin à Caen, et Lambert Burnel, avocat du Roi, Vauquelin n'y fut ni moins sage ni moins ferme. Un conseiller municipal de Rouen soutint que le sieur de la Fresnaye assistait indument aux Etats, parce que la petite ville taillable de Caen ne pouvait se mettre au rang des bonnes villes ; mais Vauquelin lui répliqua, et parla, dit le Pelletier dans une lettre reproduite par M. Travers, avec tant de douceur, de modestie et d'élégance qu'il « remporta grande opinion de toute la compagnie. » Le résultat fut que les députés de Rouen eux-mêmes désavouèrent l'agresseur, que le droit de la

ville de Caen à marcher de pair avec les autres fut hautement reconnu, et la présidence de la chambre de Normandie dévolue à l'habile orateur. Il savait trouver auprès des hommes

Molles aditus, mollissima fandi
Tempora.

Son extérieur était fait pour plaire à une assemblée et inspirer la confiance :

Di, que ma taille fut moyenne et non grossiere,
Et que ma grace fust plus tost humble que fiere :
Que l'air de mon visage à tous témoignoit bien
Que j'estoy jovial et non Saturnien. (*Sat.*, p. 190.)

Les deux lettres du 30 septembre et du 4 décembre 1588, que Vauquelin et le Pelletier envoient à Caen, nous les montrent préoccupés de tenir leurs concitoyens au courant de ce qui se passe, mais n'offrent rien de saillant.

A son retour, Vauquelin trouva tout bouleversé ; Rouen était la proie de l'émeute, et le Parlement de Normandie s'était réfugié à Caen. « Le Parlement érigé à Rouen l'an 1499 fut transféré à Caen au mois de février 1589 par Lettres Patentes de Henry III, données à Blois. Il tint d'abord ses séances dans le lieu du Bailliage. Il s'établit au mois de juin suivant dans le couvent des Pères Cordeliers... Henry IV, étant ensuite venu à la couronne, il rétablit le Parlement à Rouen par ses Lettres Patentes du 8 avril 1594. Le Parlement pendant son séjour à Caen contribua à la réparation de l'Eglise des Pères Cordeliers qui

avoit été brûlée par les Protestants en l'année 1562, et qui portoit encore les marques de sa désolation.» (Daniel Huet.) Mais, que de périls courus avant 1594, heureusement conjurés, il faut le dire, grâce aux protestants, qui formaient alors le tiers de la population de la ville de Caen, et ne pouvaient que seconder les Politiques contre la Ligue ! Nous n'avons pas de renseignements précis sur la conduite publique de Vauquelin durant cette période. Mais, l'on peut être assuré qu'elle fut conforme à celle de ses amis Claude Groulart et Repichon, et de son parent Vauquelin de Méheudin ; qu'il applaudit la reconnaissance, par le Parlement, de Henri IV comme roi, à condition qu'il ferait « profession de la religion catholique » (9 août 1589); lutta de toutes ses forces contre la défection momentanée de son ami Pelet de la Vérune, gouverneur de la cité, qui pactisait avec la Ligue ; et adhéra sans réserve, lui l'admirateur de Guillaume de Nogaret, à l'énergique arrêt (13 août 1591), qui flétrissait Grégoire XIV, ce soi-disant pape, cet ennemi de la paix et de l'union de l'Église, du roi et de son État, ce complice de l'Espagne et des assassins de Henri III, et, principalement, déclarait tout envoi d'argent à Rome crime de lèse-majesté.

Bon français et fidèle sujet, il reçut sa récompense après la reddition de Rouen (1594). Nommé enfin président au siège présidial de Caen, il fit donner sa lieutenance-générale (1) à l'aîné de ses fils, Nicolas des

(1) Le dernier acte où il figure en qualité de lieutenant-général est du 6 mai 1595. (Travers.)

Yveteaux, qui ne la garda pas longtemps et la transmit à son cadet Guillaume, après une irrégularité de sentence. D'ailleurs, la faveur de des Yveteaux, que des Portes et le maréchal d'Estrées aimaient beaucoup, ne souffrit pas de ce fait. Précepteur de César de Vendôme, puis du Dauphin, il serait arrivé à tout, sans une humeur bizarre, sans une immoralité foncière, qui gâtèrent en lui les plus beaux talents.

Chargé d'ans, au faîte des honneurs judiciaires, à la tête d'une grande fortune, au moins territoriale, heureux de voir ses huit enfants bien s'établir l'un après l'autre (il en avait eu neuf, le premier de tous, Bernardin, était mort en bas âge), toujours soutenu par la fidèle affection d'Anne de Bourgueville, rassuré sur l'avenir du pays qu'il voyait entre les mains du meilleur des princes, Vauquelin, avant de mourir, fit un choix dans ses nombreux manuscrits, et publia, sans y comprendre les *Foresteries*, ses *Diverses Poésies*, à Caen, en 1605 : c'était son testament à la postérité. Il en avait fini avec les vanités du monde. « Car, ainsi qu'il le dit au début de ce recueil, je ne trouve plus rien ici-bas d'admirable que les œuvres de Dieu : aux volontez duquel j'essaye à me ranger et à me conformer de sorte que, quand il me faudra partir pour aller à lui, je m'y en aille volontairement et sans regret. » Il s'en alla en 1606, selon Huet ; en 1607, selon Moréri ; « le 29 janvier 1608, d'après un registre où est indiqué le temps des morts illustres de Normandie » (Moréri), et fut enterré dans la chapelle de son manoir de Sacy.

CHAPITRE IIII.

Idillies et Pastorales.

« Lecteur, ce n'est pas pour enseigner Minerve que je mets cet avertissement : mais me semblant que la chaude affection qu'on portoit aux vers en mon premier âge, lorsque ceux-ci furent faits, est toute refroidie en ce siècle.... seulement je ramentoy, pour en rafraichir la mémoire, qu'après la Trajedie, la Comedie et la Satyre, furent trouvez les vers que les uns appellent Bucoliques, les autres Æglogues, et les autres Idillies ; lesquelles ne se lisent pas pour apprendre les façons et les mœurs des Pasteurs villageois, mais pour le plaisir et la recreation d'y voir naifvement representée la Nature en chemise, et la simplicité de l'amour de telles gents.... celui d'Idillie m'a semblé se rapporter mieux à mes desseins, d'autant qu'il ne signifie et ne represente que diverses petites images et graveures en la semblance de celles qu'on grave aux lapis, aux gemmes et calcedoines.... Les miennes en la sorte, pleines d'amour enfantine, ne sont qu'imagetes et petites tablettes de fantaisies d'Amour.... C'est pour quoy je n'ai voulu user du titre seul de Pastoralles ou Bergeries à cause aussi

que ces mots François ne satisfont et ne contentent point assez mon opinion, non plus que les noms de Guillot, Perrot et Marion, au lieu de Tyrsis, Tytire et Licoris.... »

C'est ainsi que Vauquelin annonce ses deux livres d'*Idillies et Pastoralles* (1). La théorie contenue dans cet avis « au lecteur » peut ne pas sembler neuve : elle est restée celle de presque tous les successeurs de Vauquelin au XVIIe et au XVIIIe siècles, et même Chénier, s'il fait des chefs d'œuvre, les peint sur la même toile avec les mêmes pinceaux; mais pour comprendre le mérite singulier des *Idillies*, pour y goûter plus vivement, par réaction, une poésie de la nature franche et sincère, une poésie du cœur très intime et très savoureuse, il suffit de comparer ces pastorales à celles de Ronsard, dont M. Gandar ne craint pas de dire : « De toutes les œuvres de Ronsard, il en est peu qui soient plus dépourvues d'invention et de simplicité véritable.... Lorsque le sujet qu'il traite n'est pas emprunté à Théocrite, c'est un événement officiel : il déplore la mort de Marguerite de Valois, celle de Henri II, le *Grand Pan*.... On voit dans quelles mains il est amené à mettre la houlette, la pannetière, et la cage de jonc où gémissent les cigales emprisonnées... (2). » Les *Idillies*, Vauquelin le dit le pre-

(1) Titre du premier livre : « *Idillies et Pastoralles de l'amour de Philanon et Philis. Par le sieur de la Fresnaie Vauquelin* » ; il compte 84 pièces. Titre du deuxième livre : « *Idillies de l'Amour de divers Pasteurs. Par le sieur de la Fresnaie Vauquelin* » ; il compte 89 pièces.

(2) Gandar, *Ronsard considéré comme imitateur d'Homère*, p. 139-141.

mier, ne sont en somme que des poésies amoureuses. Les bergers et les bergères dont il chante les joies et les peines sont des seigneurs ou des poètes et de nobles demoiselles. La franchise et la grossièreté rustiques n'apparaissent dans cette société élégante que par hasard. Ce n'est que sentiments délicats et raffinés, querelles et traités de paix, plaintes et cris d'allégresse ; et le mariage vient tout couronner et consacrer. Plus tard, dans les *Satires,* Vauquelin sentira plus pleinement la campagne et nous fera partager ses impressions : il la regardera, non pas, comme Théocrite, en artiste heureux et calme, que rien ne trouble dans la contemplation, dans l'étude de la nature, qui la voit telle qu'elle est, et se met *au point* sans grand effort ; non pas, comme Virgile, avec une sensibilité presque douloureuse qui se répand sur les choses, mais plutôt à la façon d'Horace, ou encore en citoyen fatigué des luttes politiques et affamé de repos, en gentilhomme fermier, en riche propriétaire. Quand il écrit ses idylles, les bois et les plaines ne sont à ses yeux que le cadre obligé de sa jeune passion, cadre factice et qu'il est inutile de décrire.

Ce sont des œuvres de la jeunesse et de l'âge mur de Vauquelin, bien que certaines pièces aient été composées très tard, comme le sonnet final du livre premier ; et encore, ce qui le précède presque immédiatement est du lendemain même du mariage. Il est difficile de dater le recueil. Mais on peut l'essayer. L'avant-dernière Idillie (II, 68) est formée de deux sonnets en l'honneur des frères Antoine et Robert Lechevalier, qui viennent de traduire en commun *Vir-*

gile; ce *Virgile* a paru en 1582. La dernière pièce (II, 69) est une évidente allusion à l'*Art Poétique* que Vauquelin entreprend :

> Ore un désir que la gloire environne
> A prendre un faix plus pesant m'éperonne.
> Faix que tant plus en haut je leveray,
> D'un poids trop fort, Muses, je trouveray,
> Si desormais vous ne m'estes aidantes
> A supporter des charges si pesantes.

Vers 1582, dans la pensée de Vauquelin, les *Idillies* sont donc terminées. Mais, comme il les garde en portefeuille, il y ajoute de temps à autre.

Il serait banal de relever le contraste qu'il y a entre ces poésies de Vauquelin et les grands ou terribles événements auxquels il assiste : cela est de tous les temps et de tous les pays.

« L'artiste, qui n'est que le reflet et l'écho d'une génération assez semblable à lui, éprouve le besoin impérieux de détourner la vue et de distraire l'imagination, en se reportant vers un idéal de calme, d'innocence et de rêverie. C'est son infirmité qui le fait agir ainsi, mais il n'en doit point rougir, car c'est aussi son devoir. Dans les temps où le mal vient de ce que les hommes se méconnaissent et se détestent, la mission de l'artiste est de célébrer la douceur, la confiance, l'amitié, et de rappeler ainsi aux hommes endurcis ou découragés, que les mœurs pures, les sentiments tendres et l'équité primitive, sont ou peuvent être encore de ce monde. Les allusions directes aux malheurs présents, l'appel aux passions qui fermentent,

ce n'est pourtant pas là le chemin du salut ; mieux vaut une douce chanson, un son de pipeau rustique, un conte pour endormir les petits enfants sans frayeur et sans souffrance que le spectacle des maux réels renforcés et rembrunis encore par les couleurs de la fiction (1). »

Il y a entre ce recueil et les *Foresteries* une différence qui se marque d'abord dans la versification. Vauquelin ne s'ingénie plus à varier les mètres à l'infini. On ne peut guère blâmer que les deux strophes suivantes, qui n'ont ni souplesse ni harmonie :

Philis, ton jeune cœur
Me traite à la rigueur.
Tu me fuis
Et je te suis,
Je t'adore et mes vœux
Las ! tu ne veux,
Malheureux que je suis (I, 14.)

Peut estre quand mille et mille
Tenteroient vostre beauté,
Qu'encor vostre âme gentille
Aimeroit la fermeté :
Mais à l'heure
Qu'on s'asseure
Contre l'amour en son cœur,
Par surprise
On est prise
Sous cet ennemi vainqueur :
Car Amour de son pouvoir
Range tout à son vouloir. (II, 60.)

(1) G. Sand, la *Petite Fadette*, Notice, p. 3, éd. in-12, 1881.

Vauquelin s'en tient à l'alexandrin, au long vers, qu'il manie avec assez de sûreté et de bonheur ; — au décasyllabe qui prend, sous sa plume, un tour élégiaque, sans jamais avoir, il est vrai, autant de force que chez Ronsard, ni d'aisance et de légèreté que chez Passerat ; — et, de préférence, à l'octosyllabe où il a souvent de la grâce, une allure dégagée et du trait. Sa facture devient plus large, plus pleine, plus facile. Ce progrès ne peut pas s'indiquer par une démonstration technique, par une leçon de choses : il serait puéril de faire voir un poète à la besogne ; toute oreille sensible et habituée à la cadence des vers français appréciera vite, grâce à quelques citations, le mérite de Vauquelin.

Si les *Idillies* sont d'un artiste, et si Vauquelin a raison de les comparer à de petites pièces d'orfèvrerie, il n'a pas seulement le savoir-faire d'un bijoutier et d'un lapidaire. Il a mieux que la prestesse manuelle et l'esprit. La forme n'est pas son unique souci. Il songe au fond. Il met quelque chose de lui-même dans ses vers. Souvent, sans doute, il a des réminiscences de l'antiquité. Par un mot, par un hémistiche, par tout un passage, il rappelle Théocrite, Virgile, Horace. Mais, sans dissimuler ces emprunts, il les fait siens, il les transforme, il les transpose. Il ne prend à ses illustres devanciers que l'enveloppe, la lettre, pour l'appliquer soit à lui-même et à ceux qu'il aime, soit à son pays. Il a aussi son originalité.

Dans les *Idillies*, à la fin, la pensée s'élève, le ton devient plus grave, et l'expression y gagne. Vauquelin n'est plus l'étudiant tapageur qui sonnait si gaie-

ment le réveil à Grimoult, à Grésille et à Toutain, compagnons délurés, amis de la dive bouteille où rit la purée septembrale. Il n'est plus le rimeur enthousiaste de Poitiers, le paresseux promeneur des bords du Clain, l'hôte des bois et des champs. Il a vécu, il a lutté, il a travaillé pour les siens. Il est revenu auprès de sa mère si simplement héroïque. Il a vu son second père, M. de Bourgueville, sacrifier son amour des lettres à ses quatorze enfants. Il a compris que le devoir et le vrai bonheur ne font qu'un. Il s'est attaché à la vie de famille, au service du public, et son inspiration s'en est rafraîchie et renouvelée.

Le premier livre est l'histoire « de l'amour de Philanon et Philis », depuis l'enfance jusqu'aux approches de la mort, histoire où les vivacités et les gaillardises alternent avec les accents les plus émus et les plus pénétrants. Vauquelin l'écrit pour les autres Philanon et surtout pour les autres Philis :

O belles et chastes Nymphettes,
Epouses, vierges et fillettes,
Qui, pleines de simplicité,
N'aimez que debonnaireté :
C'est à vous ainsi qu'à vos meres,
Qui comme vous sont debonnaires,
Que j'adresse ces vers sans art
Qui n'ont non plus que vous de fart. (I, 2.)

Si on le reprend d'offrir à ses lectrices un régal un peu fort, un peu épicé, il ne laisse pas de se défendre :

... Est-il rien plus aimable
Qu'un pasteur gracieux ?
Ni chose plus louable

Que vivre soucieux
D'une Épouse aux beaux yeux ? I, 1.)

La pureté de son intention répond de la bonté morale de son livre, que pourtant on ne saurait recommander aux jeunes filles, ni même aux jeunes femmes.

Mais, dira-t-on, à quoi bon le lire ? quel intérêt à cela, quel profit ? n'est-ce pas l'éternel et banal roman de l'amour contrarié, puis satisfait ? sujet rebattu ! matière épuisée ! — Il est vrai, et Vauquelin ne nous promet pas davantage :

Ici de leurs amours sont les douces traverses,
Leurs courroux gracieux, leurs complaintes diverses
Et puis leur jouissance... I, 3.)

Philanon et Philis aiment au seizième siècle, comme on aimait au temps d'Homère, au temps de Théocrite, comme on aime aujourd'hui, quand on est sincère avec soi, et qu'on fuit le raffinement, la subtilité et l'affectation. Vauquelin dit les mêmes choses que beaucoup d'autres, parce que le cœur humain au fond ne change pas, et que c'est toujours la même chose. Ne lui en demandons pas plus, voyons seulement s'il les dit bien. Sachons lui gré d'être modeste et naturel dans ses confidences. Ne lui reprochons pas de ne pas se donner l'air d'un malade qui expose l'état de son âme comme un cas médical. Peut-être y a-t-il utilité et agrément à vivre une heure avec un amoureux qui se porte bien et n'en rougit pas : une telle société est saine et fortifiante. Sourions où il le faut, et ailleurs « laissons-nous prendre par les entrailles. » Imitons

Tyrsis, le gardien des troupeaux de Philanon. Quand son maître s'est avec Philis entretenu sous un arbre, et qu'ils sont partis, alors, dit-il,

> Alors je vay m'asseoir en leur place, en leur lieu,
> A l'ombrage du hestre : et la resouvenance
> De leur plaisir m'aporte une grande alegeance. (I, 51.)

Si nous voulons bien n'être pas plus difficiles que Tyrsis ni plus compliqués, nous trouverons peut-être, en ce temps d'analyses pathologiques, en ce temps où les histoires d'amour qui attendrissaient et égayaient nos pères, sont remplacées par des espèces d'autopsies répugnantes, nous trouverons du charme, de l'intérêt, et qui sait ? de la nouveauté au récit de l'aventure très simple et très commune de Philanon et de Philis.

Tout jeune, Philanon subit l'ascendant de Philis :

> A peine je pouvois atteindre
> Aux plus basses branches des bois,
> Quand petite en cueillant des nois,
> Tes yeux premier me firent craindre. (I, 25.)

Philis n'est point indifférente à cette précoce affection, et de bonne heure les jeux et les chagrins sont communs entre eux. De bonne heure aussi, Philanon connaît la gloire, et ses vers font revivre Daphnis et Palémon, mais l'imprudent, le présomptueux découvre l'ardeur de son feu à Philis qui ne savait pas qu'il l'aimât d'amour, et qui, en jeune fille sage, s'en irrite tout d'abord.

> Cela rompit le cours de leur plaisir champestre,
> Et Philanon ses bœufs autre part mena paistre :

Et puis il fut contraint de voyager ailleurs,
Pour ouir les chansons d'autres chantres meilleurs.
Et l'oûteron hâlé, par trois ou quatre années
Abattit de Cérès les moissons retournées
Avant qu'il peust revoir son ancien trouppeau :
Cependant comme une aulne au bord de son ruisseau,
Philis toujours croissoit, belle fleur admirée,
Des jeunes pastoureaux à l'envi désirée. (I, 3.)

De retour des collèges de Paris et de l'école de Poitiers, Philanon, qui aime toujours Philis, ne sait comment le lui dire, et n'ose ; son premier aveu lui a coûté cher ; souvenir qui le rend timide, mais ingénieux aussi. Il imagine un innocent stratagème. Il feint, devant Philis, d'être épris d'une belle et impitoyable maîtresse ; sans la nommer, il se plaint sans cesse de sa rigueur. Il réussit à piquer la curiosité de Philis. Elle obtient de lui la promesse qu'il lui montrera un jour le portrait de l'inconnue. Il la conduit dans la forêt auprès d'une fontaine, et lui dit de regarder dedans. Philis, simple et crédule, baisse les yeux vers l'eau et n'y voit que sa propre image. Elle comprend la ruse de Philanon et s'enfuit pleine de courroux :

O quel estrange changement !
Philis plaignoit le dur tourment
De Philanon, quand du martire
La cause elle ne sçavoit dire :
Maintenant qu'elle la sçait bien,
Las ! elle ne le plaint en rien. (I, 7.)

Le désespoir de Philanon ne la touche pas. S'il est victime de la mauvaise fortune, si le loup lui mange une chèvre, elle s'en réjouit :

... Chacun mon dommage en regrette,
Elle en rioit, ce me dit-on. (I, II.)

Philanon, qui ne peut vivre sans voir le beau visage de Philis, est obligé de s'exiler, de partir de nouveau, entendons, d'obéir à sa mère, d'aller à l'université de Bourges et de s'y faire recevoir avocat. Il adresse à Philis, en guise d'adieux, une pièce qu'elle n'aurait pas lue sans pardonner. Elle eût été désarmée par la délicatesse et par la discrétion de cette plainte, par tant d'aimables souvenirs :

... Adieu bergere, adieu jeune Philine,
De qui me perd la colere enfantine,
Sans m'écouter, sans juger qu'à regret
Je t'ai montré, non pas dit mon secret...
Adieu les fleurs dont, de ma propre main,
Je vous parois et le chef et le sain.
Las ! mille fois vous tenant embrassee,
Vous ay-je pas les lieux fangeux passee ?
Sans vous oser regarder ni parler,
Quand une peur vous faisoit m'accoler :
Que vostre face estoit sur moi penchee,
Et vostre joue à la mienne aprochee ?... (I, 16.)

Est-ce Vauquelin qui parle à Anne de Bourgueville, ou Paul à Virginie ?

Mais Philanon a été trop prompt. Que n'est-il resté ? Il verrait le cœur de Philis, il verrait que son dépit n'était

... qu'amour couvert d'un peu de honte. (I, 18.)

Il est à Bourges où ses professeurs « lui rompent le cerveau. » Pardonnons à l'amoureux les irrévérences

de l'écolier. Tout, jusqu'au tombeau d'Agnès Sorel, lui rappelle Philis :

> Puis, quand je voy cette Sainte Chapelle,
> Il me souvient, ô belle Agnes Sorelle,
> Du grand berger qui las ! quittoit aux lous
> Tous ses troupeaux, pour vivre avecque vous. (I, 20.)

Il devine qu'elle l'a repoussé par pudeur, par suite de cette hypocrisie qui empêche la femme, même « simple et nice », d'avouer son amour et sa défaite.

> Lors je disois : ô malin Faux semblant,
> Pourquoy vas-tu ce Belaccueil troublant ?

Notre amoureux a lu le *Roman de la Rose*, et le chagrin ne l'empêche pas d'étaler sa science. Il se souvient une autre fois encore (I, 73) du poème de Guillaume de Lorris, pour expliquer, à sa façon, l'allégorie de la rose mystique. Vauquelin n'ignore pas et ne dédaignera jamais notre vieille littérature.

Philanon quitte enfin Bourges. Il va revoir l'Orne, Cressy, la Roche, le ruisseau d'Ante :

> Mais las ! que luy vaudra de vous estre entendu
> Si Philis, qui son coeur esclave s'est rendu,
> Ne croit point de sa foy la fermeté constante ! (I, 21.)

Il ignore que si, en amour, l'absence est souvent le plus grand des maux, elle est parfois le plus grand des biens ; qu'elle agit pour unir comme pour séparer, et que le cœur ombrageux qui se refuse de près, pour ne pas sembler conquis malgré lui, peut se donner librement de loin ; quand on se voit chaque jour, on

s'observe, on est en garde l'un contre l'autre; l'un veut s'avancer, l'autre l'écarte, dans une sorte de duel qui n'a pas toujours d'issue; à distance, celui qui tenait rigueur à l'autre, ou même paraissait le regarder avec une entière indifférence, sent d'abord un vide auprès de soi, puis un vague regret, qui s'accroît peu à peu et se transforme enfin en un vif désir de revoir celui qui s'en est allé; les traits déplaisants s'effacent; le souvenir embellit une image qui ne vous quitte pas; n'a-t-on pas exagéré la rigueur, n'a-t-on pas été injuste? n'a-t-on rien à réparer, aucune dette à payer? ne recevrait-on pas avec joie ces hommages qu'on feignait de repousser? Et de raison en raison, de rêverie en rêverie, on arrive là où on refusait orgueilleusement d'aller, on se rend, on abdique, et il suffit d'un mot, d'un regard, d'une rencontre fortuite, pour que l'accord se fasse entre les deux ennemis. *Major ex longinquo amor.*

Philanon, qui parcourt vainement ses champs et ses prés, sans y trouver Philis, ne souhaite plus de vivre et va chercher dans le suicide le repos et la consolation :

> ... Ce disant, plein d'ardent courage,
> Enflammé d'amour et de rage,
> D'un grand couteau qu'il avançoit,
> Son estomac il menaçoit.... (I, 22.)

Il le dit; nous sommes libres de le croire, peut-être est-ce vrai. Quel amoureux déçu n'a pas rêvé d'en finir, avec ce grand couteau? Par bonheur, la raison, qui cette fois règle l'amour, vient à temps vous arrêter le bras. Elle est toujours accueillie et fêtée, sur-

tout quand elle se présente sous les traits de Philis, ainsi qu'il advient à Vauquelin :

Heureux jour, heureuse rencontre ;
Philine lors à lui se montre,
D'œillets, de roses et de lait,
Ayant un teint damoiselet (1).

Elle ne désire pas la mort du coupable, et ne lui cache plus qu'il est payé de retour. Les chants de triomphe et de gaieté éclatent. Quoi de plus pimpant, de plus alerte que ce madrigal printanier, égal aux meilleurs rondels de Charles d'Orléans ?

A ce matin, ce doux Zephire,
Qu'on oit par ce bocage bruire,
Et cet air frais et doucelet,
Qui nous le donne ? Est-ce l'Aurore ?
Ou si ce plaisant ventelet
Vient voir ici sa dame Flore ?

Ha c'est Philis qui vient, qui mene
Amour enchêné d'une chene
Faite de roses et de fleurs ;
Elle arrive comme Deesse,
Arriere ennuis, arriere pleurs,
Le Ris la suit et l'allegresse. (I, 30)

Pourquoi cette délicieuse aubade est-elle suivie de ce chef-d'œuvre de mauvais goût :

Comme me brulez vous ainsi,
Philis, qui n'estes rien que glace?
Comme ne fondez-vous aussi,
Vous glace, au feu de vostre face ?

(1) Cf. Sannazar (trad. de J. Martin, fol. 9, verso) :
Tyrrhena dont le teinct ressemble
Laict et roses meslez ensemble...

O miracle d'Amour! que luy
Contre la Nature ainsi face
Vostre glace bruler autruy,
Et qu'elle au feu dure r'englace. (I, 32.)

Nous donnons à regret cet échantillon de préciosité et de subtilité pointue. Il est assez complet en son genre pour que nous nous dispensions d'en citer d'autres.

Ceci vaut mieux. C'est une odelette anacréontique qui n'a pas échappé à la clairvoyance de Sainte-Beuve :

Amour, tay toy : mais pren ton arc :
Car ma Biche belle et sauvage,
Soir et matin, sortant du Parc,
Passe toujours par ce passage.
Voici sa piste, ô la voila !
Droit à son cœur dresse ta vire,
Et ne faux point ce beau coup la!
Afin qu'elle n'en puisse rire.
Helas ! qu'Aveugle tu es bien !
Cruel, tu m'as frapé pour elle :
Libre elle fuit, elle n'a rien :
Mais las ! ma blessure est mortelle.

Une telle pièce n'était pas pour déplaire à Baïf que nous voyons à la Fresnaye avant le mariage de Vauquelin (I, 37). Mais le Parisien, l'Helléniste et le Latiniste raffiné, le futur académicien, pouvait-il goûter cette déclaration qui vaut presque celle de Collin à Noëlle?

... Nul plus que moy n'a de troupeaux,
Ni plus de fruits ni de laitage;
Chez moy ne manquent les chevreaux,
Ni le Salé, ni le fourmage.

Je voudroy seulement ici
Dedans ces bois tout franc d'envie,
Sans des villes avoir souci,
Vivre avec toy toute ma vie... (I, 42.)

Le mélange d'élégance et de rusticité, d'idées terre à terre et de hautes pensées, qui est dans les *Idillies*, donne à ces vers de la saveur. Vauquelin, bien qu'il refuse avant Boileau de changer

Lycidas en Pierrot et Philis en Toinon,

ne bannit pas de ses vers les paysans, ses pères nourriciers et ses premiers camarades. Dans les *Satires*, il déplore leurs misères. Dans les *Foresteries* et dans les *Idillies*, il dit leurs amours. Seul, le Collin des *Foresteries* est capable de tenir le petit discours suivant. Ce don Juan de village est toujours le beau parleur que nous connaissons; on lui dirait volontiers comme à la servante du *Bourgeois Gentilhomme* : « Ouais! vous avez le caquet bien affilé pour un paysan! » Mais le volage séducteur a tourné le dos à Noëlle et cherche maintenant à enjoler Francette :

Si tost qu'on mettra les troupeaux
Hors de l'estable en ces hameaux,
J'iray demain, belle Francette,
Au marché vendre un bouvillon :
J'acheteray de la sergette
Pour vous en faire un cotillon.
J'acheteray de beaux couteaux,
Une ceinture et des ciseaux,
Un peloton, une boursette
Pour vous donner : mais cependant
Baisez-moy donc, belle Francette,
Deux ou trois fois en attendant.

Venez querir demain au soir,
Quand la nuit prend son manteau noir,
Mes beaux presents, belle Francette,
Dans ce taillis, ou ce sera
Que vostre mere qui nous guette,
Jamais là ne nous trouvera. (II, 12.)

Mais Francette et son galant sont des intrus parmi les bergers et les bergères aux belles façons de Vauquelin. Ils ne sont admis que par grâce et pour un moment. S'ils s'oublient, on saura les rappeler aux convenances, et de quel ton dédaigneux ! Ecoutons les héroïnes de Vauquelin, les châtelaines, ses voisines et ses amies, celles qui bientôt accompagneront Anne-Philis à l'autel :

Nous sommes filles de village,
Les plus belles du voisinage,
Qui fuyons des gros villageois
Les Amours lourds et malcourtois. (II, 59.)

La constance des deux amants aura tout-à-l'heure sa récompense. Ils échangent enfin leur foi, dans un beau mouvement où l'on sent un peu trop peut-être le ressouvenir de l'*Ante leves ergo* de Virgile, mais dont la grâce harmonieuse et solennelle est d'une parfaite convenance :

Jamais le beau soleil n'ouvrit un plus beau jour :
Les Elemens estoient pleins de Ris et d'Amour :
Tous les vents se taisoient aux monts, aux vaux, aux plaines,
Aux Etangs endormis, aux courantes fontaines,
Quand Philanon jettant sur Philis son regard,
Puis regardant le Ciel aussi d'une autre part,

Disoit : j'atteste Pan, les Faunes et Driades,
Et toy, luisant Phœbus, qui nous vois et regardes,
Que cependant qu'en l'air les oiseaux voleront,
Et tant qu'en l'Océan les poissons nageront,
Toujours Philis sera de Philanon aimee.
Philis luy redisoit : Tandis que la ramee
Sera l'honneur des bois et seront blancs les lis.
Toujours aimé sera Philanon de Philis.
Ils se baillent la main, comme un gage fidelle
De leur loyale foy : Philanon proche d'elle
Luy donne un doux baiser, ou bien il le receut :
Car si pris ou donné, point on ne l'aperceut.... (I, 69.)

Ces vers sont d'un poète. Le tableau est tracé largement, à grands traits. La noblesse et l'éclat du début s'accordent merveilleusement, par contraste, avec la simplicité exquise et spirituelle de la fin.

Le mariage a lieu.

La lune avoit marqué les mois
Mile et cinq cents soixante fois,
Cinq jours dedans celuy qu'on nomme
Du nom de Jule encor à Romme,
Quand de Philanon et Philis
Furent les desirs accomplis.... (I, 74.)

Suivent d'autres détails, moins précis, mais plus qu'étranges, une sorte d'exhortation de circonstance adressée aux jeunes époux par « le sage Elpin. » Est-ce un des amis de Vauquelin qui est désigné sous ce nom bucolique emprunté à Sannazar ? Singulier compagnon, et trop rabelaisien ! quand on lit ce passage, on ne s'étonne pas que la femme de Vauquelin ait détruit ou fait détruire une foule d'exemplaires du Recueil de 1605.

Les noces sont terminées. Les invités, une foule

De Bergères et de Pasteurs,
Tous bien disants, tous bons fluteurs,

se sont retirés. Philanon et Philis laissent les champs pour la ville où les appelle « un devoir nécessaire. »

Allons, Philis, mignonne allons
Quittons désormais ces vallons,
Allons aux villes mieux garnies
Passer l'hiver aux compagnies....
Adieu Fresnaie....
Je m'en vay : mais je laisse en toy
Mon cœur, meilleure part de moy. (I, 79.)

Il s'éloigne, plein de gratitude pour les lieux témoins de son bonheur, et son vœu est d'y revenir à jamais, vœu modeste, modestement exprimé :

Faites que j'acheve mon age
Loin de la ville en mon village,
Ou vivoient mes nobles ayeux,
Loin de tous vents ambitieux,
Et que les dieux en hostelage
Venant visiter mon menage,
Trouvent Philis et Philanon,
Bons comme Bauce et Philemon. (I,81.)

Devenu vieux, Vauquelin se retourne vers le passé. La vie lui a été douce et clémente,

J'ay donc cueilli la rose au rosier de bonheur. (II, 33.)

il le reconnaît et en remercie la Providence. Quel beau et touchant sonnet que celui-ci où, quarante ans après son mariage avec Anne de Bourgueville, il

demande à Dieu de fortifier en lui et en sa compagne l'ancienne et vivace tendresse!

Philis, quand je regarde au temps promt et leger
Qui dérobe soudain nos coulantes annees,
Je commence à conter les saisons retournees
Qui viennent tous les jours nos beaux jours abreger.
Car ja quarante fois nous avons veu loger
Le Soleil au Lion des plus longues journées,
Depuis que nous avons nos amours demenees
Soubz la foy qui nou fit l'un à l'autre engager.
Et puis ainsi je dis, O Dieu qui tiens unie
De si ferme union nostre amitié benie,
Permets que jeune en nous ne vieillisse l'Amour :
Permets qu'en t'invoquant comme jusqu'à cet heure
Augmente nostre Amour d'amour toujours meilleure,
Et telle qu'au premier soit elle au dernier jour ! (I, 84.)

Ce langage est, non pas d'un auteur, mais d'un homme, et voilà une idée de l'amour peu commune chez les poètes du seizième siècle. Ronsard ne l'a pas eue, témoin cette pièce étrange, et d'une si cruelle franchise, où il signifie à sa maîtresse qu'il n'est pas d'humeur à l'aimer dans les enfers, où elle n'aura plus rien de sa beauté terrestre :

... Après ton dernier trespas,
Gresle, tu n'auras là-bas
Qu'une bouchette blesmie,
Et quand, mort, je te verrois,
Aux ombres je n'avou'rois
Que jadis tu fus m'amie. (*Les Amours*, I.)

Ronsard est un païen. Vauquelin est un chrétien. Sa profonde passion défie le temps ; son cœur est attaché

à un autre cœur par mille liens secrets et solides que rien ne brisera. Il porte en lui une parcelle de la flamme divine qui embrase éternellement les âmes d'élite

> ... et qui fait des amants
> Jusque dans le tombeau s'aimer les ossements. (A. DE MUSSET.)

Il ne conçoit pas l'existence sans le mariage, et ne sépare pas l'idée de l'amour de l'idée du mariage. L'amour égaie et éclaire le mariage, de ce devoir il fait une joie, et le mariage sanctifie l'amour.

Vauquelin est moins heureux, quand il chante ou prétend chanter les amours de ses amis, quand il imite les poésies érotiques des grecs. Non que le deuxième livre des *Idillies* soit mauvais : il est moins agréable, moins intéressant que l'autre. La note personnelle y est rare. On s'aperçoit que Vauquelin écrit pour d'autres ou traduit. Il le dit lui-même à Philis : Ce sont vains propos dont tu ne t'offenseras point,

> Car ces vers ont esté pour d'autres pasteurs faits,
> Et premier que jamais, Philis, tu fusses mienne,
> Ou bien sont imitez de l'amour ancienne
> Qui de soi ne produit aucuns mauvais effets. (II, 64.)

Nous ne pouvons croire cependant que les pièces suivantes ne se rapportent pas à Vauquelin et à sa femme. Elles sont supérieures au reste, voisines même de la perfection. Cette raison, assurément, est de peu de valeur Mais il y a plus. Elles gardent la trace d'émotions, de sentiments, qu'on éprouve pour son propre compte, et non par procuration. Est-ce

Philanon et Philis ou Damete et Amarante qui nous disent ainsi que la » Nature au front serein » n'oublie pas toujours, et que « les champs ne sont point noirs », que « les cieux ne sont point mornes » aux yeux de ceux dont le cœur ne varie pas ?

O Vent plaisant, qui d'aleine odorante
Embasmes l'air du basme de ces fleurs,
O Pré joyeux, ou verserent leurs pleurs
Le bon Damete et la belle Amarante :
O Bois ombreux, ô Riviere courante,
Qui vis en bien echanger leurs malheurs,
Qui vis en joye echanger leurs douleurs,
Et l'une en l'autre une Ame respirante !
L'âge or, leur fait quitter l'humain plaisir :
Mais bien qu'ils soient touchez d'un saint desir
De rejetter toute amour en arriere :
Toujours pourtant un remors gracieux
Leur fait aimer, en voyant ces beaux lieux,
Ce Vent, ce Pré, ce Bois, cette Riviere. (II, 5.)

Heureux qui, devant de hautes et lumineuses montagnes, symboles de force et de durée, et au pied desquelles rampent de vains brouillards, heureux qui, dans de telles dispositions, peut se rire de l'oubli et de l'indifférence, ces brouillards de l'âme, et dire : je ne changerai pas, je me souviendrai ! Mais combien sont-ils, ceux qui tiennent leur serment ? La plupart, qu'ils le veuillent ou non, changent et ne se souviennent pas. Il arrive qu'ils ne se reconnaissent plus eux-mêmes. Mais, au lieu d'avouer leur faiblesse, et qu'ils sont soumis à la condition humaine, par suite légers et variables, ils accusent les choses de se transformer sans cesse et sans pitié, ils accusent la nature innocente et se plaignent,

et la nature, qui ne s'offense pas, les entend, mère qui a d'inépuisables trésors de tendresse pour ses enfants ingrats et injustes, magicienne qui les enchante, confidente facile et muette, consolatrice éternelle et ingénieuse, qui toujours leur tend les bras, et, disent les poètes, guérit toujours, ou berce et endort la souffrance.... Mais, ne vaut-il pas mieux avoir à lui demander, avec Damete et Amarante, de renouveler nos joies que de cicatriser nos blessures ?

Ce n'est pas Galatée, mais Anne de Bourgueville, que Vauquelin invite à passer la veillée sous l'ample cheminée de la salle commune de la Fresnaye-au-Sauvage :

O Galatee (ainsi toujours la grace
Te face avoir jeunesse et belle face)
Avec ta mere apres souper chez nous
Vien t'en passer cette longue seree,
Pres d'un beau feu, de nos gents separee,
Ma mere et moy veillerons comme vous.

Plus que le jour la nuit nous sera belle,
Et nos bergers, à la claire chandelle,
Des contes vieux en teillant conteront :
Lise tandis nous cuira des chataignes :
Et si l'ebat des jeux tu ne dedaignes,
De nous dormir les jeux nous garderont. II, 9.)

L'aimable tableau de genre ! la douce scène d'intérieur à la Bernardin de Saint-Pierre ! Il serait doux de s'asseoir à ce clair foyer, près de ces deux amoureux, qu'il suffirait de regarder pour ne point s'assoupir. C'est la vie de famille dont les plaisirs réguliers et calmes maintiennent allègres l'âme et le corps. Rien

de surprenant que la beauté de Philis ne s'efface pas, mais se transforme sans décroître. Il nous serait pénible de ne pas la reconnaître ici. Vauquelin s'y reprend à trois fois pour décrire cette métamorphose qui est un progrès (II, 23, 24, 25), et trace enfin ce brillant et léger pastel :

Voir, Leucothee, au moi de may semblable
Vostre hyver doux n'est chose emerveillable,
Ni de le voir vermeil, blanc et plus beau
Qu'aux autres n'est leur jeune Renouveau :
Car bien souvent, comme le ciel varie,
Mesme en janvier, la saison est fleurie :
Mais c'est miracle, en vous voir tous les deux
Janvier et may : janvier en vos cheveux,
Et may, tout plein de fleurettes decloses,
En vostre face epandre tant de Roses.

Le dirons-nous ? Plus nous plaît la Leucothée de Vauquelin que la Belle Vieille de Maynard, tant rappelée, tant vantée.

Il y a dans les *Idillies* quelques pièces qu'il est bon de signaler à part, l'idillie 80 du premier livre, imitation assez fidèle de la première églogue de Virgile ; la quarante-huitième du livre second, sorte de petit roman ; la soixante-sixième, « faite 1560, l'Autheur pensant faire r'imprimer les Foresteries imprimees 1555, à B. Saint François depuis Evesque de Bayeux », d'où nous avons tiré une foule de précieux renseignements, enfin, la soixante-cinquième « Sur l'avenement de Jesus Christ nostre Seigneur. » Cette idillie n'est pas autre chose qu'un Noël, un cantique, composé par Vauquelin pour l'édification et pour la joie

de sa famille. Avec sa femme, avec ses enfants, il célèbre la venue du Christ, en vers à la fois très simples et très éloquents.

> . . . Cet Amour d'une pucelette
> D'une vierge, vierge est sorti :
> Luy tout net d'elle toute nette,
> Comme des cieux il est parti. . .
> Prenons chacun sa panetiere,
> Suivons Philanon le berger,
> Annete-Philis sa bergere,
> Ils nous conduiront sans danger :
> Venez Jane et Janot,
> Anne, Madelon, Collinet,
> Marion, Carlet et Margot,
> Guillot, Jacquet, Bernardinet :

Voilà les cinq fils du poète : Jean-Jacques, Nicolas, Charles, Guillaume et Jean Bernardin, ses quatre filles, et sans doute deux de ses neveux, Jacquet et l'une des jeunes filles.

> . . . Voici les Rois, voici les Anges,
> Voici les filles et garçons,
> Qui viennent chantant les louanges
> De cet Amour en cent façons...
>
> Allons courons voir la Fillette
> Qui remmaillote l'enfançon. . . .
> Ja les Rois du Levant
> Venus luy présentent de l'or,
> De l'encens, dn Myrrhe, et devant
> S'agenouillants l'adorent or.
>
> Voyons le Bœuf et l'Asne encore,
> Et le bon Joseph à genous,
> Dont chacun d'eux l'enfant adore,
> Qui les regarde d'un œil dous . .

Que gloire soit es cieux,
En terre, la Paix et bonté,
L'Abondance, voire encor mieux
Aux Cueurs de bonne volonté.
En dépit du Roy de Judee,
Des innocents cruel bourreau
Cette vierge recommandee
Et cet innocent juste et beau,
Iront en seureté,
De Joseph guidez seulement,
Tant qu'en Egipte en sauveté
Ils eviteront le tourment, etc., etc...

Il y a toute une littérature de ces vieux noëls, un peu monotones, et où cette naïveté, gracieuse d'abord, plus tard affectée, puis gauloise et même indécente, n'est pas rare, En Normandie même, on en possède un grand nombre, que M. Armand Gasté a rappelés et jugés à propos de ceux du Virois Jean le Houx (1). Il trouve à critiquer dans les uns et dans les autres, ici la grivoiserie, là la grossièreté, par endroits quelque incrédulité, chez Le Houx, en particulier, l'emploi des termes anythologiques. « Satan n'est plus Satan : il se trouve métamorphosé en *Encelade*. Jésus enfant est comparé à Hercule au berceau, et, comme le fils de Jupiter, « écrase le serpent monstrueux. » On rencontre avec étonnement dans un cantique pieux *Phebus porte jour*, *le démon Pythien*, *l'antre de Delphes*, *le noir Cocyte* et *le nuicteux Acheron.* » Vauquelin est net de ces taches, du moins en ce Noël, tout inattendu.

(1) Voir (p. 187 et suiv.) *Etude critique et historique sur Jean Le Houx et le Vau de Vire à la fin du XVIe siècle,* par Armand Gasté, Paris, 1874.

Un je ne sais quel charme en émane. Il fait songer aux antiques complaintes chantées encore par les paysans au fond de villages perdus. Certaines strophes en ont la lente allure, la poésie primitive. La profondeur du sentiment religieux fait un saisissant contraste avec la familiarité des détails. Cette pure mélodie chrétienne, qui flotte sur la grande fanfare païenne de la Renaissance, est d'un croyant, d'un homme qui, s'il a connu une période, sinon de scepticisme ou de négation, mais de détachement, en est revenu pour toujours, et accepte tout le dogme et toute la légende. N'y surprend-on pas aussi un écho, un dernier souvenir des mystères, que Vauquelin connaissait ? Peut-être même encore, et cette hypothèse va assez bien avec certaines idées de l'auteur de l'*Art Poétique François,* ce Noël est-il le plan d'une tragédie sacrée imaginée par lui, qu'il eût voulu écrire

> Et voir representer aux festes de village,
> Aux festes de la ville en quelque echevinage,
> Au saint d'une paroisse, en quelque belle nuict
> De Noël, ou naissant un beau soleil reluit. (*Art. P.*)

« L'absence des noms vulgaires et des détails communs, l'élégance presque continue et aussi la galanterie assez fade du langage rapprochent les *Idillies* de Vauquelin, plus peut-être qu'aucun autre recueil pastoral d'alors, des idylles, églogues et bergeries sans nombre que le roman de l'*Astrée* fit éclore depuis... » (*Tableau*, éd. de 1869, p. 117.)

Sainte-Beuve, qui n'a peut-être pas l'intention de faire par là un grand éloge des *Idillies*, voit et dit

juste néanmoins ; il sent bien que Vauquelin n'est pas un pur poète du XVIe siècle, un disciple de Ronsard, qui *ronsardise* et ne sait que *ronsardiser* ; il sent qu'en plus d'un point Vauquelin se sépare de son temps, se rattache à l'époque précédente, ou, déjà, annonce une ère nouvelle, une autre littérature, une poésie moins tourmentée, plus naturelle, mieux réglée, comme dans les meilleures pages de Racan que notre auteur fait pressentir, et mieux d'accord peut-être avec le vrai génie français.

Mais tout n'est pas dit. Sainte-Beuve laisse dans l'ombre le meilleur de l'œuvre. Nous avons trouvé dans l'auteur des *Idillies* plus qu'un adroit faiseur de petits vers tendres et langoureux, un homme plein d'une passion sincère et élevée, un écrivain quelquefois original, et déjà un admirateur ému de la nature, un ami de la vie champètre, traits de caractère qui vont s'accuser davantage et se préciser.

CHAPITRE V.

Epitaphes, Epigrammes et Sonnets.

I.

ÉPIGRAMMES.

Il n'y a presque rien à dire des cent trente « Epigrammes à Monseigneur le duc de Joyeuse par le sieur de La Fresnaie Vauquelin. » (Recueil de 1605, p. 625 et suivantes.) Dans une histoire de l'épigramme, il faudrait en tenir plus de compte. Ce n'est pas nécessaire ici. Vauquelin est loin d'exceller en ce genre, bien qu'il le définisse avec une assez heureuse précision :

> L'Epigramme n'estant qu'un propos raccourci,
> Comme un court Escriteau courte on l'escrit aussi.
> Elle sent l'héroïque et tient du satyrique :
> Toute grave et moqueuse elle enseigne et si pique.

Pourtant, ses meilleures ne sont pas les plus brèves. Indiquons en deux, très différentes de sujet et de ton, l'une d'une force et d'une majesté émouvantes, l'autre pleine de verve et de bouffonne raillerie.

La Religion mérite de figurer dans toutes les anthologies, à titre de morceau classique.

Quelle es tu, di le moy, si povrement vestue ?
Je suis Religion, fille de Dieu connue.
Pourquoy l'habit as-tu d'une si povre laine ?
Pour ce que je meprise une richesse vaine.
Quel Livre portes-tu ? Les Loix de Dieu mon père,
Ou de ses Testaments est compris le mystere.
Pourquoy l'estomac nu ? Decouvrir la poitrine
Convient à moy qui veux une blanche doctrine.
Pourquoy sur cette Croix t'appuy'-tu charitable ?
La Croix m'est un repos qui m'est fort agreable.
A quelle fin es-tu de ces ailles pourveue ?
J'appren l'homme à voller au-dessus de la nue.
Pourquoy si rayonnante es tu de belles flames ?
Les tenebres je chasse au loin des saintes ames.
Pourquoy ce mors de bride ? Afin que par contrainte
J'arreste la fureur de l'ame en douce crainte.
Et pourquoy sous tes pieds foules-tu la Mort blesme ?
A raison que je suis la mort de la Mort mesme.

Ce procédé est connu. Mais il y a peu de pièces de cette forme où les demandes et les réponses s'accordent aussi parfaitement.

Pour comprendre l'épigramme « Sur le Pourtrait de Jean Brise », et en sentir le sel, il faut connaître certains détails que nous donne M. Travers (1). « La guerre civile était dans la ville de Caen. Le parti de l'insurrection s'était emparé de l'hôtel de ville ; le pont Saint-Pierre était pris, et une porte qui devait protéger les révoltés allait se refermer, lorsque Jean Brise accourt, jette sa lance entre les deux battants, passe son escopette par l'ouverture, fait feu et casse la

(1) Voir le *Dictionnaire* mis par M. Travers à la suite du Recueil de 1605.

cuisse au capitaine des insurgés ; deux citoyens tuent ce capitaine à coups de pertuisanes, ouvrent les portes à un flot de combattants qui s'y précipite et délivrent l'hôtel de ville. Jean Brise ne se contenta point de la part qu'il avait eue à l'action. Il s'attribua l'honneur d'avoir tué le chef ennemi et repris le pont Saint-Pierre : seul, à l'entendre, il avait tout fait. Il invita les poètes à chanter sa gloire, et il devint leur jouet. « *Plerique*, dit Cahaignes, *immodicis laudibus eum potius onerarunt quam ornarunt.* » Lui-même se fit peindre au moment où il empêchait avec sa lance de fermer la porte sur les insurgés, et dans toutes les émotions populaires il se montra depuis avec une cuirasse labourée de balles... » Le panégyrique consacré par Vauquelin à ce valeureux Normand d'une imagination méridionale dut faire le tour de Caen et égayer tous ses amis, malgré les inquiétudes de la guerre civile. La première partie, seule reproduite ici, atteint le comique par l'exagération ; si Vauquelin avait fait parler Brise lui-même, ce serait à comparer aux plus amusantes fanfaronnades du matamore de Corneille.

Admirant le Pourtrait du magnanime Brise,
J'admire ses hauts faits, je les vante et les prise :
Je n'avoy jamais creu, mais croire je le veux,
Les faits d'armes hautains de ces braves neuf Preux,
Et de ces chevaliers errants parmi le monde
Dessoubs le nom connu de la grand'table Ronde :
Et je veux croire encor les merveilleux explois
De Roland, de Renaud et d'Oger le Danois :
Et tout ce que Turpin a dit de Charlemagne ;
Et ce que d'Amadis a raconté l'Espagne :

Et ce que du Geant a conté Rabelais,
Qui mourut estranglé d'un coin de beurre frais :
Puisque Brise brisant cette mutine armee
Contre la Liberté de sa vile animee,
A fait comme un Horace, a fait en Rodomont
Son Isabelle morte en défendant le Pont
En défendant le pas, en défendant l'Asile,
La maison, la retraite, et le fort de sa ville,
Quand d'une pertuisane il enfonça le cors
Du chef qui conduisoit ces Tyranneaux d'alors,
Se montrant aussi fort, en si belle aventure,
Comme on le voit vaillant en cette pourtraiture.

II.

ÉPITAPHES.

Le meilleur Epitaphe on doit toujours tenir
Qu'on peut mesme en courant et lire et retenir. (P. 659.)

Cette extrême concision n'est obligatoire que sur les tombes, et la vanité humaine fait qu'on s'en écarte presque toujours. A plus forte raison, n'est-elle pas de mise dans les épitaphes purement littéraires. C'est le cas chez Vauquelin, qui en rime en l'honneur d'écrivains, anciens et modernes, français et étrangers, de personnages réels ou imaginaires.

Il est à regretter qu'à propos des auteurs de son temps, Budé, La Péruse, Tahureau, du Bellay, Remy Belleau, Dorat, Ronsard, Baïf, Robert Garnier, il ne sorte pas de la banalité et de l'emphase. Son admira-

tion ne fait aucune différence de mérite. Depuis que Dorat a quitté ce monde, la muse romaine est muette et la française se lamente ; Baïf n'est rien moins que « la mer de poésie ; » il faut pleurer dans Jean Rouxel, jurisconsulte et poète latin, le Phœbus, le Soleil de son temps : ce grand homme a fait pour Caen autant que Virgile pour Rome et Homère pour la Grèce ! Fait curieux, Ronsard, dans ces épitaphes, est le moins encensé de tous. Nulle critique là-dedans ; rien en définitive à en tirer.

Il est d'autres morts dont Vauquelin rappelle

la vie
D'un éternel jamais suivie.

Avec tous ses contemporains, il fait un magnifique éloge du roi Charles IX, éloge désintéressé et que l'on ne peut soupçonner de basse complaisance. L'histoire a jugé sévèrement Charles IX, et le temps ne réformera pas cet arrêt. Que du moins l'affection des plus beaux et des meilleurs esprits de l'époque lui soit un titre à l'indulgence de la postérité. Il n'en est pas moins surprenant de lire des vers comme ceux-ci : Vauquelin suppose que Charles IX vient de pénétrer aux Champs-Elysées, et que toutes les nobles âmes s'empressent autour de lui :

.... Mais par devant tous Charlemagne,
Suivi de grand'suite d'esprits,
Ce prince premier accompagne,
Et courtois par la main l'a pris,
La vaillance ayant reconnue
Des vieux François à sa venue

Grand Charles, dit-il, dont la gloire
Accroist l'honneur de nostre nom,
Aimé des muses, ta memoire
Devancera nostre renom :
Du nom de Grand on me renomme,
Mais Charles Tres grand je te nomme.

Ronsard n'est pas moins enthousiaste, quand il dit que la France n'était digne ni d'avoir Charles IX ni de « porter ses pas (1). » Mais entre les deux poètes la différence est sensible. Ronsard loue Charles IX d'avoir écrasé l'hérésie, rappelle qu'il trouva ses plus cruels ennemis dans la maison de Bourbon et le nomme un « martyr de Jésus Christ. » Vauquelin ne fait pas allusion à la politique de ce prince ; il laisse de côté les faits qui nuiraient à sa mémoire ; et, sans tomber dans le reproche de subtilité, il est permis de dire que le rapprochement de Charlemagne et de l'avant-dernier des Valois est une attaque aux Guise plutôt qu'une flatterie à l'adresse de la maison régnante. Les princes lorrains se donnaient comme les héritiers et les successeurs des Carolingiens. — Non, leur dit Vauquelin d'une façon détournée, non, vous êtes des étrangers, et vous deviendrez des usurpateurs, si on n'y met ordre. — Sa fidélité, son loyalisme, dirait-on volontiers, ne demandent qu'à se manifester. Ses vers, pour n'être pas imprimés, couraient sans doute de main en main, sous le manteau,

(1) Aussi bien, ô Destin ! la France n'estoit pas
Ny digne de l'avoir ni de porter ses pas.
(Ed. Blanchemain, VII.)

et, aux heures difficiles, ragaillardissaient les bons Français. Caen avait, par Vauquelin et par ses compagnons, sa petite *Ménippée* locale et provinciale.

Sans nous arrêter aux épitaphes de Guillaume de Bourgueville, beau-frère de Vauquelin, tué à Coutras, et de Charles de Bourgueville, son beau-père, divertissons-nous à cette lugubre plaisanterie de magistrat, que l'auteur intitule facétieusement *Cas pitoyable*.

Passant, de ce Tombeau la pitié considere :
Par megarde la Sœur tua son petit frere ;
La mere occit sa fille et le mari la mere ;
Et la Justice fist decapiter le pere.

Vauquelin ne sait guère s'attendrir. Il déplore la mort prématurée de son fils Bernardin, et voici ce qu'il trouve à dire :

O que vain est l'espoir des mortels ici-bas,
Triste, un Pere a son fils dresse une sepulture,
Et le Fils gay devoit faire, apres le Trespas,
A son pere un tombeau par le cours de Nature.

Il n'a pas de plus douces consolations pour les autres que pour lui-même. Le sixain qu'il adresse à Malherbe, qui a perdu une fille âgée de sept ans, est bien sec, et le trait final en est presque ironique :

Pourquoy, Malherbe, dolent Pere,
Regrettes tu ta fille chere,
Puisque la belle Infantelette
Est ore aux cieux une Angelette ?
T'est-ce pas une grand louange,
D'avoir esté père d'un Ange ?

On pardonnerait cette insensibilité à Vauquelin, si l'on était sûr que Malherbe s'est inspiré de lui pour écrire les cruelles, mais belles stances à du Perrier.

III.

SONNETS (1).

Les cent-vingt sonnets qui viennent ensuite offrent plus d'intérêt. L'âme de Vauquelin s'y montre à nu, dans sa rondeur et dans sa bonhomie, et aussi avec l'enthousiasme candide pour le beau et pour le bien d'un chrétien à qui Platon est familier.

Nous les lirons sans suivre l'ordre adopté par l'éditeur. Les quarante-trois premiers des divers sonnets sont de la jeunesse de l'auteur ; les sonnets sur mademoiselle de Bailleul ressemblent de fond et de forme aux *Amours chastes* et aux *Vers Chrestiens ;* les *Troubles* sont une conclusion tout indiquée.

Vauquelin dédie à un de ses fils, qu'il ne nomme pas et qui peut être des Yveteaux, « cette moindre partie » des vers qu'il écrivit autrefois « sans art » et

(1) Recueil de 1605, p. 681 et suiv., 33 « Sonets sur la mort infortunee de D. Madeleine de Bailleul fille du Sr du Renouart avenue l'an 1569. Par le sieur de la Fresnaie Vauquelin. » On trouve après, p. 698, un « Tombeau sur le fait précédent ; » p. 701 et suiv., 87 « Divers Sonets par le sieur de la Fresnaie-Vauquelin » ; 1 à 43, sans titre spécial ; 43-67, « *Amours Chastes ;* 68-75, *Des Troubles ;* 75-87, *Vers Chrestiens.* »

UNIVERSITÀ BIBLIOTHECA

« par esbat. » Est-ce toutes ses poésies ou les seuls sonnets ? Il est difficile de le dire d'après le texte ; mais il désigne plutôt les sonnets ; il est à regretter qu'il n'en ait pas imprimé un plus grand nombre. Il y en a d'agréables, de spirituels et de très beaux, et l'auteur est vraiment trop modeste de parler ainsi de lui-même à son maître du Bellay :

Ce fut toy, Du Bellay, qui des premiers en France
D'Italie attiras les Sonets amoureux :
Depuis y séjournant d'un goust plus savoureux,
Le premier tu les as mis hors de leur enfance.

Je ne me vante pas, plein de vaine arrogance,
Que les miens soient autant que les tiens vigoureux,
Tu me connois et vois mon stile langoureux,
Qui s'eleveroit trop par son outrecuidance.

On dit, quand au vieux temps les hommes batissoient,
Que les singes comme eux à bâtir s'efforçoient,
Par mines essayants en tout les contrefaire :

Mais ils estoient sans force et sans outils aussi :
Peut estre, Du Bellay, que je veux ainsi faire :
Maints Poëtes en France au moins en font ainsi.

Du Bellay ne pouvait qu'être satisfait de son élève : les abeilles de la Fresnaye avaient, elles aussi, l'aiguillon. L'imitation adroite et heureuse de la manière de du Bellay n'est pas moins visible dans les autres sonnets. Vauquelin est un disciple ingénieux et qui, de bonne heure, possède les secrets du métier, avec les qualités requises, l'enjouement, l'ironie, l'art de lancer le trait, la gaieté et la mélancolie, la familiarité et la grandeur tour à tour. Il a encore ce mérite de dire

toujours quelque chose et plus souvent bien que mal. Si l'on ne savait qu'elle est de lui, on attribuerait à du Bellay cette peinture rapide des faux travailleurs, des faux savants, des orgueilleux et des bavards :

Je n'aime, Rambouillet, ces graves jeunes gents,
Qui ne font que morguer d'une aparence feinte :
Qui s'accostent toujours des hommes par contrainte,
Oisifs contrefaisants les hommes diligents.

Je n'aime, Rambouillet, ces jeunes ignorants,
Qui ne parlent jamais de sçavoir que par crainte :
Toutefois de venin leur langue sera teinte,
Pour blamer le sçavoir des doctes aparents.

Je n'aime, Rambouillet, une arrogance fiere,
Qui ment et qui medit de chacun en derriere,
Et comme un pot percé recelle son secret.

Je n'aime, Rambouillet, l'indiscrette nature
Du vanteur qui se met de bouche à l'aventure :
Mais je t'aime pour estre entre eux toujours discret.

Ce qui suit fait davantage encore penser à du Bellay. Vauquelin est loin de la Fresnaye-au-Sauvage, seul, triste, malheureux. Pour se consoler, il s'imagine qu'il est sous les ombrages de ses bois.... Mais, en réalité, quand les reverra-t-il ? Il donnerait tout pour y être :

Ulisse, voyageant de mesme en divers lieux,
De Circe et Calipson refusa l'heur des Dieux,
Pour revoir de plus pres fumer sa cheminee.

Est-ce une réminiscence du maître angevin ? un emprunt à l'immortel sonnet ? La réminiscence accuserait trop de mémoire, l'emprunt trop d'indiscrétion et

d'audace, même chez un écolier. Le sonnet de Vauquelin est d'avant 1560, de 1559 au plus tard, et les *Regrets* de du Bellay de 1559. Pourquoi Vauquelin, comme du Bellay, dans la même situation, ne se serait-il pas souvenu d'Ulysse qui veut revoir Ithaque avant de mourir ? — Du Bellay n'aurait pas refusé de signer celui-ci, où une série d'antithèses vives et claires résume, rajeunit et fait passer le développement le plus commun et le plus usé :

Hé qu'est-ce que du monde? une vanité pure :
L'un veut suivre la guerre et l'autre aime à plaider :
L'un des astres se veut, l'autre d'herbes aider :
L'un veut estre prelat, et l'autre n'en a cure :

L'un est sage arresté, l'autre est foul de nature :
L'un le trafique hait, l'autre veut hasarder,
L'un voudra des estats, l'autre son bien garder :
L'un est riche tousjours, l'autre tousjours endure.

L'un se nourrit d'espoir, l'autre n'espere rien :
L'un hait le mariage et l'autre l'aime bien :
Quelque autre, Verigny, de tout se voudra rire :

Mais qu'avient-il de nous? Nous nous voyons mourir,
Sans qu'estats ni moyens nous puissent secourir :
Qui pense estre le mieux se trouve estre le pire.

Vauquelin, toutefois, diffère de du Bellay en un point. Il n'est pas de ceux qui sacrifient tout à la poésie, et

Pour allonger leur gloire accourcissent leurs ans.

Sa déconvenue après les *Foresteries* l'a rendu circonspect, et, s'il fréquente encore les sentiers du

Parnasse, il ne veut pas que ce soit au détriment de son avenir et de sa fortune ; il demande à Mercure de quoi faire vivre Apollon ; il ne s'en cache pas, et le dit plaisamment :

Je vis en mon ordure, un tanneur je respecte,
Pour ce qu'il est bien riche et bien sale en ses faits.
O que les vers au loin je rejette pour n'estre
De pane lucrando ! Car je me veux repaistre
De loix et de canons pour augmenter le mien.

Les biens et les honneurs, qu'il recherche pour lui, il les demande aussi pour ses compagnons :

Adieu, mon cher Thesart, je souhaite sans cesse
Qu'avecque la santé, l'argent et la richesse
Ne vous puissent jamais en affaire manquer.

C'est le vœu d'Horace pour Tibulle. Vauquelin n'attend rien que des bonnes mœurs, de l'équité, et des honnêtes pratiques. Ce jeune homme parle en brave homme et en homme de sens :

Jouants nostre rollet, faisons de telle sorte
Que, quand mesme un chacun le contraire feroit,
Que tousjours au Public nostre but se rapporte.

Il tient le même langage à Grimoult nommé lieutenant au bailliage d'Alençon :

Bref ne te laisse pas aller à l'abandon,
En jugeant les procez par faveur ou par don ;
Tels que Dieu nous connoist le peuple nous appelle.

Les sonnets sur la mort infortunée de Madeleine de Bailleul forment une longue et douloureuse élégie. M. Pichon raconte ainsi ce malheur : « Un triste événement arrivé à Rouen en 1569 donna occasion à Jean Vauquelin d'exercer son talent poétique. A l'occasion d'un mariage sur lequel il ne donne aucun détail, on donna à Rouen une fête brillante. Parmi les personnes distinguées qui s'y trouvaient réunies, on remarquait messire Tanneguy le Veneur, comte de Tillières et Carrouges, lieutenant-général en Normandie et gouverneur du château de Rouen. Magdeleine de Pompadour, sa femme, s'y trouvait également. Elle avait amené avec elle Magdeleine de Bailleul, fille de M. de Bailleul du Renouart, jeune personne d'une beauté parfaite et d'un esprit distingué, qui était sa parente et demeurait ordinairement chez elle. Au milieu de la fête, un incendie éclata. Mademoiselle de Bailleul, vêtue d'une robe légère de taffetas vert et bleu, périt dans les flammes avec une de ses amies, mademoiselle de La Moricière. La joie se changea bientôt en désolation. Madame de Carrouges courait çà et et là tout échevelée, en proie au plus violent désespoir, et tremblant d'annoncer cette triste nouvelle aux parents de la jeune fille. La ville de Rouen tout entière partagea cette douleur, et Vauquelin qui était lié avec l'oncle de cette infortunée, composa à l'occasion de cet évènement trente-trois sonnets et un tombeau qui ne manquent pas de sentiment. »

Ces sonnets ne sont pas tous excellents. On fera à Vauquelin un double reproche. Il a eu le tort d'employer dans la plupart le vers de dix syllabes, trop

mesquin, trop étroit ; la pensée y perd en ampleur et en noblesse ; et il a commis la grosse faute de goût de mélanger le christianisme et le paganisme : on est surpris de rencontrer successivement Elie « le Grand voyant », Vulcain, les Anges, les Muses, les Chérubins, Hercule, Pélée, etc. ; de même la pastorale sur la mort de Jean Rouxel fait défiler devant nous tous les dieux grands et petits : deux vers nous montrent Protée, Triton, Glauque, Galatée, Ino, Mélicerte ! Si le tour d'esprit propre aux hommes du seizième siècle explique, sans la justifier, cette confusion, les modernes ont de la peine à s'en accommoder. Vauquelin, à plusieurs reprises, en son *Art Poétique*, s'élève avec force contre les écrivains, ses contemporains et ses amis, qui chantent l'Olympe et ses habitants. S'il ne proscrit pas formellement la mythologie, il les exhorte à ne pas négliger les sources chrétiennes, à célébrer de préférence le vrai Dieu et la vraie religion. Il eût bien fait de donner partout le bon exemple, ici comme dans son Noël.

Mais ces défauts sont largement rachetés par des pages où l'union de la pensée et de la forme est parfaite.

Belle ame qui le cœur eus toujours enflammé
D'un penser chaste et haut dans ton corps solitaire,
Et qui libre vivant loin des pas du vulgaire,
As les Muses, les Arts et le Repos aimé :

Pleine de chasteté tu n'as guere estimé
Cette humaine demeure : ains t'en voulant distraire,
Ton esprit a suivi le beau chemin contraire,
Et du vice quitté le sentier diffamé.

Ainsi toy qui, voulant d'une soigneuse cure
Enrichir ton esprit d'un sçavoir precieux,
Et de gentilles mœurs (thresor qui tousjours dure)

Arrivant à ta fin tu t'en volas aux cieux,
Bien aise d'y trouver (colombe blanche et pure)
Ce sçavoir rare et saint, qui rend l'esprit joyeux.

On pourrait tracer d'après Vauquelin une vague esquisse, un portrait de Madeleine de Bailleul, sans préciser les lignes, sans arrêter les contours : c'était une âme ardente, avide de perfection, éprise d'idéal, dédaigneuse de la terre. Les jeunes filles, belles et chastes, qui vivent les yeux au ciel et s'en vont au printemps de leur âge,

Toutes fragiles fleurs sitôt mortes que nées,

ne datent pas de notre siècle. Nous en avons vu beaucoup, chez les romanciers, et chez les poètes, qui ne sont pas toujours de mélodieux menteurs. Nous en rencontrons une au seizième siècle ; donnons lui un regard, et plaignons la d'avoir perdu si vite la douce lumière du jour. Plaignons la plus que ne fait Vauquelin lui-même.

Quand remercierons-nous plus à propos la mort ?

s'écrie-t-il. Que voilà bien une raison de poète ! « Votre fille n'était point faite pour la terre ! Elle ne voulait pas vivre ! » Dites cela à une mère ; elle ne vous écoutera pas. Jamais Rachel ne voudra être consolée.

... La mère ne veut pas que son doux enfant meure
Et s'en aille, laissant ses fleurs sur le gazon,
Hélas ! et le silence au seuil de la maison (1) !

Et pourtant, que dire de plus ? Les âmes religieuses ou poétiques n'ont rien trouvé, ne trouveront rien de mieux à dire à ceux qui restent, pour leur donner résignation, courage et espoir.

L'aspiration aux choses supérieures ennoblit ainsi tous les sonnets de l'âge mûr et de la vieillesse de Vauquelin, les *Amours chastes* et les *Vers chrestiens*.

Il ne chante pas le corps, mais l'âme de sa dame.

En vain ses traits dorez Amour contre moy tire,
Pour cela je n'en sens aucun lascif martire :
Car vostre esprit sans plus j'aime divinement.

Cette dame ne serait-elle pas une abstraction, un être de raison ? On le croirait à lire ces passages, où l'on surprend un écho du *Phèdre :*

O vif et beau miroir des divines Idees,
Ou des celestes dons les formes sont gardees,
Pour relever à Dieu les esprits abatus ! —

... Et tout sanctifié par la Divinité,
Je vole au beau sejour des ames immortelles,
Et tout aupres de Dieu je me tiens arresté
A contempler ravi les beautez les plus belles. —

Amour m'emplume l'aile, et me guide si haut
Le courageux Penser que, montant d'heure en heure,
J'espere parvenir à quelque fin meilleure.
Voire aux portes du ciel faire un nouvel assaut.

(1) VICTOR HUGO, *Les Contemplations*, Claire P.

Mais regardant en bas je crains trop mon defaut:
Toutefois ce Penser audacieux m'asseure ;
Si de ce vol hautain la course n'est pas seure,
Immortel est l'honneur si mortel est le saut.

Car s'un autre jadis d'ailes malasseurees,
Quand le Soleil fondit ses plumes encirees,
Par sa mort à la Mer un nom fameux donna :

On pourra dire encor : Cestuy-ci qui ravie
Vit son ame aspirante à l'éternelle vie,
Courageux se perdant jamais ne s'etonna.

Ce mouvement est beau. On le reconnaît, on le retrouve ailleurs ; il est familier à nos poètes, à du Bellay qui s'écrie :

Si nostre vie est moins qu'une journee
En l'éternel ;

au futile des Portes :

Icare cheut ici, le jeune audacieux (1) ;...

à Lamartine :

Là je m'enivrerais à la source où j'aspire !

Le fleuve de la haute et pure poésie, dérivé de Platon et de Pétrarque, coule en France depuis le XVIe siècle. Puissions-nous ne pas en déserter les bords sévères, et toujours nous abreuver à ses ondes !

Mais l'amour platonique et la philosophie ne sont pas capables de maintenir Vauquelin dans la région des pures idées. Il a besoin d'un secours plus efficace. Il

(1) Le sonnet de des Portes est une imitation de Sannazar.

lui faut une aile plus puissante pour le porter là-haut, jusqu'aux *templa serena*, au refuge qu'il désire après tant de traverses. Dès que cette vérité est claire à ses yeux, il n'enveloppe plus sa pensée du mythe platonicien, ce voile éclatant. Il la dégage et la déclare. Il emploie les termes propres du langage religieux :

> ... Soleil, guide mon ame, enseigne luy la trace
> Qui la puisse conduire au chemin de la grace,
> Dont le pere premier par le péché sortit.
> ... Lave donc en ton sang ses fautes criminelles,
> Donne luy par pitié des plumes de tes ailles,
> Qu'elle puisse, o Seigneur, d'ici voler à toy.

Il confesse que l'art, la philosophie, la sagesse du monde sont choses vaines et ne contentent point l'âme :

> Je n'ay que trop gousté de l'arbre de science,
> Me repentant j'en suis honteux en conscience :
> Il faut couvrir ma honte ainsi que fist Adam.

Il invoque Dieu, le Christ et la Vierge.

Cet état d'esprit n'est pas rare. Vauquelin, à la suite de beaucoup de ses contemporains, a pu s'éloigner pour un temps de sa foi première. On ne vit pas impunément avec Platon, avec Aristote, avec tous les penseurs, avec tous les sceptiques d'autrefois et d'aujourd'hui. On les lit sans parti-pris, sans arrière-pensée. On ne prend pas garde qu'il en reste toujours quelque chose. On se laisse gagner peu à peu à l'incrédulité nonchalante d'un Montaigne. On résiste avec mollesse aux pressantes attaques d'un Erasme. Si

fermes que soient les assises de la croyance, elles sont à la fin ébranlées par ces secousses multipliées. On se dit : Tant d'honnêtes gens ont vécu sans reconnaître aucune religion positive ! On ne les blâme pas. Puis, à quelle époque vit-on ? Que voit-on autour de soi ? Les peuples sont déchirés par les luttes civiles, par les dissentiments religieux. Chacun défend son dogme, et pour le mieux défendre, égorge son voisin, son ami, son frère. Un fanatisme est aux prises avec un autre fanatisme. Le sage, dans son isolement, s'attriste, s'étonne et doute. Où sont les coupables, où sont les innocents ? Tous, hélas ! sont sincères, tous adorent un Dieu, tous combattent pour leur Dieu. Mais, quoi ? y a-t-il deux vérités, la vérité des catholiques et la vérité des protestants ? Y a-t-il deux *Dieu*, le Dieu des catholiques et le Dieu des protestants ? Non ! Les religions ne sont que les formes plus ou moins parfaites, plus ou moins adéquates à la réalité, les formes passagères et changeantes de l'éternelle et immuable réalité ; les divers dieux que des images inégales du seul Dieu, du vrai Dieu, du Dieu unique et universel. Ainsi pense le sage aux heures troublées, et il pardonne à tous ces égarés qui, au lieu de chercher ensemble le bien et le beau, au lieu de marcher la main dans la main vers la justice, et de s'aimer les uns les autres, s'entretuent misérablement.

Vauquelin a suivi cette voie. Les sonnets platoniciens, l'épître sur l'Immortalité à M. de Bourgueville ne s'expliquent pas autrement. Dans cette épître, il n'y a pas une allusion aux dogmes chrétiens. Tout y est purement philosophique. Vauquelin n'a pas été

loin de la religion naturelle. A la fin de sa vie, il est revenu à la foi de ses pères :

> Avisons à mourir puisque la douce mort
> Est une heureuse fin à toutes nos miseres. —
>
> Arts vains et curieux, Recherches du sçavoir,
> Vous humaine Prudence, et Sagesses mondaines,
> Retirez-vous de moy ; vos Raisons incertaines,
> De contenter mon ame, hélas! n'ont le pouvoir.
> ... Je suis jetté dehors, s'il ne te plaist, o Pere,
> Que le sang de ton fils mon ame regenere...

L'aveu est formel. Vauquelin, âgé, calmé, entouré des siens qui lui donnent l'exemple ou l'attendent de lui, redevient le croyant de jadis. Vieillard, il redevient enfant. Cette expression vulgaire et proverbiale prend, ici, un sens très beau et très fort. Le vieillard remonte par une chaîne indéfinie d'associations d'idées à ses impressions d'enfance. Il se rappelle tout, il revoit tout, il sent tout une seconde fois. Par le souvenir, il revit sa vie. Que voit-il en lui ? Plusieurs hommes : il a eu dix ans, l'âge de la pureté parfaite et de la foi naïve, qui emplit l'âme et la satisfait ; il a eu vingt-cinq ans, l'âge du calcul et de l'ambition ; voici qu'il touche à la tombe, à l'âge du calme, de la sérénité, de la joie intime qui suit le repentir et les erreurs expiées. Quelle période de sa longue existence aime-t-il le mieux ? La première, celle qui ressemble le plus à la dernière. Il y retourne, il s'y complaît, il l'évoque sans cesse. Mais les sentiments les plus vivaces, les plus invinciblement attachés à l'âme de l'enfant sont l'amour filial et la croyance enseignée

par la mère. Cet homme, qui s'est refait enfant, n'a plus de mère pour l'aimer et le protéger et soutenir jusqu'au tombeau ses pas chancelants ; il se rejette dans les bras de la religion et adresse avec confiance à son Dieu cette grave et mélancolique prière :

Seigneur, je n'ay cessé, des la fleur de mon âge,
D'amasser sur mon chef pechez dessur pechez :
Des dons que tu m'avois dedans l'ame cachez,
Plaisant je m'en servois à mon desavantage :

Maintenant que la nege a couvert mon visage :
Que mes prez les plus beaux sont fanez et fauchez,
Et que desja tant d'ans ont mes nerfs desechez
Ne ramentoy le mal de mon ame volage,

Ne m'abandonne point : en ses ans les plus vieux,
Le sage roy des Juifs adora de faux Dieux,
Pour complaire au desir des femmes estrangeres.

Las ! fay qu'à ton honneur je puisse menager
Le reste de mes ans sans de toy m'estranger,
Et sans prendre plaisir aux fables mensongeres.

Nous connaissons le philosophe et le chrétien. Les Sonnets sur les Troubles nous montrent le patriote, le français. Vauquelin est royaliste, c'est-à-dire ennemi de la guerre civile. Il reproche aux grands de refuser la paix au pays et de couvrir leurs convoitises personnelles du masque de la religion.

Les freres, en leur sang leurs mains ensanglantants,
Contre leur mere encor exercent leur outrage.

La lutte impie continue et s'exaspère, tandis que les

Allemands passent le Rhin. Vauquelin entend les lamentations de la patrie :.

Cette mere de Rois, cette Emperiere France,
Sentant decoloré son beau visage humain,
Plaint son ample dommage et son pouvoir hautain,
Sa Franchise royale et sa vieille esperance.

Il sent bondir son cœur dans sa poitrine et appelle aux armes tous les vrais Français. Lisons ces deux sonnets, qui semblent écrits d'hier. Ce cri d'un patriote du vieux temps ira droit à l'âme de quiconque aime la France.

Voici qu'horriblement va marchant par la voye,
Et descend, tout ainsi qu'un torrent ravissant,
Des monts de Germanie un Esquadron puissant,
Qui veut faire de nous une effroyable proye :

Et desja nostre sang de toutes parts ondoye
Soubs le cruel effort de Mars nous terrassant,
Et faut, las ! que la France en son cœur frémissant,
Miserable, en plain jour ses nuicts dernieres voye.

Que diroient maintenant et ce grand Roy François,
Et ce vaillant Henry, qui t'ont en tant d'endrois,
Cruelle, avare gent, fait servir de littiere ?

S'ils oyoient nostre France avec sa triste voix
Renouveler ses cris aux champs, rochers et bois :
Et par les vents en vain epandre sa priere ?

Du paresseux sommeil ou tu gis endormie
Desja par si longtemps, ô France, eveille toy,
Respire dedaigneuse et tes offenses voy,
Ne sois point ton esclave et ta propre ennemie.

Repren ta liberté, gueri ta maladie,
Et ton antique honneur, ô France, ramentoy :
Legere desormais, sans bien sçavoir pourquoy,
Dans un sentier tortu ne donne à l'étourdie.

Si tu regardois bien les Annalles des Rois,
Tu connoistrois avoir triomphé mile fois
De ceux qui veulent or' amoindrir ta puissance.

Sans toy, qui contre toy depite ouvres le sein,
Ces ventres de Harpie, ejunez par souffrance,
N'auroient jamais osé passer le Rhin Germain.

L'homme qui a écrit de pareils vers, des vers vieux de trois siècles qu'on ne peut relire, surtout aux marches de Lorraine, sans une larme et sans un mouvement d'espoir, cet homme n'est-il pas un poète ? Nous venons de parcourir le recueil de ses sonnets. Des pages vives et aimables, de belles pensées, une langue bien française, solide brillante, et claire, un rythme souple et ferme, un incontestable talent, et le caractère le plus noble nous y ont frappés. Il y a des taches, il y a des défauts, et nous en conviendrons sans peine, car ils sont visibles et saillants. Sans être un regratteur de mots et de syllabes, on peut reprocher à Vauquelin l'emploi de plus d'un terme impropre, bien des manquements à la syntaxe, des constructions forcées, des enchevêtrements de membres de phrase, des répétitions, des obscurités ; on peut dire qu'il ne sait pas toujours ou ne *veut* pas *écrire*, et c'est un tort, quand on est le disciple de Ronsard et l'ami de Malherbe, chez qui la période poétique est si habilement construite, l'expression si précise et si pure ; on peut rappeler l'arrêt de Boileau :

Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée,
Ne peut plaire à l'esprit, quand l'oreille est blessée ;

on le peut, on a raison, et ces sonnets n'en font pas moins honneur à Vauquelin, feraient honneur à de plus grands auteurs que lui, et plus illustres. Ils ne pèchent guère que contre la grammaire, et, le plus souvent, on passe là-dessus. Il nous semble même que, parfois, cette rudesse de style, ces tours brusques, ces inversions, ces familiarités mettent en valeur l'idée et le sentiment de l'écrivain. Sans chercher d'autre exemple, voudrait-on que Vauquelin eût remis vingt fois sur le métier les vingt-huit vers que l'on vient de lire ? voudrait-on qu'il y eût consacré un aussi long temps que Malherbe à telle de ses odes ? Non, cette plainte héroïque, ce cri d'alarme, un peu dur, un peu rauque, sorti soudain d'un brave cœur de Français, vaut mieux que les variations les plus harmonieuses et les mieux étudiées sur le même sujet. Vauquelin reste toujours un homme : c'est ce qui surtout nous intéresse et nous attache à lui. Nous le prenons, l'aimons, et le dépeignons comme tel.

CHAPITRE VI.

L'Art Poétique Français (1).

« L'Art Poetique français où l'on peut remarquer la perfection et le défaut des anciennes et des modernes poesies... » a été fait ou du moins terminé sur commande pour Henri III (2). Ce fait ne diminue pas le mérite de l'ouvrage, qui est grand. Vauquelin y est original, et en même temps il copie autrui. Il prodigue les idées nouvelles et paraphrase Aristote et Horace. Aussi est-il long et diffus, surtout diffus. Du Bellay et Ronsard avaient dit : « Pillez l'antiquité, enrichissez de ses dépouilles notre patrie. » Quoi de plus légitime alors que de *naturaliser* Français Aristote et Horace? Vauquelin ne cache pas ses emprunts :

> Pour ce ensuivant les pas du fils de Nicomache,
> Du harpeur de Calabre, et tout ce qui remache

(1) Voir le recueil de 1605 ; la reproduction de M. Travers ; l'édition de M. Genty et celle de M. Pellissier, où la sainte érudition s'allie au goût littéraire le plus exercé et le plus libéral.

(2) Voir l'avis *Au Lecteur :* « Et le Roy mort, par le commandement duquel j'avoy parachevé mon art poetique. » Henri III lui avait même écrit à ce sujet ;

> M'ayant tant honoré que daigné m'en écrire.

on ne peut dater l'*Art Poétique,* qui a dû s'accroître par additions successives.

Vide, et Minturne apres, j'ay cet œuvre apresté,
Sire, l'accommodant au langage usité
De vostre France, afin que la françoise muse
Sans Art à l'avenir ne demeure confuse. (I, 63-68.)

Il est certain que plusieurs passages de Vauquelin se retrouvent dans la *Poétique* d'Aristote, et qu'il a tout bonnement traduit Horace en son entier. Mais, il n'en est ainsi ni pour Vida, ni pour Minturne. Il paraît les nommer pour se placer sous la protection d'autorités respectables, de personnages en possession de la faveur des lettrés, et qui doivent connaître les traditions, puisqu'ils écrivent en latin. Vida (1) a pu composer son ouvrage à la prière de deux papes, Léon X et Clément VII, et pour le dauphin François, fils de François Ier ; il a pu être mis par Scaliger au-dessus d'Horace (2), parce qu'il enseigne mieux qu'Horace les secrets ou les recettes de la versification latine, il n'est rien de plus qu'un professeur dont toute l'ambition est de former des fabricants d'hexamètres ; notons que du Bellay, comme Vauquelin, nomme Vida immédiatement après Aristote et Horace (3). Le gros volume de Minturne est plus qu'indigeste ; il est douteux que Vauquelin l'ait lu jusqu'au bout et *remâché* sans peine ; on sourit d'y voir des préceptes

(1) *M. Hieronymi Vidae cremonensis poeticor, ad Franciscum Francisci regis Franciae filium, Delphinum.* — Trois livres.

(2) « *Praeterea tanto majore laude quam Horatius dignus est quanto artificiosius de arte agit hic quam ille.* » SCALIGER, *Poet.*, VI, p. 182.

(3) *Deffence*, II, 9 ; le *Poète Courtisan*.

comme celui-ci : « *chorea puerorum prima disciplina* (1). »

Bien qu'il ne le dise pas, Vauquelin, apparemment, connaissait les autres essais didactiques de son époque, ceux de Pierre Fabri, de Gracian du Pont, de Sibilet, de Pelletier du Mans (2), de Fontaine, les dialogues et les traités d'Henri Estienne, les *Recherches* de Pasquier et, de Claude Fauchet, le *Recueil de l'origine de la langue et poesie françoise* (3). Il avait aussi parcouru les sept livres de la poétique latine de Jules-César Scaliger, publiée d'abord en 1561 (4). Mais, surtout, il avait lu et relu le manifeste de du Bellay, et les divers opuscules de Ronsard, exposés des nouvelles doctrines littéraires (5), sans dédaigner de plus humbles esquisses, la préface de *la Mort de*

(1) P. 48. « *Antonii Sebastiani Minturni de poeta, ad Hectorem Pignatellum, Vibonensium ducem, libri sex. Cum Privilegiis. Venetiis, Ann.* MDLIX. »

(2) M. Pellissier analyse et critique ces diverses poétiques dans l'introduction qui précède le texte de Vauquelin.

(3) *Les Œuvres de Feu M. Claude Fauchet Premier President en la Cour des Monnoyes ... A Paris, chez Jean de Heuqueville, rue Saint-Jacques, à la Paix. — M. D. C. X. Avec Privilege du Roy.* — 1 vol. in-4. — De la page 533 à la page 592 se trouve le *Recueil de l'origine de la langue et poésie française : Ryme et Romans*, en deux livres. Fauchet à la fin du premier livre, parle ainsi de lui-même, en vrai et modeste savant : « Je ne conclu rien, et suffit que, suivant ma devise, *j'ai recueilli ce qui estoit espars et delaissé* : ou si bien caché, qu'il eust esté malaisé de le trouver sans grand travail. »

(4) « *Julii Caesaris Scaligeri viri clarissimi Poetices libri septem.... Editio secunda. Apud Petrum Santandreanum. M. D. LXXXI.* »

(5) *Preface mis au devant de la première impression des odes* (Ed. Blanchemain, II). — *Franciade. Au lecteur.* — *Preface sur la Franciade touchant le poeme heroique* (III). — *Abbregé de l'Art Poetique François...* (VII).

César de Grévin (1562) et *l'Art de la tragédie* de Jean de la Taille (1562). Ceux-là sont les vrais maîtres de Vauquelin, qui se rattache à eux très étroitement, sans néanmoins abdiquer toute indépendance et toute initiative, sans que sa personne disparaisse de son œuvre.

Si Vauquelin se fût contenté de calquer ses modèles, son travail serait vain. Il y a autre chose dans son œuvre, mais qu'il est difficile d'indiquer brièvement. Car, avant tout, il n'y apparaît aucun ordre prémédité, aucun plan. C'est peut-être, dans le cas particulier, une qualité. Vauquelin, qui prétend enseigner, ne procède pas avec plus de méthode qu'Horace dans l'épître aux Pisons. Il marche au hasard, et passe d'une matière à l'autre, d'une idée à l'autre avec un aimable laisser-aller. Il ne s'oublie pas lui-même. Il rappelle avec un soupir de regret le bon temps de Poitiers, l'avril de sa vie où, pipé des muses, il suivait leurs ébats sur les bords du Clain (II, 1035 et suiv.). Il dit en beaux vers son amour pour la poésie. Il égaie son ouvrage de comparaisons et de figures sans nombre. Il touche un point et l'abandonne pour y revenir longtemps après. Puis, ce sont des tableaux de notre vieille littérature et de la littérature récente. Parfois, le poète parle en citoyen, et sa douleur en face des guerres civiles s'exprime éloquemment : l'appel à Henri III est évident et direct. — L'*Art poétique* de Vauquelin est donc vivant et intéressant. Parcourons ces trois livres. Arrêtons-nous aux endroits importants, sans nous attarder à ce qui sent trop son Aristote et son Horace, ni au

menu détail. — Il va de soi qu'une analyse de cet ouvrage doit être mieux ordonnée que l'ouvrage lui-même.

I.

DE LA POÉSIE.

Vauquelin aime les vers, la langue des dieux. Il sait ce que gagne une belle pensée à être enclose en un vers sonore et éclatant, et le dit d'après Sénèque et Montaigne:

> Comme on void que les voix fortement entonnees
> Dans le cuyvre etreci des trompettes sonnees,
> Jettent un son plus clair, plus haut, plus souverain,
> Pour estre l'air contraint dans les canaux d'erain ;
> Ainsi les beaus desseins plus clairs on fait entendre,
> De les soumettre aux loix qu'en prose les étendre.
> (I, 83-88.)

Cette langue immortelle, Vauquelin sait, lui aussi,

> Que le monde l'entend et ne la parle pas,

et présente cette idée à sa façon avant Alfred de Musset:

> Un secret est aux vers que je ne diray point :
> On le gouste, on le sent, son eguillon nous poind,
> Quand nous oyons sa voix qui nous frappe l'oreille,
> Et mesme l'ignorant admire sa merveille. (III, 361-364.)

Il sait que la versification impose à l'écrivain un dur et incessant labeur,

Que la muse se plaist aux peines et aux veilles,
En recherchant des vers les secrettes merveilles :
Et l'homme n'a jamais plus grand plaisir trouvé
Que celui du Poëte en son œuvre achevé. (III, 479-482.)

La récompense du poète est de reproduire les choses et de les embellir :

Ce sont des vers muets que les tableaux de prix,
Ce sont tableaux parlants que les vers bien ecris.
(I, 225-226.)

La victoire de l'artiste sur la matière, cette imitation qui a le charme d'une création nouvelle, engendre le plaisir et le contentement.

C'est le but, c'est la fin des vers que resjouir :
Les Muses autrement ne les veulent ouir. (I, 109-110.)
C'est pour quoy des beaus vers la joyeuse alegresse
Nous conduit aux vertus d'une plaisante addresse.
Et pourquoy Dieu se prie aux Temples en chantant
Et d'un cœur rejoui plus tost qu'en lamentant. (I, 743-746.)

Tous les poètes du seizième siècle depuis Ronsard ont le sentiment de la puissance du rythme et la passion des beaux vers, et l'on n'a plus à dire qu'il est injuste de faire honneur à Malherbe de l'invention de la cadence. A l'époque suivante, au dix-septième siècle, surtout au dix-huitième, on n'a pas en général ce sentiment et on ne connaît pas cette passion. De notre temps, l'art de faire le vers a atteint son point de perfection. On a fait rendre à langue et aux mots tout ce qui est en eux. Qu'on ouvre un recueil de vers, le premier venu, œuvre du plus obscur rimeur, on sera

surpris du nombre, de l'harmonie, de l'éclat de certaines pièces : la forme est accomplie ; le fond, malheureusement, est moins plein et moins riche :

Verba et voces, prætereaque nihil.

C'est une grande faute que d'écrire sans avoir appris à penser. La poésie ressemble, quand on en est là, à cette reine de village dont parle Pascal, mal tournée et grossière sous ses colifichets et ses bijoux.

II.

DE LA LANGUE.

Il y a une langue poétique. Vauquelin, comme Horace, se propose de l'enrichir. Aux conseils d'Horace il ajoute les prescriptions de Ronsard, et même ne fait, la plupart du temps, que mettre en vers la prose du maître. Il demande que des mots nouveaux soient introduits dans notre français, mais prudemment et « avec ruse. » Il demande surtout, avec Ronsard, que le poète mette enfin à profit les trésors de son maternel idiome, et transporte, dans ses vers, les termes de blason, d'architecture, de vénerie, d'hippologie et de marine. Il lui dit enfin :

L'idiome Norman, l'Angevin, le Manceau,
Le François, le Picard, le poli Tourangeau

Aprens, comme les mots de tous arts mecaniques,
Pour en orner apres tes phrases poëtiques. (I, 361-364.)

Il faut garder tous ces mots

Et les vieux composez desquels tousjours en France
On usoit à l'égal de la grecque eloquence. (I, 331-332.)

La composition est, en effet, un procédé très français et nos ancêtres y avaient souvent recours pour inventer « des noms propres de personnes et des noms communs. » Ronsard, qui suivit la tradition, eut l'idée neuve de puiser à cette source des épithètes. Depuis lui, le lexique français n'a pas cessé de s'enrichir de composés, qui proviennent, soit des savants, soit du peuple (1).

Baïf, dans les *Amours de Francine*, en dit tout autant que Vauquelin :

Là quatre ans je passay façonnant mon ramage
De grec et de latin ; et de divers langage
(Picard, parisien, touranjau, poitevin,
Normand et champenois) mellay mon angevin.

Comment parle Ronsard ? « Davantage, je te veux bien encourager de prendre la sage hardiesse d'inventer des vocables nouveaux pourveu qu'ils soient moulez et façonnez sur un patron desja reçeu du peuple.... Outre je t'adverti de ne faire conscience de remettre en usage les antiques vocables et principalement ceux du langage wallon et picard.... Outre plus, si les vieux

(1) Voir A. Darmesteter, *Traité de la formation des mots composés... ;* et *De la création actuelle de mots nouveaux dans la langue française et des lois qui la régissent.*

mots abolis par l'antique usage ont laissé quelque rejetton.... , tu le pourras provigner, amender et cultiver, afin qu'il se peuple de nouveau. » *(Préface sur la Franciade.)* « Tu praticqueras bien souvent les artisans de tous mestiers, comme de Marine, Venerie, Fauconnerie et principalement les artisans de feu, Orfèvres, Fondeurs, Marechaux, Minerailliers; et de là tireras maintes belles et vives comparaisons avecques les noms propres des mestiers.... » Que les vocables soient « Gascons, Poictevins, Normans, Manceaux, Lionnois. » (*Abrégé de l'Art Poétique.*)

Montaigne professe la même opinion, et estime « qu'il n'est rien qu'on ne fist du jargon de nos chasses et de nostre guerre, qui est un genereux terrein à emprunter. » (*Essais,* III, 5.) Henri Estienne en est au même point; il insiste pour que, avant de s'adresser aux langues modernes, on relise nos vieux romans, et qu'on rajeunisse tant de beaux mots simples ou composés, dont la rouille seule dérobe l'éclat.

Mais, quelle connaissance exacte et étendue du vocabulaire ne demandent-ils pas au poète? Il devient un dictionnaire vivant. Aussi voyons-nous Vauquelin restreindre le champ et poser la borne. Il proscrit les dialectes méridionaux. Il faut prendre garde de corrompre la langue,

> Et ne recevoir plus la jeunesse hardie
> A faire ainsi des mots nouveaux à l'estourdie,
> Amenant de Gas ongne ou de Languedouy,
> D'Albigeois, de Provence, un langage inouy ;
> Et comme un du Monin faire une parlerie
> Qui, nouvelle, ne sert que d'une moquerie. (II, 907-912.)

Ceci n'est pas une contradiction. Vauquelin n'interdit pas à l'écrivain d'avoir recours aux vocabulaires de toutes les provinces, mais de certaines provinces. Il est effrayé des extravagances de du Monin. Mais du Monin est un auteur ridicule : il y en a d'autres, et des plus grands, chez qui l'humeur gasconne se fait trop sentir ; du Bartas et Montaigne sont de dangereux modèles. Pasquier raconte (*Lettres*, XVIII, I) qu'aux États de Blois, dans une conversation avec Montaigne, il remontra à l'auteur des *Essais*, que son livre offrait, en maints endroits, « je ne sais quoi du ramage gascon. » Pourquoi ne pas supposer que Vauquelin prit part ou assista à ce piquant entretien ?

Vauquelin croit que son pays peut

> Exprimer toute chose en son naïf françois. (II, 580.)

Il défend sa langue maternelle envers et contre tous et revendique pour elle le premier rang. Il proclame l'originalité native de « notre vulgaire (1). » Les Français qui dépouillent l'italien et l'espagnol, avec art et à propos toujours, reprennent leur bien.

> Or l'Vualon estant tout le premier vulgaire,
> Et l'Itale et l'Espagne ont formé l'exemplaire
> Du leur sur son Roman, ayant pris pour leçons
> De nos chants et sonnets les antiques façons ;
> Et puis comme celuy qui de ruse maline
> Derobe le cheval en l'estable voisine,

(1) FAUCHET démontre : « Que la langue Françoise a esté cogneue, prisee et parlee de plus de gens qu'elle n'est à présent. (*Recueil*, I, 1.)

Luy fait le crin, la queuë et l'oreille couper,
Et quelque temps apres le revend pour tromper
A son mesme voisin : ainsi nostre langage
Ils ont prins et planté dans leur terreur (1) sauvage,
Et l'ayant déguisé nous le revendent or,
Comme fins maquignons plus cher qu'au prix de l'or.
(II, 959-970.)

La théorie renfermée dans ce joli morceau n'est peut-être pas aussi juste que spirituellement figurée. On irait loin, si on se faisait un devoir de dépouiller les idiomes étrangers de tout ce qu'ils ont d'analogue au nôtre, et qui n'est souvent que l'effet d'une commune origine. Mais, à coup sûr, ce dessein est patriotique. Vauquelin a à cœur d'honorer et d'enrichir sa langue qu'il préfère à toutes les autres. Si, par amitié, par camaraderie, pourrait-on dire, il cite et loue (III, 700-746) une foule d'écrivains modernes qui ont composé en grec et en latin, le correctif ne se fait pas attendre :

Mais qui met son esprit pour rendre plus connues
Ces langues qui nous sont pour estranges tenues
Et contemne la sienne, adultere il commet...
A soy mesme bien faire on doit premierement.
(III, 746-758.)

c'est la parole de Ronsard à d'Aubigné et à ses jeunes disciples : « Mes enfants, deffendez vostre mere de ceux qui veulent faire servante une damoyselle de bonne maison. »

Pour résumer la pensée de Vauquelin et de Ron-

(1) M. Pellissier a évidemment raison de lire *terroir*.

sard, la Pensée de Pasquier, d'Estienne, de Fauchet, le français ne doit rien à l'italien et à l'espagnol qui lui ont tout volé, et son droit est de les piller sans vergogne. En revanche, il tirera rarement les mots des sources grecque (1) et latine, qui lui fourniront plutôt une grande abondance d'idées, d'images et de sujets. Enfin, ses propres dialectes, rapprochés les uns des autres, fondus ensemble, seront un inépuisable trésor de termes excellents, simples ou composés.

Telle est, dans ses grandes lignes, la doctrine de Ronsard et de son école sur la langue. Elle n'est ni exagérée ni déraisonnable, et on ne comprend guère aujourd'hui les reproches acerbes dont on en a accablé les promoteurs et les partisans. On a rabattu de certains jugements trop sévères, renouvelés de celui de Boileau (2). De savantes et libérales études ont éclairé la tentative de Ronsard et fait rendre justice au réformateur. Car, sur ce point, Sainte-Beuve, lui-même, malgré sa pieuse sollicitude pour sa gloire, ne lui fait grâce qu'à moitié.

(1) Il est certain que la Pléiade est plus discrète dans ses emprunts au grec que Nicolas Oresme : celui-ci, en effet, se borne souvent à transcrire les mots d'Aristote qui n'ont pas de correspondants en français. — Voir EGGER, *De l'Hellénisme en France*, II, 128-130.

(2) « De là cet amalgame de langues savantes et de patois provinviaux, bariolé d'italien, de grec et de latin, de mots savants et de mots de boutique : vrai pêle-mêle d'audace et d'impuissance, d'inexpérience et de raffinement, de paresse et de labeur, qui a donné à Ronsard une sorte d'immortalité ridicule. C'est à bâtir ce monstrueux édifice, qui devait crouler après lui, que Ronsard passa une assez longue vie. » D. NISARD, *Histoire de la Littérature française*, I.

Il est évident que, si l'on pose ainsi la question : « Est-il juste, est-il bon de prétendre faire ou refaire une langue, comme l'artiste son tableau ou sa statue, comme l'ouvrier sa machine ? » la réponse n'est pas douteuse, et les novateurs du XVIe siècle ont contre eux le principe : ils ont tort de croire, avec du Bellay, que les langues, au lieu de naître et de se développer à la façon des plantes, proviennent et tirent toute leur vertu du « vouloir et arbitre » des hommes ; ils pensent et ils parlent *a priori*, sans avoir fait ni études préalables ni expériences comparées. On peut, à la rigueur, leur adresser ce reproche, que beaucoup d'autres méritent avec eux. Mais il n'est pas équitable de raisonner de la sorte. En fait, Ronsard et ses amis n'ont pas voulu créer une langue, mais protéger le français contre la quadruple inondation de grec, de latin, d'italien et d'espagnol, qui commençait à le recouvrir et à l'étouffer. Ils ont entrepris une lutte à laquelle Marot et les siens s'étaient sentis inégaux. Général en chef, lieutenants et simples soldats, ils ont combattu avec emportement peut-être et triomphé sans mesure. Mais ils ont fait et laissé quelque chose, ils ont fait et laissé beaucoup. Ils ont indiqué la mesure dans laquelle on devait demeurer les disciples des anciens et les tributaires des modernes. Par leur idée si philosophique, si éminemment nationale, de consulter nos différents dialectes, d'y *drainer* les expressions et les tours vraiment français, ils ont travaillé à l'unité de la langue, à l'unité du pays. Ils ont préparé la grande poésie classique, ils en ont façonné l'instrument nécessaire.

Un esprit d'une pénétration et d'une vivacité singulières, M. Charles de Rémusat (1), qui n'aime ni du Bellay, ni Ronsard, qui les accuse de rompre avec la tradition du génie français, d'être moins français que Charles d'Orléans, Villon et Marot, et dit de leur école qu'elle « fut un accident qui troubla le cours naturel de la poésie française », M. de Rémusat ne méconnaît cependant pas le genre de mérite réclamé ici pour eux. « C'est au langage en effet, dit-il, que l'école de Ronsard s'attacha principalement. Elle lui fit subir toutes les épreuves d'un travail ingénieux. Elle le rendit souvent pénible et contourné, mais plus noble, plus riche, plus pittoresque ; elle lui donna de l'éclat sans correction, introduisit des tours et des mots tantôt heureux, tantôt bizarres, figura la langue enfin : c'était créer la poésie de l'expression. » Un tel éloge est précieux et significatif de la part d'un adversaire.

Maintenant, chacun a pleine liberté de traiter ces doctrines de dangereuses chimères, de citer avec une pitié ironique le fameux vers écrit par Ronsard précisément pour constater que nous ne pouvons pas forger des composés à la façon du grec :

Ocymore, dyspotme, oligochronien,

de prédire, si une telle anarchie revenait, la ruine de la langue, le chaos, le bouleversement, la perte de ces inestimables vertus du français, la sobriété, la

(1) Voir dans *Critiques et Etudes littéraires ou Passé et Présent,* I, 281-320, une appréciation des plus intéressantes, des plus suggestives du *Tableau* de Sainte-Beuve ; ce morceau avait paru d'abord dans le *Globe,* en deux articles.

clarté, et d'accuser Ronsard et ses contemporains de n'avoir « multiplié que les mots », de n'avoir pas eu d'idées. — Ce reproche est-il fondé? La révolution dans la langue ne suit-elle pas la révolution dans les idées? Au XVIe siècle, les idées neuves abondent, fourmillent. Elles ressuscitent avec les livres des anciens. Elles éclosent avec les livres des réformateurs politiques et religieux. Chaque idée nouvelle réclame impérieusement un mot nouveau. L'idée veut vivre et s'incarner dans un mot pour courir par le monde. L'écrivain, que le temps presse, conserve à l'idée, si elle vient d'Athènes ou de Rome, son nom grec ou latin, qu'il munit d'une désinence moderne ; ou lui en forge un tant bien que mal, si elle paraît au jour pour la première fois : elle ne sort pas, en effet, du cerveau de son père, casquée et armée, comme Minerve. De là résulte cette « variation continuelle » du langage français au XVIe siècle, cette mobilité qui frappe Montaigne, et qui n'échappe point à Vauquelin, bien qu'il en parle avec quelque exagération :

> Car depuis quarante ans desja quatre ou cinq fois
> La façon a changé de parler en françois. (*Sat.*, p. 244.)

Ceci se comprend mieux par le contraste. Au dix-septième siècle on ne voit pas d'idées nouvelles ni de mots nouveaux. La langue est fixée, ou semble l'être, parce que les esprits vivent de leur propre substance et ne créent rien. Boileau, dans son *Art Poétique*, ne dit rien du vocabulaire, à moins que l'arrêt suivant ne condamne avec le barbarisme le néologisme, avec le solécisme le terme nouveau, la

construction inusitée, que la grammaire ne recommande pas encore :

> Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
> Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme.

Fénelon, au contraire, intelligence, non pas chimérique, mais curieuse, ouverte, tournée vers l'avenir, forme le projet d'enrichir la langue. C'est qu'il sent poindre des doctrines nouvelles qui ne rentreront point dans les cadres du langage académique. Qu'a-t-on vu en notre siècle, le siècle inventeur par excellence, au moins dans l'ordre des sciences ? Tous les jours, une découverte, une utopie, une mode suscite un néologisme. L'Académie, qui en murmure, refuse de lui accorder le droit de cité. Elle le poursuit, elle le frappe d'interdit, elle le proscrit, mais souvent en vain. S'il y a des mots qui meurent presque sans avoir vécu, beaucoup subsistent avec les choses qu'ils désignent, et prennent place dans le dictionnaire, quand la découverte est devenue une vérité, l'utopie une doctrine, la mode un usage. Or, l'écrivain qui, de notre temps, fut le patron et le parrain le plus autorisé des mots nouveaux, l'homme dont le vocabulaire fut le plus varié, le plus opulent, le plus hospitalier, c'est un poète, le plus grand de tous, Victor Hugo : il a accueilli ou recueilli, il a employé tous les termes. D'autres viendront après lui qui transformeront encore notre idiome, et il en sera toujours ainsi : « La langue française n'est point fixée et ne se fixera point. Une langue ne se fixe pas. L'esprit humain est toujours en marche, ou, si l'on veut, en mouvement,

et les langues avec lui... Toute époque a ses idées propres, il faut aussi qu'elle ait les mots propres à ces idées... » (Préface de *Cromwell.*)

III.

DE LA VERSIFICATION.

Vauquelin parle peu de la versification proprement dite. Il avance que les Italiens, entre autres choses, nous ont pris la rime (1) :

> Et Bembe reconnoist qu'ils ont pris en Sicille
> La première façon de la Rime gentille,
> Que l'on y fut planter avecques nos Romants,
> Quand conquise elle fut par nos Gaulois Normands.
> (I, 599-602.)

On n'a pas ici à examiner si Vauquelin a tort ou raison de dire que la rime a été trouvée par les Troubadours; si, au contraire, les Orientaux ne l'ont pas connue avant nous; si elle n'a pas été apportée en France par les invasions arabes pour franchir ensuite la frontière d'Italie. Laissons ces questions insolubles. La rime a toujours existé; l'allitération, vieille comme le monde, est une sorte de rime; il y a, dit-on, dans Virgile un vers léonin sur quatorze, et le vers léonin

(1) Cf. FAUCHET : « Quand la Ryme commença et que les Espagnols et Siciliens l'ont prise des François. » (*Recueil*, I, VII.)

se divise en deux vers rimés. Mais, que les Italiens nous soient redevables de la rime, le fait est indubitable pour Vauquelin. Cette ardeur à reprendre à l'étranger le bien national est admirable. La passion de Vauquelin pour sa langue originelle et pour les œuvres de nos anciens auteurs peut lui faire commettre des erreurs ; mais comme elle anime et vivifie ses vers !

Il n'ignore pas d'où le vers alexandrin a tiré son nom :

> Nos longs vers on appelle Alexandrins, d'autant
> Que le Roman qui va les prouesses contant
> D'Alexandre le Grand, l'un des neufs preux de l'aage,
> En ces vers fut escrit d'un Romanzé langage. (I, 633-636.)

La tradition et la pratique des bons auteurs inspirent à Vauquelin une prudente retenue, quand il s'agit d'innover dans le rythme et dans les mètres. S'il a la faiblesse de ne pas interdire les vers rapportés

> ... qui sous bien peu de mots
> Enferment brusquement le suc d'un grand propos,
> (III, 297-298.)

parce que lui-même s'est jadis, quand il *forestisait*, exercé à ce jeu puéril, il fait ses réserves au sujet des inventions de ses amis Toutain et Baïf. Toutain de qui on cite ce vers de dix-huit pieds : « Ils rouaient en leur gauche main un sombre-affreux et malluisant flambeau » (1), faisait des hendécasyllabes mesurés à l'antique et rimés à la française,

(1) Voir PHILARÈTE CHASLES, *Études sur le Seizième Siècle en France*, p. 149.

De sorte que Toutain a fait que l'Alexandre
En la Rime pouvait en Phaleuces se rendre. (II, 839-840.)

Pour la tentative de Baïf, Vauquelin, qui ne veut pas condamner ses amis, qui déclare même que Baïf n'a eu l'intention ni de gâter ni de corrompre l'accent de notre langue, mais dont le bon sens ne se plie guère à ces singulières entreprises, Vauquelin s'en rapporte à la postérité :

Je ne sçay si ces vers auront authorité,
C'est à toy d'en parler sage Posterité,
Qui sans affection peux juger toutes choses
Et qui sans peur les prendre ou rejeter les oses.
(II, 849-852.)

Henri Estienne, qui tient à constater que notre langue nous permet, comme la leur aux Italiens, de faire des vers mesurés et que nos voisins n'ont même pas sur nous ce petit avantage, blâme néanmoins cette mode avec plus de sévérité que Vauquelin : « Mais, dit-il, il vaut beaucoup mieux (ce me semble) pour nous et nostre posterité, que tant luy que les autres excellens poetes de ce temps se soyent voulu rendre dignes du laurier par l'autre sorte de composition de vers qu'on appelle Ryme (1). »

La sage postérité a prononcé. Baïf a eu des imitateurs jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, et le raisonnable Turgot fut du nombre. Les vers français mesurés sont aujourd'hui parfaitement oubliés.

Pourquoi Vauquelin se laisse-t-il aller à donner à ses lecteurs, sur la foi d'Aristote, le pire des conseils ?

(1) La *Précellence du langage françois*, éd. F. Feugères, 41-42.

En Prose tu pourras poëtiser aussi
Le grand Stragiritain te le permet ainsi. (II, 261-262.)

Voilà la source du torrent de prose soi-disant poétique qui a inondé notre littérature. Ce précepte d'Aristote a été bien funeste.

IV.

DU GENRE LYRIQUE.

L'ode de Vauquelin, c'est l'ode de Pindare et de Ronsard. Vauquelin sent la grandeur de la poésie lyrique :

L'ode d'un grave pied, plus nombreuse et pressee
Aux dames et seigneurs par toy soit addresse :
De mots beaux et choisis tu la façonneras,
De mile belles fleurs tu la couronneras :
D'ornements, de couleurs, de peintures brunies.
(I, 651-655.)

Tous les mètres, toutes les combinaisons de mètres sont propres à l'ode. Tous les sujets lui appartiennent. Elle chante les dieux, les rois, les guerres, les festins, les amours. Ronsard est celui à qui la France doit d'avoir une poésie lyrique, et de tenir le premier rang en ce genre :

Mais avec son fredon, or la Lyre cornue
En la France est autant qu'en la Grèce connue
Et nul vulgaire encor n'a jamais entrepris
De vouloir par sus elle en emporter le pris.

Car depuis que Ronsard eut amené les modes
Du Tour et du Retour et du Repos des odes,
Imitant la pavane ou du Roy le grand bal,
Le Francois n'eust depuis en l'Europe d'égal.
(I, 683-690.)

Les maîtres en cette sorte de poésie sont Pindare, Horace, Sappho, Anacréon. — Vauquelin a raison : l'ode française est la création propre de Ronsard, qui a le droit de se rendre ce témoignage :

Premier j'ay dit la façon
D'accorder le luth aux odes, (*Odes,* I, 14.)

qui déclare avoir inventé le mot avec la chose, et qui a bien rempli son dessein d'en faire un genre très élevé et aussi fermé que possible à la foule des esprits : « car l'imitation des nostres m'est tant odieuse (d'autant que la langue est encores en son enfance), que pour ceste raison je me suis esloigné d'eux, prenant stile à part, sens à part, œuvre à part (1). » Ce n'est pas un mince titre de gloire pour le poète vendômois. Sans doute ces odes n'ont presque rien de commun avec celles de Pindare, qui étaient écrites pour être chantées et accompagnées de danses. Elles ont au plus haut degré le défaut qui rend pénible la lecture de celles d'Horace, bien que le *Carmen Sæculare* ait été une noble partie d'une cérémonie publique. Elles sont trop érudites, trop archéologiques; et Malherbe lui-même, comme l'observe Sainte-Beuve (2), Malherbe,

(1) Voir *Preface mis au devant de la première impression des Odes.* Ed. Blanchemain, II.
(2) *Nouveaux Lundis,* XIII.

qui dit que le vrai français se parle sur le Port au Foin, abonde en fatras mythologique, en oripeaux de tradition. Aussi faut-il en convenir, cette sublime poésie est parfois bien ennuyeuse. Mais, elle a son prix : hautaine et savante, dédaigneuse du vulgaire ignorant, vague malgré la factice précision de ses règles, sonore et harmonieuse, jamais elle n'est commune. Il reste de Ronsard des odes, ou des fragments d'odes incomparables. Pour mesurer le service qu'il nous a rendu en ce point, une comparaison suffit. Qu'on lise un psaume de Marot, quelle voix grêle, et quel souffle vite épuisé! puis un psaume de Malherbe : à qui l'ennemi de Ronsard doit-il cette puissance rythmique, cette imagination et cette ampleur de ton, sinon à Ronsard?

A propos de l'hymne (III, 307-318), si Vauquelin n'oublie pas les modèles grecs et latins, Homère, Callimaque, Claudien, s'il rappelle « la genereuse audace » de Ronsard, qui passe « les vieux » en ce beau genre, et le *jugement*, la *facilité* de Pelletier, il dit au poète qui voudra être « plus sage » :

> Imite de Sion
> Le Prophete Royal sur le Psalterion.

La poésie des Hébreux prend, presque officiellement, place à côté de la double antiquité classique.

> Mais rien n'est si plaisant que la courte odelette
> Pleine de jeu d'amour, douce et mignardelette, (I, 667-668.)

selon Vauquelin. Il ne tentera pas de suivre le vol ambitieux de Ronsard. Ni si haut, ni si loin. Le

maître, du reste descendit de bonne heure de l'empyrée, et se moqua, avec une aimable ingratitude de son premier modèle :

Mais louë qui voudra les replis recourbés,
Les torrents de Pindare à nos yeux desrobés,
Obscurs, rudes, fâcheux, et ces chansons connues
Que je ne sçay comment, par songes et par nues,
Que le peuple n'entend : le doux Anacréon
Me plaist, et je voudrois que la douce Saphon
Qui si bien reveilloit la lyre Lesbienne,
En France accompagnast la lyre Téïenne (1).

Victor Hugo a la même affection pour Anacréon :

... Tu me plais, doux poète au flot calme et limpide !
Quand le sentier, qui monte aux cimes, est rapide,
Bien souvent, fatigués du soleil, nous aimons
Boire au petit ruisseau tamisé par les monts.

On admire Pindare, on aime Anacréon et Sappho. La *pavane* est une danse noble et grave, qui procure aux yeux un plaisir sérieux, calme, un peu austère. Mais, qui n'aime mieux épier d'un regard furtif les rondes des Muses dans les clairières, au crépuscule ?

Ce qui fist sembler beaus à la Grèce ancienne
Et les vers et les chants de Saphon Lesbienne,
C'est qu'ils parloient toujours de mile faits plaisans,
Des ombrages, des prez, des oyseaux degoisans,
Des épesses forests, des sources gasouillardes,
Roullant sur le gravois leurs ondes babillardes,

(1) Pièce mise au début de l'*Anacréon*, de Remy Belleau (1556). — Voir le charmant article de Sainte-Beuve sur *Anacréon au XVIe siècle*.

Des Hesperides Sœurs, de leurs jardins encor,
Ou le dragon vueillant gardoit les pommes d'or :
Des Nimphes, de leur bal, des danses mesurees
Qu'elles branloient en rond sur les tardes serees.
(I, 715-724.)

Vauquelin savait, sans doute, par cœur l'Anacréon d'Henri Estienne. Le chantre de Téos lui agréait mieux que Pindare. Une historiette d'amour contée avec un sourire et une larme, un petit drame rapide dans un coin de paysage lumineux et paisible, un rien, un rien qui pourtant émeut « le plus tendre de l'âme », tel est l'Anacréon du XVIe siècle. Ronsard s'était laissé prendre au charme. Il avait consenti à payer tribut à la muse légère, et, comme par jeu, rimé tant de courtes pièces, merveilles de grâce et de fraîcheur. Si Vauquelin avait eu à choisir entre l'ode à l'Hospital et l'odelette à Cassandre, il eût donné la préférence à l'odelette, et il eût eu raison ; — raison même d'aimer un peu dans le poète grec le chantre des tendresses faciles et des franches *beuveries,* celui que Jean Le Houx appelle, avec la familiarité d'un frère, « ce bon vieil drolle Anacréon. »

Mais, Vauquelin a eu le tort de sacrifier son goût particulier aux grandes théories de Ronsard, et de recommander avant tout l'imitation de Pindare. Il a contribué, pour sa part, à entraver la liberté de notre poésie lyrique « dans les plis tournez des odes du sonneur Thebain, » que peu d'initiés comprenaient. Il a fallu la révolution romantique, Lamartine et Victor Hugo, pour l'affranchir.

Qui aime l'odelette ne hait pas la chanson. Vauque-

lin a un faible pour ce genre, bien qu'il tienne le dernier rang dans la poésie lyrique, et que l'indulgence des critiques à son égard se mêle de dédain.

> La chanson amoureuse affable et naturelle
> Sans sentir rien de l'Art, comme une villanelle,
> Marche parmy le peuple aux danses, aux festins,
> Et raconte aux carfours les gestes des mutins.
> (I, 647-650.)

> Chantant en nos festins, ainsi les Vau-de-Vire
> Qui sentent le bon temps, nous font encore rire.
> (II, 555-556.)

Cette définition s'applique bien à Béranger, quoiqu'il sente la recherche et même un peu l'huile, et que sa manière concise et étranglée ne soit pas toujours naturelle. — Il nous plaît que Vauquelin avoue son goût pour la chanson, et donne sa place dans une poétique, sans prétendre le régenter, à ce genre flexible, ondoyant et divers, insaisissable aux règles et aux conventions littéraires, et qui ne dépend que « de l'esprit du temps et de l'impression du moment (1). » Boileau ne le frappe pas d'ostracisme, et semble même disposé à lui permettre la bonne humeur et l'insouciance :

> Cet enfant du plaisir veut naître dans la joie.

Mais, il donne d'une main pour retirer de l'autre, et se hâte de lui signifier que, loin d'avoir les coudées

(1) Rémusat, *Passé et Présent*. « C'est aussi d'elle qu'on peut dire avec vérité que, depuis les vaudevilles de Collé jusqu'à la *Marseillaise*, elle est en France *l'expression de la société*. »

franches, il aura d'abord à montrer de la tenue et de la décence :

> Il faut, même en chansons, du bon sens et de l'art.

Parmi les autres petits genres, si Vauquelin épargne le dizain, le huitain, les étrennes (III, 295), le « cartel de deffy » (III, 329), la mascarade (III, 336), l'entreprise (III, 340), il en condamne plusieurs autres après et d'après du Bellay :

> Mais ta muse ne soit jamais embesongnee
> Qu'aux vers dont la façon ici t'est enseignee,
> Et des vieux chants Royaux decharge le fardeau,
> Oste moy la Ballade, oste moy le Rondeau. (I, 543-546.)

On serait tenté de lui crier : Grâce pour le rondeau et la ballade ! pour Marot, pour Voiture, pour Lafontaine ! mais, il n'est vraiment pas trop sévère, quand il traite l'anagramme et l'acrostiche de « fruicts abortifs. » (I, 380.)

Il conserve le « Lay », mais pour le confondre avec l'élégie (I, 515-542). L'élégie sert maintenant « à tous sujets », et emploie le vers alexandrin ou le décasyllabe, mis en stances, ou autrement. A en croire Vauquelin, nos élégiaques n'ont pas encore égalé les anciens :

> Beaucoup en ont escrit tu les imiteras,
> Et le prix non gaigné peut estre emporteras.

il ne manque pas de noter la transformation subie par ce genre entre les mains des modernes, et fait

allusion aux *Discours* de Ronsard, qui sont une sorte d'élégie héroïque et nationale :

> Nos Poëtes François, qui beaus cignes se fient
> A leur voler hautain, or l'a diversifient
> En cent genres de vers, si trop long est leur cours,
> Ils couvrent sa longueur d'un beau nom de discours.

Il n'en faut pas moins se modeler toujours sur les élégiaques anciens :

> Breve tu la feras, te reglant en partie
> Sur le Patron poli de l'amant de Cinthie.

Tel est aussi l'avis de Ronsard (*Amours de Marie*, Elégie à son livre) :

> Dis luy que les amours ne se souspirent pas
> D'un vers hautement grave, ains d'un beau stile bas,
> Populaire et plaisant, ainsi qu'a fait Tibulle,
> L'ingénieux Ovide et le docte Catulle.

Ceci est caractéristique. Vauquelin reconnaît d'une part que le lai du moyen âge est identique à l'élégie latine, et, d'autre part, que l'élégie latine a reçu de Ronsard un caractère et un aspect nouveaux, qui en font un genre français, et original en somme. Il ne s'inquiète pourtant ni de relever et de maintenir la vieille tradition nationale, reniée par la Pléiade, ni d'en imaginer une autre, toute moderne, indépendante, affranchie à la fois du moyen âge et de l'antiquité. Il remonte droit à Athènes et à Rome. C'est le classicisme qui prend naissance, et, déjà, s'érige en code et en loi.

Il est un genre au moins qui ne nous vient pas des anciens, le sonnet. On ne doit pas médire du sonnet, Boileau et Sainte-Beuve l'ont consacré :

> Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème. —
> Ne ris pas du sonnet, ô critique moqueur
> Par amour autrefois en fit le grand Shakespeare.

Et ceci encore, du même Sainte-Beuve, à l'adresse de Pétrarque :

> J'irais à Rome à pied pour un sonnet de lui (1).

Le critique disait plus tard à propos de cette boutade : « Il m'est arrivé d'écrire une grande folie... Mais pourquoi appelè-je cela une folie ? je le dirais encore, et si l'on pouvait faire à pareille condition un tel vœu de pélerinage, ce sont les jambes qui me manqueraient plus encore que la volonté et le désir (2). »

C'est fort bien. Mais quelle est l'origine du sonnet ? Apollon en a inventé les rigoureuses lois pour mettre nos rimeurs à la torture, répond Boileau. La question reste entière. Vauquelin tente de la résoudre. Il raconte assez longuement l'histoire du sonnet. Les Français s'imaginent qu'il leur *vint* d'Italie ; la vérité est qu'il leur en *revint*. Sa première forme, très incertaine, très mobile, où ni le nombre des vers, ni leur division en strophes, ni l'alternance des rimes n'étaient arrêtés, est l'œuvre des poètes provençaux qui plaçaient des sonnets dans les tensons.

(1) Cf. VAUQUELIN : « Et volontiers pour lui je m'en irois à Rome. » *Sat.*, p. 321.

(2) *Causeries du Lundi*, XIV, p. 79.

Du son se fist Sonnet, du chant se fist chanson
Et du bal la ballade, en diverse façon :
Ces Trouverres alloient par toutes les Provinces
Sonner, chanter, danser leurs rimes chez les Princes!
Des Grecs et des Romains cet Art renouvelé,
Aux François les premiers ainsi fut revelé :
A leur exemple prist le bien disant Petraque
De leurs graves Sonnets l'ancienne remarque...
Tant que l'Italien est estimé l'autheur
De ce dont le François est premier inventeur.
(I, 547 et suiv.)

Vauquelin a raison, et il relève ce fait que Pétrarque, par reconnaissance, nomme plusieurs de ces vieux troubadours dont il a suivi la trace. Mais, s'il est historiquement dans le vrai, s'il peut démontrer que le *mot* de sonnet est de souche française, et que même on trouve chez nous des sonnets antérieurs à ceux des Italiens, son patriotisme ne l'empêche pas de dire de Pétrarque

Qu'il orna le sonnet de sa première grace.

Tel qu'il est constitué au moment où nos Français le ramènent chez nous, tel que le pratiquent Saint-Gelais et Pontus de Thiard, le sonnet est italien d'origine. Celui qui le remet définitivement à la mode, ou, pour en parler plus noblement, obtient pour lui des lettres de grande naturalisation, c'est du Bellay, avec son *Olive*. Ronsard, Baïf, Vauquelin lui-même, qui a la modestie de ne pas se nommer, plus tard des Portes, procèdent de du Bellay, lequel ne se vante pas, en disant :

Par moy les graces divines
Ont faict sonner assez bien
Sur les rives angevines
Le sonnet italien.

Mais ne ferait-il pas mieux de dire qu'il a créé le sonnet français? Certes, il y a de beaux vers, de nobles pensées, une sublime et délicate inspiration dans l'*Olive*, et dans les *Amours de Cassandre*. Nous avons vu notre Vauquelin platoniser et pétrarquiser avec assez d'aisance et de bonheur. Il est bon que du Bellay et Ronsard se soient habitués et aient astreint leurs disciples à enfermer de grandes idées et de grands sentiments dans cette forme un peu exiguë, qui s'élevait par là au premier rang des genres lyriques, et devenait, selon l'expression étrange, mais juste, de M. Burckhardt, « une sorte de condensateur poétique (1) ». Mais il ne va guère à l'esprit français de se ramasser sur le lit de Procuste. Après cette belle

(1) *La Culture de la Renaissance en Italie*, trad. française, II, IV, p. 33. — Cf. J. AUTRAN *(Sonnets capricieux, Préface)* : « Le sonnet peut tout contenir, un atome, si vous voulez, l'infini, si cela vous convient. Un soleil s'y meut aussi facilement qu'un moucheron. C'est pour cela, sans doute, qu'il fut le moule privilégié de tous les grands poètes de ce monde. Shakespeare, Milton, Dante, Michel-Ange ont fait des sonnets. Je ne parle ni de Corneille qui s'y est amusé, ni de notre vieux Ronsard et de tous les poètes de la Pléiade, trop fameux de leur temps, trop oubliés aujourd'hui. Enfin, je ne reviens pas sur Pétrarque, qui doit au sonnet toute sa gloire et passe mal à propos pour l'inventeur du genre. Le sonnet, si je ne me trompe, fut créé vers 1250 par un troubadour du nom de Gérard de Bourneuil. C'est en Provence qu'il naquit spontanément comme une fleur du sol.... » — Cette citation est empruntée à l'excellent et charmant recueil de *Morceaux choisis* de notre ami N.-M. BERNARDIN (t. III, p. 424-425).

et violente gymnastique, il éprouve le besoin de se détendre. Du Bellay et Ronsard le comprirent bientôt, et Vauquelin l'indique. Ils revinrent au sonnet, mais pour exprimer les choses qui sont de la taille du sonnet, des choses qui se contentent volontiers aussi du cadre de l'odelette. Ils firent alors « nostre vulgaire et plus bas et plus dous. » Grâce à Ronsard, dont les *Amours de Marie* ont tant de pièces ravissantes, notre langue ne fut plus « tant obscure »,

> Et du Bellay quitant cette amoureuse flame,
> Premier fist le sonnet sentir son Epigrame :
> Capable le rendant, comme on void, de pouvoir
> Tout plaisant argument en ses vers recevoir.

Du Bellay, dans la préface de son *Olive,* se rend cette justice qu'il n'a pas eu besoin d'apprendre d'un autre à terminer ses sonnets d'une façon piquante et satirique, à les « aiguiser par la queue », aurait dit Boileau. Il lui suffisait d'être né Français et malin, pour que le sonnet dans ses mains devînt une arme. Le métal et la trempe de cette arme, l'art de la manier, tout cela est à du Bellay, tout cela est à nous. Pourquoi donc ne pas en convenir maintenant ? Vauquelin est bien près d'avoir raison. Le sonnet, tel que nous le goûtons et le cultivons de préférence, est un produit de notre terroir poétique.

V.

DU GENRE ÉPIQUE.

Une langue poétique capable de tout exprimer, de chanter tout et de tout peindre, voilà ce que cherchent Ronsard et les siens. Ils ont raison de le chercher. N'en prenons comme preuve que leur théorie de l'épopée. Ronsard avait fait les quatre premiers chants de la *Franciade*. Il avait rêvé d'être l'Homère français. Puis, découragé, rebuté peut-être par le vers de dix syllabes et par un sujet ingrat, il s'était résigné à ne pas achever son œuvre. Mais, l'exemple était donné, et devait être suivi. Ronsard avait été droit à Homère : « Au reste, j'ay patronné mon œuvre... plustost sur la naïve facilité d'Homere que sur la curieuse diligence de Virgile (1). » Il se flattait du moins d'imiter Homère. En réalité, il employait les procédés de Virgile, et réduisait en artifice ce qui, chez Homère, est la nature même. Ce double caractère se retrouve chez Vauquelin. Il nous donne une théorie assez vague, mais fort belle, de l'épopée ; il semble comprendre Homère ; ensuite, il enjoint aux poètes de suivre Virgile.

Il compare l'épopée à un domaine immense

> Ou l'on void des estangs, des vallons, des montagnes,
> Des vignes, des fruictiers, des forests, des campagnes :

(1) Voir *Franciade, Au lecteur.*

Un Prince en fait son parc, y fait des bastimens...
C'est un tableau du monde, un miroir qui raporte
Les gestes des mortels en differente sorte.
On y void peint au vray le gendarme vaillant,
Le sage capitaine une ville assaillant....
On y voit les combats, les harangues des chefs,
L'heur apres le malheur, et les tristes mechefs
Qui tallonnent les Roys, les erreurs, les tempestes
Qui des Troyens errants pendent dessus les testes,
Les sectes, les discords, les points religieux
Qui brouillent les humains entre eux litigieux..... (1).

Cette esquisse d'une épopée, si elle n'est pas précise, n'en est pas moins originale et séduisante. L'épopée de Vauquelin n'est pas le miroir d'un monde, mais un monde même. La guerre y succède à la paix, les travaux des champs aux travaux des villes. Soldats, capitaines, rois, reines, paysans, augures, devins, astronomes, législateurs, « tout y fait quelque rôle ». Le rire et les larmes s'y mêlent, le grotesque s'y combine avec le sublime, non moins que dans le drame romantique :

Car toute poësie il contient en soy même
Soit tragique ou comique, ou tout autre Poëme.

Vauquelin a donc l'intelligence d'Homère et va, semble-t-il, le proposer pour modèle aux poètes

que Dieu d'esprit voudra remplir
Pour un si grand ouvrage en François accomplir.

(1) I, 443-510.

Eh bien, non. A Homère il préfère Virgile et le déclare formellement :

O maistre du grand fils du Macedonien,
Si tes yeux eussent vu du cygne ausonien
Les admirables chants, ta voix docte et hardie
Les eust lors preferez à toute tragedie,
A tous vers Heroïcs : car n'en deplaise aux Grecs,
Soit au commencement, à la fin, au progrès,
Il les a surpassez : et s'Homere il seconde
En age, en rang il est le premier par le monde. (II, 297-304.)

Le sentiment de Ronsard n'est pas autre : « Il ne faut s'esmerveiller si j'estime Virgile plus excellent et plus rond, plus serré et plus parfait que tous les autres. » Il fait, il est vrai, cette restriction : « Je m'asseure que les envieux caqueteront de quoy j'allegue Virgile plus souvent qu'Homere, qui estait son maistre et son patron, mais je l'ay fait tout expres, sçachant bien que nos François ont plus de cognoissance de Virgile qu'Homere et autres auteurs grecs (1) ». Est-ce Ronsard qui parle ? Lui qui se vante, avec un superbe dédain du vulgaire, de prendre « stile à part, sens à part, œuvre à part », lui, l'*homérique* par excellence, capable de dévorer l'*Iliade* en trois jours, ferait-il une concession au goût du public ? Il nous semble seulement qu'avec beaucoup d'habileté il justifie sa propre opinion par celle des autres, et qu'au fond Virgile est son

(1) *Preface sur la Franciade touchant le poeme heroique.* — Scaliger, de son côté, estime qu'il faut d'abord voir si les règles sont respectées dans Homère : « *Ad hæc, non omnia ad Homerum referenda, tanquam ad norman, censeo : sed et ipsum ad normam.* » (IV, p. 25.)

favori (1). — M. Gandar croit que Ronsard imite surtout Homère. Est-ce bien juste ? et n'est-ce pas surtout dans le détail qu'il s'attache à lui ? Ronsard transforme en éléments classiques de toute épopée complète des choses qui, nécessaires chez Homère et en situation, ne sont pas à leur place ailleurs. M. Gandar nous en fournit un exemple : Ulysse, on s'en souvient, fait de ses mains un radeau ; Francus, sans y être obligé, construit de même, non plus un radeau, mais un vaisseau ! Virgile n'a pas commis cette faute.

Autre restriction : Aristote dit que l'épopée est « indéfinie dans le temps ; » Ronsard, au contraire : « Le poëme héroïque, qui est tout guerrier, comprend les actions d'une année entiere », et Vauquelin :

> ... l'Heroïc suivant le droit sentier
> Doit son œuvre comprendre au cours d'un an entier.
> (II, 223-224.)

Cette étroite législation ne répond pas à l'idée que Vauquelin nous avait donnée d'abord de l'épopée. Imiter Virgile, c'est se condamner à l'épopée artificielle, froide et fausse. On prendra à l'auteur de l'*Enéide* ses procédés, pourvu encore que l'on soit un artiste consommé. Mais, on ne lui dérobera pas ce merveilleux secret de tout animer, de tout vivifier par la passion, qui est le propre de son génie.

Vauquelin n'est pas loin non plus, autre faute, de voir dans l'épopée une sorte de cours de morale en action :

(1) Voir les pages pénétrantes (*Causeries*, XII) où Sainte-Beuve, à propos de Ronsard, montre combien peu, au fond, nous sommes *homériques*.

Bref tous y vont cherchant, comme sont leurs humeurs,
Des raisons, des discours pour y former leurs mœurs.

Cette façon d'entendre le genre épique fera son chemin. Fénelon la reprendra. « Il s'agit dans cet ouvrage, dit-il de l'*Iliade*, d'inspirer aux Grecs l'amour de la gloire que l'on acquiert dans les combats, et la crainte de la désunion.... Ce dessein de morale est marqué visiblement dans tout ce poème. » Le poète a composé l'*Odyssée* « pour apprendre à la postérité les fruits que l'on doit attendre de la piété, de la prudence et des bonnes mœurs (1) ». Il n'y a qu'un pas de là à la théorie édifiante et puérile du père Le Bossu, qui prescrit au poète de choisir d'abord une vérité à démontrer, puis d'inventer une fable et des personnages pour la mettre en lumière. A ce compte, un bon sermon vaut toutes les épopées du monde (2).

Il est à regretter aussi que Vauquelin n'ait pas recommandé aux poètes épiques la lecture, dans le texte, de nos vieilles épopées nationales, non pas, à la suite de du Bellay, de *Lancelot* ou de *Tristan*, adaptations trop récentes, purs romans d'aventures, mais des premières et naïves chansons. Il les connaît et les indique ; il sait qu'

En France lors n'estoit de race grande et belle,
Qui n'eust quelque Roman particulier pour elle,
(II, 951-952.)

qu'Arioste

(1) *Dialogues sur l'éloquence*, I.
(2) Voir dans le beau livre de M. Martha, *de la Délicatesse dans l'art*, le chapitre : « De la moralité dans l'art. »

Plus hardiment a pris les gestes hasardeux
De nos vieux Paladins connus par tout le monde,
Et des preux chevaliers de nostre Table-Ronde.
(II, 982-984.)

enfin, que l'*Amadis de Gaule* est bien un Gaulois et non un Espagnol. Il devine les trésors littéraires de notre moyen âge, il en a l'intuition. Mais, il paraît croire qu'il suffit de les redemander aux étrangers au lieu de les extraire de nos vieilles archives :

Et quand nous reprendrons ces beaux larcins connus
De rien nous ne pouvons leur en estre tenus.
(II, 1009-1010.)

Sans doute : mais quand on possède des tableaux de maîtres, oubliés, couverts de poussière, enfouis en d'obscurs recoins, pourquoi, au lieu de les exhumer, de leur rendre l'éclat et la fraîcheur, et de les mettre à la place d'honneur de ses musées, aller au loin copier les copies que d'autres en ont faites ? N'accusons Vauquelin et ses maîtres ni d'injustice préméditée envers le moyen âge ni d'ignorance (1). Blâmons les de s'être trompés par excès d'amour-propre national, et de n'avoir pas compris que, pour surpasser les autres, il faut d'abord ne rien leur devoir et ne pas les imiter. Ils ont deviné qu'Homère et nos trouvères étaient la source primitive, la fontaine de Jouvence (2), mais se sont attachés à Virgile et de préférence à

(1) Voir la préface des *Épopées françaises*, de M. Léon Gautier.
(2) C'est quand il composait les *Petites Épopées*, que V. Hugo disait :

Je sens en moi l'âme enfantine
D'Homère, vieux musicien.

Arioste. La force d'enfanter est souvent inférieure à la puissance de conception.

Que ces critiques ne nous empêchent pas de savoir gré à Vauquelin d'avoir indiqué la véritable nature de l'épopée. C'est un tableau du monde à une certaine phase, l'encyclopédie d'une civilisation, des faits, des mœurs d'une époque, la peinture d'un peuple pendant une étape. L'épopée, dans son ample sein, embrasse tout. Elle doit donc avoir, à son service, une langue extrêmement riche. Quand cette langue n'existe pas, il faut que le poète la crée. Ronsard l'a tenté : il a fait la langue ; quoi de plus épique que le style de certains fragments de lui, l'*Equité des vieux Gaulois*, la *Naissance de l'or ?* Il n'a pas fait le poème.

Mais, l'épopée, conçue ainsi, est-elle encore possible ? Nous ne sommes plus à l'époque d'Homère : il y a beau temps que l'aimable simplicité du monde naissant s'en est allée. Nous ne sommes plus à l'aurore du moyen âge, au milieu d'une société lentement sortie d'un chaos religieux, politique et social, parmi des hommes de foi naïve et profonde, avides de mouvement et de lutte. Quel grand intérêt deviendra la matière d'une épopée ? Vauquelin, qui va inviter les auteurs dramatiques à transporter la religion sur la scène, ne le recommande pas aux épiques : il n'a pas une allusion à du Bartas. De plus, il interdit aux uns et aux autres de toucher aux événements contemporains. Qu'il eût mieux fait de les pousser sur cette belle proie des guerres de religion ! Quelle joie pour nous et quelle gloire, si un chrétien, si un croyant, ligueur ou huguenot, si un d'Aubigné, mais assagi,

tempéré, quoique chaud encore de la guerre civile, avait retracé d'après ses souvenirs les chocs furieux d'alors, les crimes horribles et les sublimes dévouements, et emporté son lecteur en pleine tourmente, au milieu de l'orage! Les *Tragiques* ne sont qu'une satire lyrique, œuvre d'un fanatique de génie, et l'irrémédiable défaut de la *Henriade* est d'avoir été composée par un sceptique, pour des sceptiques, plus d'un siècle et demi après la Saint-Barthélemy.

Vauquelin n'indique pas aux auteurs épiques les sujets qu'ils peuvent traiter. Est-ce un oubli ou une omission volontaire? Il n'en commet pas d'autre, car il va jusqu'à trancher la question incidente du mètre du poème héroïque :

> En vers de dix ou douze apres il le faut mettre. (I, 507.)

Il ne se prononce pas catégoriquement ici par respect de la tradition : le décasyllabe était le vers habituel de la chanson de geste, du long poème, et Ronsard l'avait encore employé dans la *Franciade*. Mais, ailleurs, il est plus net : il refait en alexandrins le début de la *Franciade* (II, 105 et suiv.) ; il donne (II, 131 et suiv.) les cinquante premiers vers d'une *Israëlide* que lui-même avait commencée et qu'il n'acheva pas : elle était en alexandrins. Il va même jusqu'à blâmer discrètement Ronsard d'avoir donné la préférence au petit vers :

> Ou bien nostre Ronsard si d'un air entonné
> Hautement en longs vers sa trompette eust sonné.
> (II, 105-106.)

Ronsard lui-même s'en est repenti. Si, dans l'avis au lecteur qui précède la *Franciade*, il avance qu'il n'a pas écrit son œuvre en vers alexandrins par ce « qu'ils sentent trop leur prose » tout autre est le ton d'un paragraphe ajouté en 1573 à l'*Abrégé* de l'art poétique, mais, il est vrai, retranché ensuite : « Si je n'ay commencé ma Franciade en vers alexandrins, lesquels j'ay mis (comme tu sçais) en vogue et en honneur, il s'en faut prendre à ceux qui ont puissance de me commander et non à ma volonté : Car cela est fait contre mon gré, espérant un jour la faire marcher à la cadence Alexandrine ; mais pour cette fois, il faut obéir. » Sans mettre en doute la bonne foi du poète, il n'est pas téméraire de croire qu'il n'était pas fâché d'expliquer d'une façon quelconque, sinon de justifier, son évidente erreur.

VI.

DU GENRE DRAMATIQUE.

Vauquelin, de même qu'Horace, offre au poète dramatique le portrait de l'homme aux différents âges de la vie (II). Il ne change rien à l'esquisse d'Horace, qu'il se contente de couvrir d'un vernis moderne. Par malheur, il prend à son compte, il fait sienne, il accrédite une très fausse théorie d'Horace. Boileau n'y verra pas plus clair. L'écrivain dramatique doit-il

toujours représenter les jeunes gens frivoles, éventés, prodigues, les hommes d'un âge plus mûr avisés et ambitieux, et les vieillards moroses, temporiseurs et avares? Aristote n'a jamais songé à promulguer pareille loi sur le théâtre. Horace, peut-être induit en erreur par la pratique ordinaire des comiques latins, a eu le tort, le grand tort de transporter à l'art dramatique ce qu'Aristote dit de la rhétorique. Aristote veut former un orateur. Or, l'orateur a affaire à des auditoires composés de vieillards, d'hommes faits, de jeunes gens; il est donc nécessaire qu'il connaisse les passions propres aux uns et aux autres. Aristote analyse ces passions. L'orateur parfait sait trouver le langage qui convient à ces passions, à la moyenne, à l'ensemble, à la généralité de ces passions: le vraisemblable en est la commune mesure. Les hommes se ressemblent tous en quelques parties de leur être. C'est par là, par ces facultés accordées à tous que l'orateur prend ceux qui l'écoutent. Le banal, l'habituel, l'universel, c'est à quoi a trait la rhétorique; le drame, au contraire, vit surtout d'exceptions et d'exagérations. Tous les vieillards de notre théâtre sont un vivant démenti infligé à la théorie, non pas d'Aristote, mais d'Horace. Quand Molière emprunte à Plaute Harpagon, il complique l'avarice du personnage d'une passion sénile très naturelle. — C'est trop insister sur cette question; il est certain qu'Horace et, à sa suite, Vauquelin et Boileau ont fait fausse route. Les auteurs de second ordre se sont engagés derrière eux, dans une voie mauvaise. Les hommes de génie trouvent tout seuls le bon chemin. A moins qu'ils ne se

trompent de propos délibéré. Victor Hugo, égaré par des préoccupations humanitaires, dit du poète romantique: « Voilant *à dessein* les exceptions honteuses, il inspirerait la vénération pour la vieillesse, en montrant la vieillesse toujours grande, la compassion pour la femme, en montrant la femme toujours faible, » (*Les Rayons et les Ombres*, préface) comme si, dans le monde, il n'y avait que des Burgraves et des Marion de Lorme !

Vauquelin entend d'abord la tragédie et la comédie à la façon d'Horace. Il rappelle tous les préceptes généraux de celui-ci. Le sujet doit être inattendu, horrible et pitoyable aussi, développé en cinq actes, ni plus, ni moins, en vers de douze pieds, sans l'intervention d'un Ange ou de Dieu, par trois acteurs et en vingt-quatre heures :

> Le Theatre jamais ne doit estre rempli
> D'un argument plus long que d'un jour accompli (1).

Vauquelin fait donc une règle de l'unité de temps qui, dans Aristote, n'a que la valeur d'une observation ; il admet aussi l'unité d'action :

> Mais le sujet tragic est *un fait*... (III, 153),

et ne dit rien de l'unité de lieu. Sur le chœur, il traduit Horace.

L'originalité de Vauquelin est ailleurs. Ce disciple

(1) Voir I, 632 ; II, 255 ; II, 427 ; II, 459. — Cf. Boileau :

> Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
> Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

docile d'Aristote et d'Horace, ce contemporain de Ronsard et de Jodelle, cet ami de Baïf, de Garnier, de tant d'autres qui imitent, traduisent et jouent les pièces de Sophocle, d'Euripide et de Sénèque, ce fils de la Renaissance, d'une époque presque païenne, n'excite pas les Français à

Sonner françoisement la grecque tragedie.

Nous avons déjà vu Vauquelin entreprendre une épopée sacrée, une *Israëlide*, et ne chanter ni Achille, ni Hector, mais David. De même, sur le théâtre il préfère les héros chrétiens aux héros mythologiques, et semble protester à l'avance contre l'arrêt dont Boileau frappera le merveilleux chrétien (1).

Pleust au Ciel que tout bon, tout Chrestien et tout Saint,
Le François ne prist plus de sujet qui fut faint !
Les Anges à miliers, les ames eternelles,
Descendroient pour ouir ses chansons immortelles !...
Il faut monter aux Cieux sur l'aisle du penser,
Là cette Muse voir, qui d'Astres couronnee,
Ayant de beaux rais d'or la teste environnee,
Couronne les beaus chefs de Lauriers qui sont tels,
Que non mourants ils font les mourables mortels,
Dessus un vray Parnasse ou la Sainte Verdure
Des myrthes amoureux eternellement dure :
Ne laissant toutes fois d'embellir, d'emperler
De fleurs d'humanité ses vers et son parler. (III, 33-50.)

Vauquelin appelle de ses vœux un théâtre chrétien.

(1) Voir dans l'*Essai sur l'Esthétique de Descartes* de M. Krantz, une subtile et neuve explication de l'opinion de Boileau (p. 111-112).

Mais il ne permet de traduire sur la scène que les origines, les belles légendes dorées du christianisme, non les fureurs religieuses, les guerres civiles enfantées par des cultes différents. Chose remarquable, pour mener à bien cette réforme du théâtre, il fait appel aux évêques de France. Puis son enthousiasme éclate :

> Hé! quel plaisir seroit-ce à cette heure de voir
> Nos Poëtes Chrestiens, les façons recevoir
> Du tragique ancien? Et voir à nos misteres
> Les Payens asservis sous les loix salutaires
> De nos Saints et Martyrs? et du vieux testament
> Voir une Tragedie extraite proprement?... (III, 881-886.)

On verrait, au lieu de Persée qui sauve Andromède, Saint-George délivrer une « Pucelle agreable » ; non plus le sacrifice d'Iphigénie, mais celui d'Isaac; non plus la reconnaissance d'Ion, mais celle de Joseph; non plus les exploits d'Hercule, mais ceux de David.

Sans doute Vauquelin n'invente rien. Tous ces sujets ont été traités de son temps, car l'abandon du vieux répertoire chrétien et national ne fut tout de suite entier qu'à Paris (1), mais non pas traités dans la forme qu'il souhaiterait. Il demande aux poètes de resserrer en un cadre de cinq actes l'immense drame religieux, qui se déroulait pendant plusieurs journées devant les spectateurs du moyen âge, de l'*intellectualiser*, de le *rationaliser*, comme dit Sainte-Beuve à propos de Corneille et du *Cid*. Il leur demande de traiter des sujets chrétiens suivant « les

(1) Voir PETIT DE JULLEVILLE, *les Mystères*, vol. I, XIII.

façons », suivant les règles des tragiques grecs et latins. Il leur demande, en un mot, de faire avant Corneille, Rotrou et Racine. *Polyeucte, Saint-Genest* et *Athalie*. Grande et généreuse idée ! Le drame religieux était proscrit avec ses derniers acteurs par les rois et par les parlements : Vauquelin lui ouvre un asile. Mais, représenter sur un théâtre les mystères et les légendes du christianisme, n'est-ce pas un sacrilège, une profanation ? Vauquelin, pour rassurer les consciences délicates, n'appelle pas seulement à lui les poètes, ces profanes, mais les ministres de Dieu, les défenseurs de la foi, les évêques. Le malheur des temps a fait que, si la voix de Vauquelin a été entendue, l'effet n'a pas répondu a son attente, de son vivant du moins. Mais il n'avait pas fait un vain rêve, il était réservé à Rotrou, à Corneille et à Racine de le réaliser par des chefs-d'œuvre. Nous ne pouvons souscrire à cette affirmation de Sainte-Beuve, qu'il n'y a aucun lien entre « les grands et immortels drames » de Corneille et de Racine et les productions analogues, quoique bien inférieures, de leurs devanciers. « Il y eut, dit-il, interruption totale et il fallut tout recommencer (1). » En fait, il y avait un mouvement très fort dans le sens indiqué par Vauquelin (2), et des centaines de tragédies religieuses furent écrites entre

(1) *Nouveaux Lundis*, III, p. 377, Art. sur le *Mystère d'Orléans*.

(2) M. Petit de Julleville cite de Scévole de Sainte-Marthe, de curieux vers, extraits du prologue de *Job, tragi-comédie*, jouée à Poitiers en 1579, et qui montre Scévole absolument d'accord avec notre poète.

1552 et 1750 : presque toutes sont oubliées, mais de combien de tragédies profanes se souvient-on ? De bons esprits n'étaient-ils pas déjà fatigués au fond des imitations de Jodelle et même de Garnier, œuvres plus sensées à la vérité, plus claires et plus courtes que les Mystères, mais où la grandeur et le pathétique faisaient souvent défaut ? Ces traductions des anciens avaient inspiré au public le goût de la raison et de l'ordre : mais il demandait aussi « plus d'imagination et de nouveauté. C'était le moment pour un homme de génie. C'était l'occasion d'un Shakespeare. Malheureusement le rôle échut aux mains de Hardy (1)... » Qu'il y ait un abîme ou une très grande distance entre les Mystères proprement dits et Corneille, on en tombe d'accord. Mais, il vivait à une époque où les sujets religieux abondaient encore sur la scène, et il put en subir l'influence ; *Polyeucte* n'est point une *proles sine matre creata.* Cette plante, cette fleur merveilleuse est née, a grandi et s'est épanouie au milieu d'autres plantes et d'autres fleurs, plus modestes, incolores, vites fanées et desséchées, mais dont les débris mêmes ont formé et enrichi le sol d'où elle est sortie. Dans les lettres, comme dans tout, il y a une suite et un enchaînement qui ne laissent pas place aux surprises de la génération spontanée. Sainte-Beuve a oublié ce principe, un peu, disons-le, à cause de ses injustes préventions contre les Mystères.

Lorsque Vauquelin raconte l'histoire de notre théâtre tragique, de la même manière qu'Horace celle du

(1) Rémusat, *Passé et Présent,* I, p. 309

théâtre tragique latin, il ne s'inquiète pas de savoir si cette assimilation est légitime, et s'il donne à son lecteur une idée précise de la *moralité*. Au contraire, quand il parle de notre comédie primitive, il a raison de la confondre à dessein avec la comédie primitive des Grecs ; même liberté de parole, même audace agressive chez les Français que chez les Athéniens.

Or aux Grecs vint ainsi la vieille comedie,
Non sans grande louange outrageuse et hardie. .
Ainsi dedans Paris j'ay veu par les colleges,
Les sacrileges estre appelez sacrileges
Es jeux qui se faisoient, en nommant franchement
Ceux qui de la grandeur usoient indignement...
Alors vous eussiez veu les paroles d'un saut,
Comme balles bondir, vollant de bas en haut.
Mais celle liberté depuis estant retrainte,
Mile gentils esprits sentant leur ame attainte
De la divinité d'Apollon, ont remis
Le soulier du comicque aux limites permis :
Fuyant d'Aristophane en medisant la faute,
Et prenant la façon de Terence et de Plaute... (III, 79-100.)

Ceci fait allusion aux innombrables mesures prises contre les associations de comédiens durables ou temporaires, mesures qui étaient parfois d'une extrême sévérité. Vauquelin put assister à une affaire de cette nature. En 1593, « le Parlement de Normandie, siégeant à Caen, avait fait appeler les régents des deux collèges du Bois et du Mont pour leur intimer défense de donner aucune représentation sans la permission de la cour (1) ». Par là, on obtenait un premier pro-

(1) Voir PETIT DE JULLEVILLE, *Les Comédiens en France au Moyen-Age*, X.

grès, la décence et la retenue s'imposaient aux auteurs et aux acteurs, et cette âpreté impitoyable de la comédie et de la satire du moyen âge s'adoucissait peu à peu. Vauquelin qui, dans l'*Art Poétique* et dans le *Discours* sur la satire, compare au satyre grec le fol, le bouffon et le badin de nos pères, ne marque peut-être pas suffisamment l'originalité native de notre vieille comédie. Les Jongleurs, les Basochiens, les Enfants sans-souci n'imitaient pas Aristophane : ils l'ignoraient. Ils se laissaient emporter par le génie de leur race, et griser par la joie si gauloise, si française, de dire du mal d'autrui : ils avaient la férocité de la diffamation et de la calomnie.

A la comédie satirique succède la comédie d'intrigue : Vauquelin, d'après le théâtre de la Renaissance, en fait la théorie, en indique les règles, mais avec sens et sobriété, sans tyrannie de pédant. Il ne cache pas qu'elle nous a été donnée par les Italiens autant que transmise par les Latins. Mais, selon lui, nous sommes supérieurs en ce genre à nos voisins parce que nous le traitons en vers, et eux en prose. (III, 103-105.)

La comédie est la représentation d'un fait blâmable et fâcheux, mais non pas tel qu'on n'y puisse porter remède :

> Comme quand un garçon une fille a ravie,
> On peut en l'espousant luy racheter la vie.
>
> (III,147-148.)

Soumise, comme la tragédie, à l'unité d'action et à l'unité de temps, et usant du vers octosyllabe, la comédie sera composée de trois parties précédées d'un

proëme. La première partie exposera le sujet brièvement et comme à demi.

La seconde sera comme un env'lopement,
Un trouble-feste, un brouil de l'entier argument...
La derniere se fait comme un Renversement,
Qui le tout débrouillant fera voir clairement
Que chacun est content pour une fin heureuse.
(III, 117-124.)

Quels sont les sujets propres à la comédie ? — C'est l'aventure d'un jeune homme quand

... ayant la vesture
Et d'un Eunuque pris la grace et la posture,
Il a d'une pucelle, au naturel deduit,
Cueilli la belle fleur .. (II, 419-422.)
Des jeunes on y voit les faits licencieux,
Les ruses des putains, l'avarice des vieux. (III, 125-126.)

Ces préceptes portent leur date avec eux. Ne nous récrions pas. Nos modernes comédies d'intrigue, nos opérettes, nos vaudevilles, sont-ils plus chastes au fond que les pièces où s'ébaudissaient nos pères ? Le vice y est moins naïf, moins sincère, moins cru. Il raffine, il se grime, il se pare de jolis dehors, il se fait bien venir. Allusions, sous-entendus graveleux, mots à double entente, jeux de scène, tout cela est peu moral, on en conviendra. Au XVIe siècle et avant, la morale était plus compromise encore ; Vauquelin s'en plaint :

Le Comic tout ainsi sur l'Etage fera
Conter ce qu'au couvert l'amoureux fait aura .
Ne descouvrant à tous la honteuse besongne
Qu'à Paris on fait voir en l'Hostel de Bourgogne.
(II, 413-416.)

En 1588, le Parlement, dans des remontrances au Roi, lui reproche en termes violents de maintenir « toute cette ordure. » Ces indignes spectacles révoltent Vauquelin. Il veut les supprimer. Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose, dit-il, avant Boileau. Il est en progrès sur son temps. Mais il fait encore aux poètes comiques une trop grande concession. Son indulgence est exagérée. Ce qu'on ne doit point voir, on n'en parle pas. — Mais le rire n'est jamais malsain, raconter n'est pas montrer; *verba volant*. — Oui, les mots volent et se répandent partout. De là l'influence du théâtre, influence très réelle, bien qu'on la nie souvent. C'est pourquoi tous les bons et honnêtes esprits doivent souhaiter que les œuvres dramatiques s'épurent de plus en plus, s'élèvent toujours davantage à la région des nobles idées et des grands sentiments.

Une tragédie avec un dénouement heureux, avec un dénouement de comédie, devient une « Tragecomedie » (III, 163-175). Un meurtre, voilà la tragédie ; — un mariage, voilà la comédie. Faites craindre ou montrez au spectateur un meurtre, et rassurez le ou consolez le par un mariage, vous aurez fait une tragi-comédie. La recette est simple et belle. C'est à cette combinaison dramatique qu'il faut rattacher certaines pièces de Corneille, la comédie larmoyante du XVIIIe siècle, et enfin le drame moderne, qui commence par le rire, continue par les larmes et définitivement revient au rire.

Vauquelin, parmi les moyens d'intéresser le spectateur, et dans un passage (III, 189-200) que tous les

auteurs de mélodrames devraient savoir par cœur, Vauquelin préconise la *reconnaissance*. Que d'enfants perdus et miraculeusement retrouvés de notre temps, au théâtre ! Tout sceptiques que nous soyons, il nous plaît encore d'être agréablement surpris « par le contraire event de la Peripetie », d'assister à la résurrection d'un homme que l'on croyait mort, de toujours voir, au dernier acte, le vice puni et la vertu récompensée, sans savoir pourquoi ni comment. Ces gros procédés servent encore avec succès. Mais, ceux qui les emploient, et ceux qui s'y laissent prendre, ignorent qu'Aristote n'a pas dédaigné d'en parler dans sa *Poétique* (X, XVI), et que, grâce à lui et à ses disciples, Vauquelin et même Boileau, ils sont classiques.

VII.

DU GENRE DIDACTIQUE.

Vauquelin prescrit au poète didactique qui veut chanter « d'un air moyen » (I, 913 et suiv.), d'un ton moins élevé que l'héroïque et moins bas que le bucolique, de se mettre à l'école d'Hésiode, de Virgile, d'Ovide, de Baïf, qui a dépeint en français les *Météores*, de Sainte-Marthe qui, en latin, a donné aux mères de famille des conseils sur la nourriture des enfants à la mamelle, de Manilius et de Lucrèce. Mais il n'a, à ce sujet, aucune vue originale, et se contente d'indiquer

à son lecteur les œuvres antiques pour qu'il les traduise ou les imite :

> A quoy te serviront mile choses chantees
> Par les Grecs dudepuis des Romains imitees.

Longtemps encore, le poème didactique ou descriptif se traînera sur ce chemin rebattu, et ne sera pas plus original chez tant d'élégants faiseurs de vers latins que chez Delille. Jamais même réussira-t-il à prendre un caractère inédit ? André Chénier, admirateur passionné des « pensers nouveaux » et des modernes inventions, tentera de le ranimer, de lui rendre une vie et un éclat dignes de Lucrèce ; il n'en aura pas le temps.

Vauquelin ne fait que répéter les définitions de l'épigramme et de l'épitaphe (III, 287-301) que nous avons rencontrées déjà. Il joint à l'épitaphe l'*épicède*, « qui se chante avant que l'on enterre le corps » du défunt.

Pour l'épître, Horace est le seul modèle qu'il désigne, à la différence de du Bellay, qui nomme Ovide à côté ! C'est que Vauquelin confond à peu près les épîtres et les satires d'Horace, et qu'Ovide n'a pas laissé de satires. D'autre part, il n'y a rien de commun ni pour le fond ni pour la forme entre les élégies épistolaires de l'auteur des *Héroïdes* et les sermons de Flaccus.

> Si puis apres on veut la toile ourdir et tistre
> Du vers sentencieux de l'enseignante Epistre,
> Le vray fil de la trame Horace baillera,
> Libre, grave, joyeux à qui travaillera,

Et tu verras chez luy qu'aux Satyres il tache
Arracher de nos cœurs les vices qu'il attache ;
Et que tout au contraire aux Epistres il veut
Mettre et planter en nous toutes vertus s'il peut.
Une Epistre s'escrit aux personnes absentes,
La Satyre se dit aux personnes presentes
Sans grande difference : et pourroient proprement
Sous le nom de Sermons se ranger aisement. (III, 275-286.)

Vauquelin s'arrête assez longtemps à la satire (II, 679 et suiv.), et en fait l'histoire. Il a le tort de la confondre avec le drame satyrique et la comédie aristophanesque. Il ne se retient pas, avec l'intempérance habituelle de son patriotisme littéraire, de déclarer que la Provence a, dans la satire, devancé l'Italie comme dans le sonnet, et que le Sirvente est une création française. Par malheur, il se hasarde à donner l'étymologie de ce mot de Sirvente qu'il écrit *Syrventez*, *Sylventois*, et le fait venir « des *sylves* romaines ! » On voit le raisonnement : les satyres grecs sont sortis des bois, et le Sirvente

A pris son origine en nos forests lointaines ;

l'analogie n'est-elle pas frappante ? — On sourit un peu de cette persévérance de Vauquelin et de ses contemporains à se chercher dans le passé une lointaine paternité.

Au Sirvente succéda le coq à l'âne, qui empêcha trop longtemps la satire latine de devenir française : Vauquelin pas plus que du Bellay ne le pardonne pleinement à Marot. Mais, enfin, le grand Ronsard,

des Portes (dont le nom surprend assez ici), Vauquelin ont fait nôtre la Muse

Du piquant Aquinois et du mordant Horace.

Ceux-là sont, avec Aristote, les maîtres dont on ne doit pas se séparer. Si haut que se soient élevés les rimeurs français, qu'on les admire, mais sans les imiter. Vauquelin est comme hanté de cette préoccupation, de ce souci, de se rattacher aux anciens, dont les siècles ont consacré l'autorité : à propos de la satire, cette ambition se trahit d'une piquante façon :

Remarque du Bellay ; *mais ne l'imite pas :*
Suy, comme il a suyvi la trace des vieux pas,
Meslant sous un dous pleur entremeslé de rire,
Les joyeux eguillons de l'aigrette Satyre :
Et raporte un butin de Latin et Gregeois,
Ainsi comme il a fait au langage François...
(III, 813-818.)

VIII.

DU GENRE PASTORAL.

Bien qu'il n'ait point oublié l'échec de ses premières poésies pastorales, les *Foresteries*, Vauquelin exhorte les poètes à cultiver ce genre :

Tu ne dois pas laisser, o Poëte, en arriere
Croupir seule es forests, la Muse Forestiere.
(III, 323 et suiv.)

Il rappelle que Pan et Apollon ont chanté aux forêts ; que Théocrite, après ces pasteurs divins, a soufflé dans la cornemuse ; que Virgile ensuite « sonna la flute à sept pertuis », et que Sannazar la reprit sur les bords du Sebethe. Il rappelle aussi que, le premier en France, il l'emboucha sur les rives du Clain, avant Baïf, Tahureau et Belleau, et de plus récents, Pibrac et Binet, mais sans succès et sans gloire. Il n'est point affligé de ce souvenir, ni jaloux de ses rivaux :

> Je ne m'en repen point, plustost je suis joyeux
> Que maint autre depuis ait bien sceu faire mieux.

Il lui suffit d'avoir ouvert la voie, désintéressement bien rare chez un poète, et modestie d'autant plus méritoire, qu'il pouvait parler ici de ses *Idillies,* et de la supériorité de ce recueil sur l'autre. Toutefois, il décoche un trait à plusieurs qui ont « effrontément tondu » ses forêts, tout en « méprisant son nom. » Ce n'est point rancune, il a l'âme trop bonne, mais plutôt regret de s'être rendu sans combat aux attaques d'une critique envieuse, et d'avoir conservé en portefeuille tant d'œuvres qui lui auraient assuré une facile revanche. — Dans un léger accès de vanité, il revendique encore une autre innovation, dont il est, d'ailleurs, redevable à Sannazar :

> . . . toutefois dire j'ose
> Que des premiers aux vers j'avoy meslé la prose.

Qu'on lui pardonne cet innocent orgueil.

Le *bocage*, dont il parle ensuite, n'a de bucolique que le nom, et on peut ne le citer que pour mémoire.

IX.

DE LA TRADUCTION.

Nous connaissons les genres, les moules poétiques admis et préconisés par Vauquelin. Quant à la matière à y verser, on l'empruntera aux anciens. Vauquelin donne l'exemple, et traduit, souvent délaie Horace. Cette partie de son travail n'offre pas beaucoup d'intérêt. Elle serait insipide, s'il ne s'y glissait parfois un vers piquant, comme dans ce couplet :

> Grand' difference y a faire un maistre parler
> Ou Davus qui ne doit au maistre s'egaller...,
> Ou bien de port en port vagabond le marchant,
> L'alleman, le Souisse, ou bien quelque habile homme
> Qui n'est point amendé de voyager à Rome... (I, 857-868.)

Ce dernier trait, qui est bien d'un Gaulois, jeté en passant, aiguillonne le lecteur et réveille son attention.

Il y a deux façons de traduire, l'une précise et littérale, l'autre qui imite et d'un mot fait sortir tout un développement. Il y a chez Vauquelin des exemples de l'une et de l'autre. Nous en trouvons de très topiques dans sa première satire, qui n'est que la première épître d'Horace. Le vers :

> *Vilius argentum est auro, virtutibus aurum,*

devient celui-ci, non moins bref, non moins net ;

L'argent vaut moins que l'or, l'or moins que la vertu.

En revanche, le suivant où Horace montre l'athlète fatigué et qui se repose :

Veianius, armis
Herculis ad postem fixis, latet abditus agro,

suggère à Vauquelin toute une page colorée et pittoresque, sur les vieux Francais, « preux Banerets » et « moindres Chevaliers », qui après avoir guerroyé en Terre Sainte,

Depouilloient leurs haubers, greves et solerets,
Et l'Ecu qui pendoit à la large couroye
Richement estoffé de grand'boucle et de soye,
Et la Cotte de maille et l'Armet menaçant, etc., etc.,

les vouaient en « amas » aux églises, et se retiraient dans les champs ou dans les monastères, pour ne pas servir à Mars de jouet, s'ils rentraient en campagne.

Vauquelin, qui traduit tant, ne fait qu'obéir aux préceptes de Sibilet, de du Bellay, de Ronsard. Les traducteurs jouèrent un rôle des plus importants dans la renaissance littéraire. Du Bellay, de crainte qu'on ne se borne à cette besogne facile, et que l'invention et la composition n'en souffrent, a beau démontrer « que les traductions ne sont suffisantes pour donner perfection à la langue françoise », et interdire de traduire les poètes, il met lui-même, en vers, le quatrième et le sixième livres de l'*Enéide*. Aussi, Vauquelin ne veut-il pas détourner les Français de transformer en leur « vulgaire » le grec et le latin, et ne s'en fait pas faute pour son propre compte :

« Mais je say d'autre part, que je suis né François, et que prenant le fil de ces auteurs estranges, pour ourdir la toile de mon sujet, je n'en suis pas moins louable, n'estant esclave ni scrupuleux traducteur, ains libre et franc imitateur : diversifiant mon ouvrage de tant de couleurs, qu'il seroit malaisé à ceux mesmes desquels elles sont empruntees, de les pouvoir reconnaitre, voyant leurs habits si bien appropriez à la Françoise. N'attendez donc pas de moy toutes choses nouvelles, n'attendez pas d'ouir choses non dites : car jamais il ne fut rien dit, qui n'eust esté dit auparavant. » Mais, il semble ne pas bien comprendre la portée d'une traduction exacte, quand il dit :

> . . . quiconque aura cet heur
> De rapporter au vray le sens d'un vieil autheur
> Profite à la jeunesse en la langue suivante
> Qui sans Grec et Latin sera tousjours savante.
>
> (I, 981-954.)

Savante, oui ; mais non vraiment éclairée et polie, mais non douée de ce sentiment délicat et artistique, de ce goût fin et sûr, ni même, peut-être, de certaines qualités morales que l'on rapporte d'un commerce assidu et affectueux avec les anciens. Pour Vauquelin, qui lit une traduction de Virgile et d'Homère, n'a pas besoin de lire l'original. Amyot dispense de Plutarque, la Boëtie de Xénophon, les Baïf de Sophocle et d'Euripide. Ainsi s'explique la prodigieuse érudition de beaucoup d'hommes de la Renaissance. Plusieurs

(1) *Oraison* sur la calomnie.

dissertaient à perte de vue sur Homère, qui eussent avoué de bonne foi ne l'avoir lu que dans le latin, et croyaient cela suffisant. Combien ne connaissaient Pindare que par l'imitation latine du « sçavant » le Sueur, ou *Sudorius !* Agrippa d'Aubigné n'était-il pas du nombre, bien qu'à douze ans, à l'en croire, il n'eût plus à apprendre que quelques formes dialectales de Pindare (1)? Combien ignoraient le grec et le latin, et se bornaient au français ! Mais, empressons-nous de le dire, on peut assurer que la langue romaine était familière à Vauquelin. Ses conseils aux traducteurs sont excellents :

> Pour ce tu ne doibs point, mot pour mot t'arrester,
> A vouloir un sujet fidelle interpreter....
> Qui veut trop curieux une langue traduire
> Veut la langue estrangere et la sienne destruire :
> Ce qui proprement est au langage ancien
> Il le faut proprement dire au langage sien (I, 949-958.)

Comme ceci est juste, raisonnable et bien dit ! Traducteurs, écrivez en français, dit Vauquelin, ne latinisez

(1) Il est vrai qu'il apprit le grec d'une façon aussi rare que charmante. — « En 1563, après la mort de son père, il fut envoyé, à douze ans et demi, à Genève par son tuteur, parce qu'il ne connaissait pas assez quelques dialectes de Pindare : il fut alors nourri dans la maison de Sarrasin, et trouva, dans sa fille, une merveilleuse institutrice : « J'étais absolument détourné de la langue grecque sans elle », nous dit-il : mais l'amour fit passer le grec : « Ayant reconnu en moi quelque aiguillon d'amour à son endroit, elle se servit de cette puissance pour me forcer par reproches, par doctes injures auxquelles je prenais plaisir, à faires les thèmes et les vers grecs qu'elle me donnait... » ; le moyen était bon et l'élève dut faire de rapides progrès. » Paul Morillot, *Discours sur la Vie et les Œuvres d'Agrippa d'Aubigné*, Paris, 1884.

pas, grécanisez moins encore, ne parlez que votre langue. Aujourd'hui encore, ces avis d'un contemporain d'Amyot et de Montaigne sont bons à rappeler. Les traductions trop littérales, *juxtalinéaires,* feraient, à la fin, regretter, non-seulement Amyot et la Boëtie, mais, pourquoi ne pas le dire? d'Ablancourt et les Belles Infidèles du dix-septième siècle.

Sans chercher s'il n'y eut pas excès dans la traduction des anciens, et comme une sorte de pillage littéraire, qui embarrassa et alourdit ses auteurs ; si « Ronsard et son école ne savaient pas l'art d'imiter », quand, « dans leur ardeur et leur inexpérience première, ils transportaient tout de l'antiquité, l'arbre et les racines » ; et si « Malherbe le premier sut et enseigna l'art de greffer les beautés poétiques » (1) ; sans chercher non plus si cette absorption immodérée de la substance intellectuelle de l'antiquité n'a pas altéré, par des éléments étrangers, adventices, notre fonds national, considérons comme établi que cette culture gréco-latine à outrance était inévitable et ne fut point nuisible ; et que, si peu à peu la mesure fut trouvée et l'équilibre se fit, si l'on obtint enfin, au grand siècle, ce résultat merveilleux, le plein et entier développement du génie français par Athènes et par Rome, on le devait aux ouvriers de la première heure, aux classiques de la Pléiade, fougueux et intempérants, mais vrais et sincères classiques.

(1) Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi,* VIII, 74-75.

X.

CONCLUSION.

On ne jugera pas cette expression de classique trop forte ici ni déplacée. Vauquelin connaît et énumère les genres du moyen âge (II, 935 et suiv.) : mais il les condamne et se moque doucement de « l'innocent âge de nos bons vieux gaulois. » Il est aussi ardent que Malherbe et Boileau contre les étrangers, Italiens et Espagnols, et ne leur reprend ce dont ils nous ont, selon lui, dépouillés, que pour ne pas dépendre d'eux : il les combat en littérature et en politique. S'il parle de sujets modernes à traiter, il demande qu'on les coule dans les formes antiques : une épopée comme celle de Torquato Tasso doit être composée sur le même plan que l'*Enéide;* une tragédie chrétienne sera faite selon les préceptes d'Horace. Et ainsi du reste. De façon que la célèbre phrase de Racine, dans la première préface de *Britannicus* : « Que diraient Homère et Virgile, s'ils lisaient ces vers ? Que dirait Sophocle, s'il voyait représenter cette scène ? » résume parfaitement la doctrine de Vauquelin et de l'école de Ronsard.

Il y a plus. Ce souci constant de règles antérieures et supérieures, ce besoin d'une autorité antique qui guide, soutienne et aussi retienne, cette ambition de passer pour les héritiers et les continuateurs des Grecs

et des Latins, n'est-ce pas autant de caractères classiques ? Cette tendance s'affirme par le grand nombre des poétiques françaises écrites au XVIe siècle, et dont celle de Vauquelin est la plus considérable, et par la confiance dans ces traités :

> Mais qui selon cet Art du tout se formera
> Hardiment peut oser tout ce qui luy plaira
> Escrivant en françois. (I, 69-71.)

Elle s'affirme par la création de l'Académie de Baïf, qui, si elle avait vécu, serait sans doute devenue, avant celle de Richelieu, un centre de conservation littéraire. « Heureusement (cette spirituelle et maligne boutade est empruntée à un éminent académicien), heureusement, elle disparut dans nos troubles civils. C'est ce qui peut-être réhabilitera la mémoire de la Ligue dans l'esprit des honnêtes gens. Si elle n'eût étouffé le monstre au berceau, nous risquions d'y perdre Malherbe et Corneille (1). » La naissance du « monstre », si prompte qu'ait été sa fin, était un signe des temps.

Le respect et l'imitation des « sçavans majeurs », la nécessité d'un Art poétique, sans lequel notre poésie « demeurerait confuse : »

> Sans art il ne faut point marcher à l'aventure (I. 56),

la foi dans l'efficacité de cette espèce de code, la division des esprits suivant le talent propre à chacun, la connaissance des qualités nécessaires à l'écrivain,

(1) Rémusat, *Passé et Présent.*

l'ordre, l'unité (1), la *douceur*, la *pureté*, la *netteté*, *nulle obscurité*, aussi bien en vers qu'en prose :

> Surtout bien inventer, bien disposer, bien dire (I, 307),

jusqu'à la théorie, chère à Racine, que le bon auteur doit « faire quelque chose de rien » :

> Comme Dieu grand ouvrier, fist de rien toute chose,
> Son œuvre aussi de peu le Poëte compose (I, 19-20),

autant d'idées communes à Vauquelin et à Boileau, autant de conceptions empruntées par tous deux à l'antiquité.

Le petit fait suivant montre qu'il n'est nullement paradoxal d'attribuer à Vauquelin certaines idées de réserve et de réaction, sinon contre la Pléiade, du moins contre la *queue* de la Pléiade.

On vient de le voir, Vauquelin aime à louer des Portes d'avoir perfectionné la langue, et d'avoir eu du jugement, de la douceur, de la politesse, etc... Or, il se trouve dans les *Œuvres de Vauquelin des Yveteaux* (Edit. Blanchemain, p. 16-18) une *Elégie sur les œuvres du sieur Desportes*, où les mêmes compliments sont adressés à l'abbé de Tiron avec beaucoup d'exagération parfois et, parfois aussi, bien de la grâce. Mais, de qui est cette pièce ? du père ou du fils ? Un ennemi de des Yveteaux, l'auteur des *Bastons*

(1) Si tu fais un Sonnet ou si tu fais une Ode,
Il faut qu'un mesme fil au sujet s'accommode,
Et plain de jugement un tel ordre tenir,
Que hautain commençant tu puisses haut finir. (I, 263-266.)

rompus sur le vieil de la Montagne, l'accuse formellement de l'avoir volée à son père :

> ... Pour une vilaine action
> Tu receus malediction
> De ton Pere sçavant et sage
> Ne fust ce pas un grand forfaict
> De luy derober son ouvrage
> Et te vanter de l'avoir fait !

Des Yveteaux est-il coupable? Si oui, la chose serait d'importance : car, nous possèderions un texte qui nous ferait voir Vauquelin plus près de Malherbe que de Ronsard. Mais, nous ne pouvons prouver le larcin. Toutefois, il est extrêmement vraisemblable et ne répugne pas au caractère de des Yveteaux, qui ne s'inquiétait guère de pareilles vétilles. En effet, on trouve dans une de ses satires (Ed. Blanchemain, p. 78-79) un passage qui est la reproduction pure et simple en alexandrins d'un couplet en décasyllabes des *Satyres Françoises* (p. 260) : que l'on compare et que l'on juge. Vauquelin :

> Au Menestrier je suis presque semblable
> Lequel on trouve aux festins agreable,
> Et qu'on estime autant se réjouir
> A bien sonner, comme on fait à l'ouir
> L'un veut un bransle et l'autre une gaillarde,
> Le violon de tous costez regarde
> Aux plus pressez, autant se marrissant
> Que le danseur se plaist en bondissant.

Des Yveteaux :

> Mais, comme un violon que l'on assied bien haut,

Il fait que je demeure et qu'à tous je regarde.
L'un demande une volte et l'autre une gaillarde,
L'un vient à la cadence et l'autre à contre temps,
Et faut qu'ils dancent tous pour estre bien contens.

Ceci n'est qu'une traduction, disons une imitation ; mais c'est assez pour que des Yveteaux nous soit suspect :

Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes.

Ne pourrait-on dire qu'après s'être fait la main par un léger emprunt, il s'est laissé aller à tailler largement dans les biens paternels ? S'il n'a pas copié mot à mot l'élégie sur le manuscrit de Vauquelin, il a pu la remanier, l'arranger, l'enjoliver, y mettre du sien... Et encore, tout, même la comparaison qu'on va voir, est dans la manière de Vauquelin. Mais, sans aller plus loin, sans nous exposer au reproche de vouloir que des Yveteaux soit coupable à tout prix, transcrivons les fragments de l'*Elegie* qui nous intéressent :

Quand de si peu de mots la France avoit l'usage,
C'estoit estre sçavant que d'avoir du langage ;
Rien ne se peut former et pollir à la fois,
Il faut beaucoup de mots pour en faire le chois.
Ces esprits emportoyent la gloire toute entiere,
Si tousjours la façon eust suivi la matiere :
Mais souvent à leurs vers defailloit la beauté,
Comme aux corps qui n'ont rien qu'une lourde santé . .
Des-Portes tout rempli de lumiere et de gloire,
Qui de l'éternité limite sa memoire,
Ny trop pres de la fin ny du commencement,
Seul quant et la fureur a eu le jugement. . .

Et comme cet Amour debrouilla le nuage
De la masse confuse ou tout le monde estoit,
Lorsque chaque èlement sans ordre combattoit,
De tant d'esprits confus cest esprit nous degage
Et la France lui doit la regle du langage.
On devient tout sçavant quand on sçait l'admirer,
Et cest œuvre si net ne se peut comparer
Qu'à ce chemin de laict que marqua dans la nue
Cette belle Junon, quand dormant toute nue,
Et sur un lict d'œillets ses nymphes attendant,
Hercule à ses tetins elle trouva pendant,
Et veist à son resveil une sente blanchie
Des perles de son laict à jamais enrichie,
Et des lys argentez, que la terre conceut
De la blanche liqueur qu'apres elle receut.

On a donc pu attribuer à Vauquelin de la Fresnaye des manières de voir, des appréciations, des théories chères à Malherbe. Aujourd'hui encore, cela n'est pas interdit, et, dans une certaine mesure, reste juste et vrai. Faut-il aller plus loin, ou, pour mieux dire, est-il permis de forcer le ton et la note, de dépasser par l'expression la réalité, et de présenter au lecteur un Vauquelin de fantaisie, un Vauquelin imaginé à plaisir, un Vauquelin plus grand que nature ? — Nous avons essayé de montrer qu'entre Ronsard et Malherbe il n'y a pas, à dire le vrai, un abîme, et le poème de Vauquelin nous a servi à marquer les transitions, les traits d'union, si l'on veut, d'un maître à l'autre, d'une école à l'autre, des romantiques du XVIe siècle, puisqu'on les a appelés ainsi, aux premiers classiques du XVIIe. Il n'y a pas plus dans l'histoire des lettres que dans celle des mœurs, des coutumes et des lois. de si fréquentes et si complètes solutions de continuité.

Nous avons rappelé à propos du théâtre ce principe qui s'applique à tout. Aussi rien de surprenant que Vauquelin paraisse à plusieurs occuper une place intermédiaire entre Ronsard et Malherbe : les uns le tirent à Ronsard, les autres à Malherbe, les uns et les autres avec une apparence de raison, et à tort au fond. A tort, disons-nous, parce que, s'ils cherchent et découvrent par où Vauquelin ressemble à autrui, s'ils mettent en lumière ces côtés de sa personne et de son œuvre, ils ne voient pas ou laissent dans l'ombre les traits qui lui sont propres et lui font une physionomie originale.

On nous pardonnera d'insister sur ce point, que nous avons déjà touché. Écoutons d'abord un de ceux qui ont parlé de Vauquelin avec le plus de sympathie : M. Achille Genty, dans l'*Introduction* qui précède sa réédition de l'*Art Poétique*, a exprimé les idées qui nous préoccupent et que nous jugeons fausses ou exagérées (1).

« .... De Ronsard à Malherbe, l'intervalle est immense. Grande solution de continuité. — Entre ces deux hommes, où sont les points de contact ?

« Malherbe peut-il *directement* procéder de Ronsard ? La négative est évidente. Pour joindre ces deux hommes, il faut un pont, un trait d'union, un anneau. Quel sera cet anneau ? Le voici... c'est Vauquelin de la Fresnaye.

(1) *L'Art Poétique de Jean Vauquelin sieur de la Fresnaye (1536-1607) publié par Achille Genty. Paris, librairie Poutet-Malassis.... 1862....* — V. l'Introduction, *passim*.

« De Ronsard est né Vauquelin, et de celui-ci Malherbe.

« .... Il (Vauquelin) n'a pas entièrement rompu avec le XVIe siècle, mais, on peut l'affirmer, il tient beaucoup plus des écrivains du siècle qui s'avance que de ceux du siècle qui s'en va.

« Sa langue est simple; sa pensée forte.

« Malherbe peut venir. L'instrument dont il a besoin, est inventé. Il le reçoit des mains mêmes de l'inventeur. Qu'il le perfectionne !... On sait s'il y a manqué.

« .... Vauquelin, dans cet *Art Poétique (volens aut nolens)*, que se montre-t-il, sinon un Boileau rudimentaire, anticipé? N'y dit-il pas :

> Si quelques mots nouveaux tu veux mettre en usage,
> Montre toi chiche et caut à leur livrer passage !

« Et n'ajoute-t-il pas maintes autres réflexions aussi remarquables, et aussi fatales à Ronsard et à son *servum pecus* ?....

« La plus grande gloire de Vauquelin, ce n'est pas d'avoir fait l'*Art poétique,* les *Satires*, etc. ; c'est d'avoir, par cet *Art poétique,* ces *Satires*, etc., déterminé et fait Malherbe qui, lui, a déterminé et fait le XVIIe siècle. »

La thèse de M. Genty est franchement soutenue, ses affirmations catégoriques, et sa conclusion tranchante. Mais nous refusons de le suivre là où il nous entraîne, et la gloire d'initiateur suprême de notre grande littérature classique qu'il réclame pour Vauquelin, nous

la réservons, non pas à Ronsard, non pas à Malherbe, mais à un travailleur plus fécond et plus puissant, à cet être de raison qu'on nomme un siècle, une époque, une génération. à la Renaissance même. Ronsard, du Bellay, Malherbe, ouvriers de la première ou de la onzième heure, ont favorisé la naissance, les débuts de cette littérature, mais ne l'ont pas créée. Même avec cette réserve, notre Vauquelin doit-il être cité à côté d'eux, au même titre ? Nous n'hésitons pas, quoiqu'il nous en coûte, à dire non, et tout à l'heure on jugera nos raisons.

C'est encore faire fausse route que de transformer Vauquelin en ennemi de Ronsard. M. Genty va jusqu'à dire que l'*Art Poétique* est « l'*arrêt de mort* de la Pléiade. » On se demande s'il l'a bien lu : la citation qu'il fait, et dont il s'arme pour déclarer que Vauquelin répudiait les théories de Ronsard sur la langue, prouve tout juste le contraire. Notre analyse de l'*Art Poétique* éclaire suffisamment ce point : sur les questions de vocabulaire, de langue, de lexique, Vauquelin ne fait que traduire Ronsard. Et ainsi de presque tout le reste, qu'il s'agisse de l'épopée, de la tragédie, du genre lyrique, etc. De façon qu'aux yeux du grand public, si le grand public avait lu son œuvre, Vauquelin devait passer pour un disciple attardé de Ronsard, et son livre pour le testament littéraire de la Pléiade.

Il n'est pas plus soutenable, il l'est moins peut être, de dire que Vauquelin a *fait* Malherbe. Nous ne craignons pas d'avancer que ni dans le fond, ni dans la forme, Vauquelin ne ressemble à Malherbe. Idées et expressions, tout diffère de l'un à l'autre. Vauquelin

sait beaucoup et s'intéresse à tout : son regard embrasse toute la suite de l'histoire littéraire depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'aux jours où il vit, où il écrit, il n'est pas un genre important qu'il proscrive ; il n'y a pas une théorie qu'il n'expose ; qu'il ait quelques préférences cachées, des préférences de cœur, d'intimes regrets, lorsqu'il se souvient et parle des choses autrefois chères aux ancêtres, c'est indubitable ; Vauquelin est un *éclectique* qui reste malgré tout de son pays et de sa race. Qu'est-ce, au contraire, que Malherbe ? S'il est savant, s'il est ignorant, il ne le montre guère. Il ne connaît pas les Grecs ; il n'a fréquenté que quelques Latins ; tout ce qui l'a précédé en France ne compte pas à ses yeux. Il ne tente qu'un genre et produit le moins possible ; s'il a des élèves, c'est Maynard, assez sec ; c'est Renan, à qui il reproche de se laisser aller à l'heureuse facilité de son génie. Il n'est pas le tyran des mots et des syllabes, qu'il gouverne bien, il est vrai : la forme chez lui est toujours éclatante et nette, d'un éclat un peu dur, d'une netteté trop coupante. Est-ce cette *manière* que M. Genty prétend retrouver en Vauquelin ? On aurait mauvaise grâce à revenir, à ce propos, sur ce qui a été déjà dit plusieurs fois dans cette étude : comme écrivain, Vauquelin est l'antithèse de Malherbe.

Vauquelin n'est donc ni le fils ingrat et révolté de Ronsard, qui aurait plutôt vu en lui un panégyriste, même s'il eût blâmé plusieurs parties de son *Art Poétique*, ni le père longtemps obscur du glorieux Malherbe : ces généalogies, où se complaît M. Genty,

relèvent de la fantaisie et non de la critique. Vauquelin est de son temps ; il ne se sépare pas des hommes de la Renaissance ; il ne rougit pas d'avoir combattu pour les idées de la nouvelle école et applaudi la *Cléopâtre* de Jodelle ;

Il le ferait encor, s'il avait à le faire ;

il a *ronsardisé* jadis ; il ne s'en repent pas et conserve toujours un culte pour son premier maître. Mais il n'a pas abdiqué toute indépendance entre ses mains, il n'est pas devenu son homme lige. Il y a plus et autre chose en lui. Il y a, dans la vie et dans l'œuvre de Vauquelin, un élément qui manque à la Pléiade, qui manque à Malherbe, à Boileau, à toute l'école classique. C'est l'élément *traditionnel*. Vauquelin, dans son existence privée ou publique, est un homme de tradition, un homme de la vieille roche ; nous le savons déjà ; il nous le dira tout à l'heure encore :

Ha! que je hay toutes choses nouvelles...

En ses écrits, il est le même. Il admire tous les enrichissements, toutes les conquêtes du présent. Mais, il ne regrette pas, il ne méprise pas l'héritage tout entier du passé! Avec du Bellay, il repousse certains petits genres du moyen âge: mais, il connaît mieux que lui, il connaît assez sûrement, par Fauchet et par Pasquier, les antiquités nationales ; le merveilleux païen ne le séduit pas, et il préfère le merveilleux chrétien ; il aime les Mystères, quoique la composition sans doute et le style lui en parussent bien impar-

faits ; la tragédie à la grecque ne lui fait pas oublier les « moralités belles » ; et l'auditeur enthousiaste des vers de Jodelle rime, pour sa famille, un Noël à la mode du vieux temps.

On ne peut donc pas donner du caractère d'écrivain de Vauquelin une définition étroite et absolue : il est complexe, il a plusieurs faces. Si nous l'osions, nous dirions que ses deux principales qualités de critique sont l'intelligence et la tolérance, apanage non pas des révolutionnaires qui renversent ce qui est pour le remplacer par du nouveau ; non pas des autoritaires qui ne créent rien, mais imposent leur domination aux autres et les réduisent à une silencieuse obéissance ; mais des modérés, qui voudraient concilier le passé et le présent et ne briser aucun des anneaux de la chaîne par où sont reliées les générations successives d'un même peuple, qui s'y efforcent et se désespèrent de ne pas réussir, tandis que le temps, à leur insu, conspire avec eux, et assure le triomphe de leurs idées, le couronnement de leurs espérances. Ainsi Vauquelin, qui vit et se développe en pleine Renaissance, garde-t-il le goût de beaucoup de choses antérieures à la Renaissance. Aussi peut-il pleurer sur la corruption de notre théâtre, envahi par les divinités de la Grèce et de Rome, par les sujets grecs et romains, et croire que c'en est fait pour toujours de ce drame chrétien, français et classique, qu'il souhaite ardemment : les années se passent et apportent *Polyeucte, Athalie*, qui répondent à ses vœux et justifient ses théories.

L'événement a donné raison à Vauquelin. Mais il

faut avouer que sa valeur didactique, que son autorité dogmatique est très inférieure à celle de ses devanciers et à celle de son successeur.

Dans quelle situation d'esprit compose-t-il son *Art Poétique?* De 1555 à 1605, il ne publie rien et on trouve sans peine les raisons de cette abstention (1). Mais on se demande pourquoi il conserve manuscrite cette œuvre d'enseignement et de propagande littéraire. La question revient à ceci : Vauquelin avait-il l'étoffe d'un auteur de poétique, et pourquoi fit-il une poétique? Pourquoi? D'abord pour obéir au roi, et pour être agréable à son ami des Portes : une invitation aussi auguste était presque un ordre, et on ne se dérobait pas facilement à des Portes, quand il avait à tirer quelque chose de vous. Mais Vauquelin était-il préparé à cette tâche.

Aristote, penseur puissant, génie presque égal à la nature elle-même, ramène tout à des lois, la littérature, le théâtre, comme le reste. Son esprit l'y porte, et aussi le besoin de réagir contre Platon, qui se contente de condamner la poésie, et de bannir les poètes en les couronnant de fleurs. Le Stagirite accomplit son entreprise avec une supériorité magis-

(1) « Le Public ou j'estois attaché, tous les troubles de ce Royaume avenus de mon age et le soin de mon menage m'empescherent de les revoir et de les faire imprimer alors que leur langage et leur style eust esté peut-estre receu comme celuy de beaucoup qui firent voir leurs ouvrages au meme temps. » *Art. P.*, Au lecteur. — Goujet (*Bibliothèque française*, III, 98), qui estime beaucoup Vauquelin, imagine que le vrai motif fut la grande douleur que lui causa la mort de Henri III !

trale, et son livre demeure le point de départ de toute critique.

Horace est un écrivain militant, un lutteur et un combattant dans la mêlée littéraire. Beaucoup de ses satires et de ses épîtres, quelques-unes de ses odes ont le ton et l'allure de la discussion. Après avoir passé sa vie à faire campagne pour l'établissement d'une nouvelle forme littéraire à Rome, il consigne ses observations, les résultats d'une longue expérience dans l'épître aux Pisons. Ecoutons le : c'est un soldat qui parle de guerre.

On en peut dire autant et même plus de Boileau. En effet, il est très difficile, sinon impossible, de déterminer l'influence exercée par Horace sur les poètes, ses contemporains et ses amis : les œuvres de la plupart sont perdues, et comment indiquer les passages des *Géorigues* ou de l'*Enéide* que le stylet du critique avait marqués de son trait noir ? Nous savons, au contraire, ce qu'a fait Boileau pour Molière et pour Racine, voire pour La Fontaine. « Sans Boileau..., dit Sainte-Beuve, que serait-il arrivé ? Les plus grands talents eux-mêmes auraient-ils rendu également tout ce qui forme désormais leur plus solide héritage de gloire ? Racine, je le crains, aurait fait plus souvent des *Bérénice* ; La Fontaine moins de Fables et plus de Contes ; Molière lui-même aurait donné davantage dans les Scapins, et n'aurait peut-être pas atteint aux hauteurs sévères du *Misanthrope* (1). » Après avoir déblayé le terrain devant eux et chassé les indignes

(1) *Causeries du Lundi*, VI, 511.

du Parnasse, aidé dans cette exécution par Molière, après avoir plaidé pour la raison, le bon sens et la logique contre les mauvais auteurs, et fait l'*avocat*, il fait ensuite le *juge*, donne aux uns la première place et relègue les autres à la dernière, dans l'ombre et l'oubli, avec tant de souveraine équité que la postérité n'a cassé aucun de ses arrêts ; enfin, il se présente en *législateur*, et, qu'on l'aime ou non, son *Art Poétique* reste un monument, respecté des âges et des hommes, bien que plusieurs l'insultent et le lapident, et qu'on en critique, à bon droit souvent, la matière et la structure.

Il n'y a rien de tel chez Vauquelin. Nous n'appellerons pas son livre le code de l'école de Ronsard. Mal ordonné, mal distribué, peu rigoureux, il n'a rien d'un code. Réservons ce titre au manifeste de du Bellay, où, sous l'enthousiasme, la fougue, l'emportement et une apparence de libre désordre, se développe et s'impose une doctrine des plus impérieuses (1). Du Bellay est un réformateur, un fondateur, un chef d'armée : il veut qu'on obéisse sans discuter. Vauquelin est un historien, curieux et au courant, qui dit tout ce qu'il sait et qui en dit trop. De bonne heure, après une première escarmouche poétique, qui

(1) Cf. SAINTE-BEUVE : « Du Bellay, à son moment, est un classique dans toute la force du terme... La poétique de Du Bellay.., elle aida puissamment à déblayer le terrain, à faire le champ net et à remettre la littérature dans une large voie classique, dans une direction qui, en définitive, n'a pas si mal abouti. Après tout, le livret de Du Bellay a *amorcé* la voie qui, agrandie avec le temps et aplanie, et le génie de la France s'en mêlant, est devenue la route royale de Louis XIV. » *Nouveaux Lundis*, XIII, 284, 292.

ne lui est pas favorable, il se retire sous sa tente ; il n'abandonne pas son bouclier, il ne jette pas ses armes, il s'en sert encore, il s'entretient la main, mais dans l'ombre du cabinet. Il suit de loin, avec intérêt, le mouvement littéraire, il garde des relations avec les doctes, mais, comme il ne compte plus dans l'armée active, on l'oublie : Ronsard ne prononce pas une fois son nom. Et c'est de lui que Desportes a l'idée de faire un juge et un législateur ! Nous savons comment il remplit son office de juge. Tandis que Boileau nomme à peine Corneille, Molière, Racine et quelques autres, Vauquelin s'amuse à n'oublier personne (1), et dans un *Art Poétique français* on a l'éloge de tous les grécaniseurs et latiniseurs du seizième siècle : c'est un dénombrement homérique. Vauquelin met toute son industrie à trouver des épithètes sonores et flatteuses pour que chacun ait la sienne. Comme législateur, il vaut mieux et parfois montre de l'originalité et de l'invention. C'est un historien, disions-nous. Ce terme ne lui convient pas encore. C'est un *témoin*, revenu de bien des illusions de jeunesse, mais qui n'en est pas à brûler ce qu'il a adoré ; sa déposition est trop longue, mais sincère et vivante, instructive et amusante souvent ; il raconte tout ce qu'il a vu et, à propos de ce qu'il a vu, ce que d'autres lui ont appris sur le temps passé et sur les pays étrangers ; s'il proteste de sa fidélité et de son

(1) Pour être exact, il est bon de constater qu'il passe sous silence les poètes protestants. On aimerait qu'il nommât de Bèze dont il rappelle le drame biblique, *Abraham sacrifiant :*

Ou voir un Abraham, sa foy l'Ange et son fils. (III, 901.)

admiration pour ses maîtres, il laisse entrevoir que, sur tel point, il se sépare d'eux, qu'ils ont peut-être été trop loin, qu'il faut en rabattre, que le calme et la modération aussi sont des vertus, et que les *neveux* auront à ne pas l'oublier. Que de bonne foi ! de candeur ! de verve ! On lui demande de parler, il parle, tantôt avec la chaleur entraînante d'un vétéran jeune encore et qui entend la trompette, tantôt avec l'abondance verbeuse et conteuse d'un vieillard un peu las, mais heureux de se souvenir, et de qui il y a profit et plaisir à être l'auditeur, en homme enfin, qui lit et qui admire les belles odes de son ami Malherbe, mais embrasserait le neveu de des Portes, Mathurin Regnier, pour sa neuvième satire.

En résumé, en marquant les différences, en laissant chacun à son rang, nous estimons qu'il y a une grande analogie de doctrine entre Vauquelin et Boileau.

La question de savoir si Boileau a lu et imité Vauquelin est à peu près insoluble. Sainte-Beuve dit que Boileau a profité de l'œuvre de Vauquelin, « comme il savait profiter de tout », et M. Gerusez qu'il n'a pas dédaigné de tirer de son livre *quelques hémistiches*. M. Aubertin, qui déclare la lecture de Vauquelin « insoutenable », n'est pas plus explicite : « Boileau, sans doute, dit-il, a connu ce devancier qu'il appréciait à sa valeur ; certainement, il ne lui doit rien et ne lui a fait aucun emprunt » (1). S'il l'a *connu*, il l'a lu ;

(1) Boileau-Despréaux, *Œuvres Poétiques*, p. 197 (1885). N'est-ce pas dans le même volume (p. 11) que M. Aubertin dit que Vauquelin a adressé sa première satire à Henri III ? tandis que c'est à Henri IV.

s'il l'a lu, il est difficile qu'à son insu il ne lui ait rien pris. M. Petit de Julleville croit qu'il l'a lu : il lui paraît « probable qu'il l'avait sous les yeux ou dans la mémoire pour cinq ou six passages (1) ». Un critique allemand, M. Tobler (2), professe la même opinion, mais ne la fonde sur aucun argument. Il est certain qu'on peut citer tout au plus deux ou trois passages analogues chez les deux écrivains, et le plus probant serait la définition des unités, qui amène Vauquelin et Boileau, on l'a vu, à se servir des mêmes rimes. Mais, quelle conclusion tirer d'une rencontre que le hasard peut expliquer ?

> Qui va même chemin et fait même voyage,
> Quelquefois se rencontre en un même passage. (I, 771-772.)

Quant aux ressemblances générales, elles proviennent de « la source commune où ils puisaient. » Et, ajoutent MM. Darmesteter et Hatzfeld, « si Boileau avait connu Vauquelin, il n'aurait pas commis les erreurs qu'on trouve dans les vers où il prétend retracer l'histoire de notre littérature (3) ». Enfin, Boileau ignorait évidemment les *Satires* de Vauquelin ; sans quoi, il ne dirait pas que Regnier *presque seul* ou *seul*, en France, a imité les anciens ; l'oubli de Vauquelin serait une trop criante injustice ; il n'a donc pas eu le recueil de 1605 entre les mains, et n'a jamais lu l'*Art Poétique français*.

(1) Note prise à l'Ecole Normale.
(2) *Litteratur Zeitung*, juillet 1885.
(3) *Le Seizième Siècle en France*, p. 143.

Vauquelin trace, d'après Horace, un portrait du poète, et ajoute à l'esquisse latine des traits nouveaux : il eût pu la modifier davantage.

> Il se moque, il se rit des grands citez rasees,
> Des pertes, des ennuis, des maisons embrasees.
> (II, 607-608.)

Cela est juste d'Horace peut-être, mais non de Vauquelin, de Vauquelin qui déplore avec tant d'éloquence les malheurs de la guerre civile, loin de se complaire dans l'inaltérable sécurité du sage, de l'égoïste idéal. Il est dans le vrai quand il dit :

> Contre Dieu ni l'estat il n'a point comploté :
> En l'Océan d'erreur son esprit n'a floté. (II, 609-610.)

Vauquelin, demeuré fidèle à sa religion, est demeuré fidèle à son roi. Vauquelin possède aussi les autres qualités qu'il attribue au poète ; il aime le travail, il se plaît aux champs, il est simple avec ses égaux, il apprend la vertu aux jeunes gens dont il purifie le cœur et redresse l'esprit, car il sait traduire ses leçons en agréables histoires. Il insinue finement au roi que ce poète, c'est lui-même :

> Et quand, Sire, aux honneurs vous l'avez élevé
> Estant de la liqueur d'Hipocrene abrevé,
> Beau laurier entre tous il paroist en la sorte
> Que fait la fueille verde au pres la fueille morte.
> (II, 633-636.)

Cet honnête homme est un poète. De nombreuses images, des comparaisons nombreuses colorent ses vers

et y répandent la variété. On en jugera par ce beau passage.

Comme le voyageur qui d'un beau lac approche,
En son bord se va mettre au coupeau d'une roche,
La demeurant longtemps oisif en son repos,
Il n'a rien pour object que les vents et les flots :
Toutesfois les forests dedans l'onde vitree
Montrent de cent couleurs leur robe diapree :
Et l'ombre des maisons, des tours et des Chasteaux
Cette eau luy represente au cristal de ses eaux ;
Il s'esjouit de voir que l'onde luy raporte
Par un double plaisir ces forests en la sorte :
Tout ainsi le Poëte en ses vers ravira
Par divers passe temps celuy qui les lira,
Emerveillé de voir tant de choses si belles,
En ses vers repeignant les choses naturelles :
Et de voir son esprit en ce monde distrait,
Mirer d'un autre monde un autre beau portrait (1).

Cette période, où l'image se soutient d'un bout à l'autre, n'est-elle pas d'un ample et large mouvement ?

Vauquelin veut susciter des poètes et crie aux jeunes gens « épris de haute fantaisie » :

Jeunes, prenez courage et que ce mont terrible
Qui du premier abord vous semble inaccessible,
Ne vous estonne point. Jeunesse, il faut oser,
Qui veut au haut du mur son enseigne poser.
A haute voix desja la Neuvaine cohorte,
Vous gaigne, vous appelle et vous ouvre la porte,
Vous montre une guirlande, un verdoyant lien,
Dont ceint les doctes fronts le chantre Delien,

(1) III, 659-674. L'origine de cette page est dans Vida.

Et par un cri de joye anime vos courages
A vous ancrer au port en dépit des orages :
Elle repand desja des paniers pleins d'œillets,
Des roses, des boutons, rouges, blancs, vermeillets,
Remplissant l'air de musc, de fleurettes menues,
Et d'un parfum suave enfanté dans les nues :
Ces belles fleurs du ciel vos beaux chefs toucheront,
Et sous vos pieds encor la terre enjoncheront.
Dans le ciel obscurci de ces fleurs epandues
Sont les divines voix des muses entendues....
Les vers sont le parler des Anges et de Dieu,
La prose des humains : Le Poëte au milieu
S'elevant jusqu'au Ciel, tout repeu d'Embrosie,
En ce langage escrit sa belle Poësie. (III, 7-32.)

Ni Boileau, ni, il faut le dire, le chef de l'école romantique n'excitent la jeunesse avec cette cordiale bienveillance : ils lui montrent plutôt les cailloux et les ronces du chemin. Seul, Chénier, plein d'une généreuse ambition, écrit en tête de son *Invention : Audendum est.*

Mais quoi ? Est-ce l'heure des molles trèves et des rêveries languissantes ? est-ce l'heure des vaines chansons ? Le temps n'est plus d'errer le long des rivières bruyantes, dans les profondes forêts, et de contempler les rondes nocturnes des muses. La France gisante saigne aux quatre veines, proie de la guerre civile. Ses fils se déchirent et préparent aux futurs auteurs de nombreux et terribles sujets. A cette pensée, le poète s'émeut et se lamente :

Pauvre France qui dors, quand tu t'eveilleras,
De tes enfants mutins tu t'emerveilleras.

Celuy qui pourroit voir une forest arbreuse,
Grande, belle, peuplee, antique, noire, ombreuse,
Et la revoir apres sans ombre ni rameaux,....
France, il te voit ainsi, sans sceptre majesteux,
Sans couronne Royale en port calamiteux,
Ta robe par lambeaux, comme à l'accoustumee
N'estant plus de lis d'or sur l'azur parsemee.
Tes massacres cruels aux beaux ans qui suivront,
Aux Poëtes Tragics de sujet serviront.
Mais ore appaise toy ; permets que tes contrees
Ne so'ent à l'avenir de tes fureurs outrees....
Aussi bien pouvons nous, Muses, vous dire adieu,
Car, Muses, de long temps ici vous n'aurez lieu :
Des bons joueurs de luth la main est engourdie,
L'ardeur de la jeunesse est partout refroidie,
Et desja de vos sons et desja de vos chants,
Moins de conte il se fait que des contes des champs.
(II, 1117-1142.)

La paix ! la paix ! voilà le vœu de Vauquelin. Ici le citoyen sert le poète l'échauffe et lui inspire des accents pathétiques. Mais, cette paix, quand en luira l'aurore ? Hélas ! la guerre civile ne s'apaise pas vite, le sang appelle le sang, et ni les huguenots ni les ligueurs ne se disent que ce sang versé à flots, c'est toujours et partout le sang de la France, de la patrie, de la grande mère douloureuse.

Viendra jamais le temps que le harnois sera
Tout couvert des filets que laraigne fera ?
Que le rouil mangera les haches emoulues,
Que les hantes seront des lances vermoulues ?
Que le son des clairons ne rompra nuict ne jour
Des pasteurs en repos le paisible sejour ?... (III, 61-66.)

Oui, ce temps viendra, et Vauquelin le verra : mais

la France sera sauvée par Henri de Navarre et non par Henri de Valois ; mais, une fois le calme rétabli, quand les Muses pourront se faire entendre de nouveau, leur favori sera Malherbe, présenté à Henri IV, en 1605, l'année même de l'impression de l'*Art Poétique français*, par Vauquelin des Yveteaux.

CHAPITRE VII.

Les Satyres Françoises.

« *Satyres françoises au Roy de France et de Navarre, Henry IV par le sieur de la Fresnaie Vauquelin. Livre premier. A. Caen, par Charles Macé, imprimeur du Roy.* — 1604. » Ces satires, distribuées en cinq livres, tiennent plus de trois cents pages (121-442) du Recueil de 1605. Vauquelin qui se décidait, après bien des hésitations, à les donner au public, ne s'est guère préoccupé de les classer. Elles ne se suivent pas dans l'ordre chronologique, et il serait d'ailleurs, sinon impossible, du moins difficile, de déterminer la date où chacune d'elles a été composée : on est obligé le plus souvent de faire des conjectures, et parfois on n'a même pas cette ressource (voir *Appendice* II). Elles ne sont pas groupées suivant la nature des sujets. Il ne faut pas chercher un lien de l'une à l'autre, il n'y en a pas ; le quatrième livre seul présente un certain ensemble : Vauquelin y a réuni des pièces adressées à ses enfants et à d'autres personnes de sa famille.

Vauquelin, dans l'*Art Poétique*, fait l'histoire de la satire, et rapproche ce genre, entendu à la façon d'Ho-

race, du drame satyrique des Grecs. Il se trompe de même dans le *Discours pour servir de préface sur le sujet de la satyre*, qui est avant le premier livre. Il ne connaît évidemment pas le *Cyclope* d'Euripide. Mais il comprend fort bien Horace. Il distingue avec précision la poésie satirique de la poésie héroïque. « ... Les satyriques ne commencent leurs ouvrages avec invocation ou autre merveille : ains avec quelque dedain, quelque courroux ou autre telle façon de dire, comme s'ils estoient provoquez et presque forcez par l'abondance et multitude des vices, à s'élever pour les reprendre, ne se pouvants taire estants piquez de l'eguillon d'un si juste depit. Davantage on introduit seulement des gents de moyenne qualité à discourir et parler en la Satyre, comme flateurs, esclaves, serviteurs et autres telles gents: et par occasion on y entremesle des contes et des fables de choses pareilles et basses. » La muse de la satire est pour Vauquelin comme pour Horace une *musa pedestris* : « ... la Satyre ne demande que la vérité simple et nue, et des paroles du cru du pays de celuy qui escrit sans s'elever ni rabaisser trop en son propos. » La satire raille les vices, mais respecte les personnes, loin de nommer et de diffamer les individus, comme le Sirvente provençal ou le coq à l'âne. Le poète satirique gardera la sage retenue d'Horace et d'Arioste, et n'imitera pas les indignes continuateurs de Marot, lesquels « ont fait et font des cocqs à l'asne et des asnes au cocq, qui sont vers injurieux et diffamatoires, plustost dignes d'estre bruslez avec leurs peres, que d'estre veus d'aucun homme d'honneur. » Vauquelin n'omet rien de ce qu'il croit

utile à son dessein. Sans dépasser la mesure, il va jusqu'où son devoir lui ordonne d'aller. « Je ne diray rien de ma façon d'escrire, sinon que quelque imitation que j'aye faite, et quelque liberté d'escrire que je me sois permise, j'ay taché à ne sortir hors des limites qui doivent borner les affections d'un homme de bien et chrestien, sans toutefois me permettre de parler des questions de la sainte Theologie dont je ne fay profession. »

Il puise à pleines mains dans les livres des anciens. Il leur prend leurs belles pensées, leurs sages maximes :

> Et sans m'assujettir à nul autheur certain,
> Je prends tantost du Grec et tantost du Romain
> Ce qui me semble bon. (P. 137.)

Mais ces satires, œuvre d'un bel esprit érudit qui s'y délasse, ne sont-elles que la dépouille d'Horace, de Perse, de Juvénal, d'Arioste ? Qui peuvent-elles intéresser si elles ne sont ni un tableau des mœurs du temps, ni un acte d'accusation ? — Que l'on se rassure ; on y trouvera cette peinture et ce réquisitoire. Vauquelin n'est pas un de ces amateurs qui traduisent Horace pour le plaisir. Il veut faire le procès à ses contemporains. Il y a urgence. Tout va de mal en pis.

> Mon fils, plus je ne chante ainsi comme autrefois :
> Je suis plein de chagrin, je ne suis plus courtois :
> Seulement tout hargneux je vay suivant la trace
> De Juvénal, de Perse, et par sur tous d'Horace,
> Et si j'estens ma faux en la moisson d'autrui,
> J'y suis comme forcé par les mœurs d'aujourdhuy.
> Les muses ne sont plus en cet âge ecoutees,
> Et les vertus au loin de tous sont rejetees. (P. 337.)

La corruption progresse. Elle gagne de proche en proche. Il y faut faire obstacle. Il est temps de dénoncer le danger et de crier au secours. Que voit Vauquelin autour de lui? Les dérèglements de l'amour, l'avarice, la famille désertée pour la cour et pour les sociétés mondaines, la vanité, l'ambition, la luxure. Partout la trahison, le vol et le brigandage. Le frère n'a plus confiance en son frère. L'ami est trahi par son ami. L'heure presse. Que tout honnête homme digne de ce nom travaille à la guérison commune. Vauquelin, poète, compose des satires,

> Quelque ouvrage qui puisse, en bon enseignement,
> Profiter comme au riche, au povre également. (P. 138.)

Il espère corriger ses semblables. Il n'est point pessimiste; il ne croit pas que jamais l'homme soit irrémédiablement perdu. Il a la conviction que, si un imprudent fait un premier pas dans le mal, on peut l'empêcher de faire le deuxième et même le ramener en arrière.

> Homme n'est si farouche enfin qu'on n'aprivoise,
> Quand il oit patient la reprise courtoise. (P. 139).

A l'inverse de Boileau, qui pense et souvent dit le contraire, Vauquelin a bonne opinion de la pauvre nature humaine. Ce ferme ami de la vertu estime que celui qui s'en écarte n'est victime que d'une aberration passagère. Cet homme, si heureux parce qu'il est bon, s'imagine que tous, s'ils la connaissaient, aspireraient à la félicité qne procure une conscience droite. De là, sans doute, la complaisance avec laquelle il décrit la

vie calme et douce qu'ils mènent, lui et ses amis, honnêtes gens comme lui.

Mais, dire la vérité aux hommes n'est pas chose facile. Ici-bas, les méchants ou les égarés sont nombreux, redoutables et puissants par leur audace : leur effronterie fait leur force. Ils se donnent les uns aux autres l'absolution, et, si l'on s'élève contre eux, sont unanimes à crier haro sur vous.

> C'est un malheur que des Satyres faire :
> Car on ne peut à toutes gents complaire.
> On dit de moy que je suis trop aigret,
> Qu'outre la loy je touche maint segret,
> Qui se deust taire, et n'est chose permise
> Parler de Dieu, des Grands ni de l'Eglise. (P. 244.)

C'est déjà le mot de La Bruyère : « Un homme, né chrétien et français, se trouve contraint dans la Satire : les grands sujets lui sont défendus ; il les entame quelquefois, et se détourne ensuite sur les petites choses qu'il relève par les beautés de son génie et de son style. » Le poète satirique peut tout dire, excepté ce qui blesserait les gens en place, les hommes constitués en dignité, les puissances. Il est emprisonné dans un petit cercle qu'il lui est malaisé de franchir. Dure contrainte ! Pourtant, dans La Bruyère lui-même, que de hardiesse ! Vauquelin non plus ne reste pas empêché. Il promène sa satire à tous les étages de la société. Il n'épargne personne. « Les ignorants tachez des vices communs aux vulgaires, se facheront de se voir depeints et remarquez en la Satyre, comme si le Poete avoit pensé à dechif-

frer leurs mœurs et à les reprendre : Mais les sages et avisez se plairont de la lire, encores que leur naturel et leurs fautes y soient descrites et touchees... En quoy faisant, il ne faut que l'autheur luy mesme se pardonne, ains qu'il depaigne le premier ses imperfections. » Tout le monde trouve son compte dans les satires de Vauquelin ; nul n'a à se plaindre, parce que nul n'est désigné par son nom.

Vauquelin continue Horace ; mais il élargit singulièrement le cadre de la satire littéraire et morale du poète latin. Il y fait entrer le portrait de toute une société. Le vrai imitateur d'Horace est Boileau. Le seizième siècle est troublé et violent : tout y est exagéré, tout y prend un relief énorme, les vices plus que le reste. Horace et Boileau vivent sous un régime de paix, de calme, et de décence apparente, sinon de réelle vertu. Les uns et les autres disent ce qu'ils voient. Vauquelin, qui a sous les yeux autre chose que ce qu'ont vu Horace et Boileau, dit aussi autre chose. C'est même une des conditions de la satire : elle est du temps et du pays où on l'écrit, ou elle n'est pas. Au seizième siècle, les poètes satiriques imitent les anciens ; ils n'en sont pas moins français, et de leur siècle, tout imprégnés des idées et des sentiments contemporains, intéressés et émus par ce qui se passe autour d'eux, spectateurs attentifs et au courant, sinon acteurs, au milieu de la révolution qui s'accomplit. Regnier est à peu près le seul à proclamer que les changements religieux et politiques le laissent indifférent ; mais encore, s'il n'est que moraliste, les mœurs qu'il étudie et qu'il peint sont celles

de Paris, non celles d'Athènes et de Rome ; il décrit nécessairement le présent et non le passé.

Vauquelin est-il l'introducteur du genre satirique dans notre littérature ? Viollet-le-Duc voit en lui le « véritable fondateur de la satire en France (1). » M. Lenient le présente comme un « créateur », à côté de Mathurin Regnier. C'est peut-être trop dire. Il est certain que Vauquelin a eu des prédécesseurs. Du Bellay et Pelletier donnent les règles de la satire. Marot, avec son *Enfer*, du Bellay, que Sainte-Beuve appelle « le premier en date de nos satiriques classiques (2), » du Bellay, avec son *Poète Courtisan* et maints sonnets, Jean de la Taille, avec son *Courtisan retiré*, et, pour ne citer que les principaux, Ronsard surtout, dont les *Discours* sont une suite de satires, l'ont devancé. D'Aubigné a-t-il eu besoin de connaître les lois du genre pour écrire les *Tragiques* ? La satire française ne vient pas de Vauquelin. Mais, ce qui lui appartient, ce qui est son œuvre propre et fait son originalité, s'il y a là de l'originalité, c'est d'avoir indiqué Horace pour modèle aux poètes satiriques. Regnier, Boileau, et tous leurs rivaux ou disciples oubliés du dix-septième et du dix-huitième siècles procèdent d'Horace. Pendant deux cents ans on s'en tient aux préceptes de Vauquelin, et on y est plus fidèle que lui-même ; la satire est purement morale et littéraire. La tradition se brise ou se renouvelle à la Révolution, quand Chénier lance ses iambes.

(1) Préface des *Œuvres complètes* de Mathurin Regnier (éd. Jannet).

(2) *Nouveaux Lundis*, XIII, p. 341.

Vauquelin, le premier, a formellement déclaré se régler sur Horace; — Vauquelin n'a rien créé, sauf, peut-on dire, le titre en même temps qu'il constituait le genre.

Il n'emploie que la forme de l'épître et s'en explique ainsi : « C'est une chose aussi que j'ai notee, qu'il n'y a pas grande difference entre les Epistres et les Satyres d'Horace, fors que volontiers il escrit ses Epistres à gents absents et à personnes elongnees : et qu'il semble qu'en ses Satyres son intention ait esté d'arracher le vice du cœur des hommes, d'en defricher et deraciner les mauvaises herbes : pour en ses Epistres y planter au lieu les vertus, et y enter et y greffer des fruicts d'un bon ordre. Je di ceci d'autant qu'ayant en divers lieux imité Horace, tant en ses Epistres qu'en ses Satyres, j'ay diversement entremeslé les miennes comme a fait l'Arioste : lequel j'ay pareillement suivi en quelques-unes. »

Sans indiquer avec précision tout ce que Vauquelin prend à Horace, à Juvénal, aux anciens (1), sans revenir sur sa façon de traduire ou d'imiter, il est bon de remarquer que notre auteur est un peu trop discret de dire qu'il a *suivi* Arioste. Le « Ferrarois » a laissé sept satires en *terza rima* (2). On en retrouve bien la moitié dans Vauquelin : une partie de la troisième, à Annibal Malaguzzo (II, 2, à C. d'Auberville : « Il fut jadis une saison ardante... », p. 206 : ce passage est

(1) M. Travers a fait ce travail dans ses notes.

(2) *Satires de l'Arioste traduites en Français avec le texte en regard...* Lyon, Laurent, 1826.

traduit littéralement) ; presque toute la quatrième, à Sigismond Malaguzzo (III, 2, à Jean de Morel, suite de portraits ironiques, qui se termine par une sorte d'apologue, le tout d'Arioste) ; la cinquième entière, qui roule sur les femmes et le mariage, à Annibal Malaguzzo (II, 8, à M. Le Blais) ; le début de la sixième à Pierre Bembo, où, selon l'expression de M. Burckhardt, le poète italien s'exprime sur les professeurs et sur les humanistes « avec le calme d'un mépris écrasant » (II, 3, à Monsieur Du Perron) ; enfin, la septième, à Bonaventure Pistofilo : Arioste refuse d'aller à Rome et expose ses raisons à son ami, comme Vauquelin qui redoute Paris, dit les siennes à Desportes (I, 3, à Monsieur de Tiron : les noms propres seuls sont changés). Il serait nécessaire de connaître et même d'avoir pratiqué la langue et la versification italiennes pour comparer à fond Arioste et Vauquelin. Aussi bien, cela n'aurait-il qu'une relation lointaine avec cette étude. Mais, il est évident que Vauquelin devait aimer Arioste : ces satires font grand honneur à l'auteur de *Roland Furieux ;* il y apparaît d'une modestie charmante, d'une raison égale à son imagination, plein de dévouement aux siens qu'il soutient et protège de toutes ses forces, attaché à ses amis, fidèle à ses protecteurs, passionné pour le bonheur et la gloire de son pays, mais implacable pour l'hypocrisie, le mensonge, l'envie, pour tous les vices qu'il voit s'étaler autour de lui, il leur porte des coups terribles, des coups droits, rapides et inévitables, il ne recule devant rien et dit des choses qu'on ne lit pas sans surprise, mais ne déclame jamais ; avec cela, nulle ambition,

nulle amertume ; en somme, une philosophie souriante et douce à la portée de chacun. Vauquelin combat le même combat qu'Arioste, mais il y a cette différence entre eux, qu'Arioste perce son adversaire d'un fleuret élégant et léger, et que lui frappe le sien avec une bonne épée à deux mains, sans pitié, sans merci, jusqu'à ce que mort s'ensuive, comme faisaient ses ancêtres, les valeureux soldats de Guillaume le Bâtard.

Il ne semble pas y avoir lieu ici de chercher si Vauquelin avait, avec ses correspondants, d'autres rapports que des rapports épistolaires : la chose importe peu. Il ne sort guère du général, et n'entre pas dans le détail des évènements.

Vauquelin nous offre dans les *Satyres françoises* une représentation de la société de son temps, et un sincère portrait de lui-même. Après les avoir lues, on ne dira plus sans doute, avec Boileau, que, disciple des anciens,

> Regnier, seul parmi nous formé sur leurs modèles,
> Dans son vieux style encore a des grâces nouvelles.

On ne dira plus de la poésie du XVIe siècle : elle « ne paraît pas avoir beaucoup emprunté au temps ni lui avoir beaucoup donné : elle a ses mouvements propres qui l'empêchent de trop participer aux mouvements extérieurs.... » On ne le dit plus déjà ; mais on étendra à Vauquelin cet éloge réservé à Ronsard : « Où l'on trouve le plus d'impression des événements réels, c'est dans le *Discours sur les misères de ce*

temps. Après les colères que Ronsard avait partagées et les excès qu'il avait vus chez tous les partis, il est pris d'une pitié soudaine qui élève et attendrit sa poésie (1). »

I.

LA SOCIÉTÉ.

Dans sa dernière satire, « à monsieur Bertaut, abbé d'Aulnay, à present premier aumosnier de la Royne », Vauquelin fait l'énumération lamentable des maladies qui travaillent la France. Tous les crimes, tous les vices, en tête les sept péchés capitaux, se sont donné rendez-vous dans ce malheureux pays. A la faveur de la guerre civile, le mal empire et triomphe. Les meilleurs, les plus vertueux n'échappent pas toujours à la contagion. Des défections et des défaillances sont à craindre. Vauquelin exprime en termes fort clairs ses appréhensions à Bertaut qui n'en peut mais :

... Encor ay-je grand peur
Qu'enfin tu ne sois pris à quelque apast trompeur,
Et que ton jugement, ton sçavoir, ta constance
Ne facent jusqu'au bout au monde resistance
Tout est si corrompu que la corruption
Peut estre corrompra ta grand' perfection. (P. 429.)

(1) Ernest Bersot, *Études et Discours*, p. 400.

Que fera Vauquelin ? il le dit avec une énergique trivialité :

Et pour ce il convient bien qu'avec dedain je chante,
Contraint de la senteur d'une odeur si puante,
Car je ne me puis plus tenir le nez bouché,
Et d'un air retenu mon nez est empesché.
Pour m'aider vienne donc la lyre Calabroise,
La quiterre d'Aronce et la trompe Aquinoise.... (P. 431.)

Le voilà parti en guerre avec Horace, Juvénal, Arioste, Perse, Ménandre,

Et tous ceux que la Muse en ce beau genre honore.

La Cour.

« La ville dégoûte de la province ; la Cour détrompe de la ville et guérit de la Cour. — Un esprit sain puise à la Cour le goût de la solitude et de la retraite. » « La province est l'endroit d'où la Cour, comme dans son point de vue, paroît une chose admirable : si l'on s'en approche, ses agréments diminuent, comme ceux d'une perspective que l'on voit de trop près. » Ces paroles de La Bruyère conviennent merveilleusement à Vauquelin qui, de la cour et de ses habitants, avait gardé un triste souvenir (1).

Qu'est-ce qu'un courtisan ?

Les damerets aux moustaches Turquesques,
Nourris en l'art des façons putanesques,

(1) *Caractères, De la Cour,* 101 et 6.

Fardez, frisez, comme femmes coiffez,
Emmanchonnez, empesez, attiffez,
Goderonnez d'une fraise poupine,
Musquez, lavez sous grace feminine,
Aux dames font, dit-on, de mauvais tours
Les surpassants en leurs mignards atours. (P. 294-295.)

Voilà bien les raffinés, les beaux seigneurs coquets et nonchalants, qui se pavanaient, la tête haute et vide, au Louvre, sous les Valois. Que faire parmi ces muguets, au milieu de ces mignons ?

Si vous voulez reprendre l'exercice
De faire en cour aux grands seigneurs service,
Il faut laisser vostre ame en la maison :
Estre debout en chacune saison,
Voire emprunter de jambes un grand nombre,
De la vertu ne prenant rien que l'ombre...
Dedans le Louvre, en ces chambres dorees,
Les doctes Sœurs fort peu sont honorees ;
Mais l'ignorance y trouve grand credit.... (P. 222.)

Les grands sont ignorants : c'est leur première vertu ou, plutôt, le moindre de leurs défauts. Vauquelin ne dévoilera pas leurs innombrables vices, leurs méfaits infinis; il s'en gardera bien, dit-il ; il pourrait lui en cuire. S'il avait assez de courage pour leur arracher le masque, ce serait vite fait : seigneurs, juges et prélats auraient à se tenir sur la défensive. Mais, il n'a pas l'audacieuse insolence de l'Arétin, qui médit de chacun ; il n'est pas un Pasquin, un Marforio, satiriques anonymes qui n'épargnent pas même le pape. Un méchant perroquet a la langue plus libre que lui.

Si plein d'injure à son maistre il s'adresse,
Cocu l'appelle, et putain sa maistresse,
Pour ce qu'il dit, peut estre, verité,
Il en sera d'eux mesme mieux traité.
Moi qui serois, en disant vray, bien aise
De caqueter, il faut que je me taise. (P.251.)

Vauquelin sera donc discret, malgré lui. Pourtant, il en dit assez long sur les mœurs des courtisans.

A la cour, il faut feindre et mentir. Il importe d'y savoir, d'une parole fine,

De feintes fleurs embellir une épine.

On y préfère le mal au bien, l'utile à l'honnête : ces pratiques indignent Vauquelin.

Je ne sçauroy jamais estre faussaire,
Ni le grand sceau de France contrefaire....
Je ne sçaurois avoir la conscience
D'offencer Dieu de certaine science
Nuisant à tel qu'en mon cœur je sçay bien
Estre tenu pour un homme de bien....
Je ne sçauroy suivre la torte sente
De la malice, alors que se presente
Le sentier droit, qui nous donne la pais,
Et aux defunts le repos à jamais....
Je ne sçauroy, d'une bouche effrontee,
D'un sot marmot la muse avoir vantee,
En asseurant que le Grec, le Romain,
Ni le François n'ont eu tel escrivain. (P. 266 et suiv.)

Ce dernier trait frappe en plein les poètes qui louaient avec enthousiasme les vers de Charles IX ou d'autres rimeurs puissants et riches.

Pourquoi donc les grands s'ingénient-ils à déguiser adroitement la vérité ? Pour s'enrichir, pour « remplir les bourses vides », pour se tirer d'affaire dans la cohue des ambitions qui se pressent, qui se poussent, qui se heurtent.

> *Car* il vaut mieux estre marteau qu'enclume,
> Quand à mal faire un chacun s'accoustume. (P. 155.)

Le vol passe dans les mœurs. C'est folie

> De blamer tant pour cela l'Italie. (P. 155.)

La cour est un pays de cocagne pour les larrons titrés. Ils ne perdent pas leur temps à dépouiller une pauvre province. Ils viennent à la cour ; ils savent qu'on y taille en plein drap,

> Et qu'en peschant dedans une grand'eau,
> On prendra plus qu'en un petit ruisseau. (P. 155.)

Ils n'ont peur de rien : l'avarice a son courage et brave la hache et la corde ; mais Vauquelin leur rappelle les terribles leçons données parfois à leurs pareils.

> Vous qui avez le maistre favorable,
> Souvenez vous de ce grand connêtable
> De Richemont qui, dur reformateur,
> A de Giac favori prometteur
> Retrencha l'heur par une mort hideuse :
> De telles gents la vie est hasardeuse. (P. 159.)

Viennent Richelieu et Louis XIV, cette menace ne restera pas lettre morte.

Les courtisans, comme Panurge, ont soixante-trois manières de se procurer de l'argent. Vauquelin ne prétend pas que la plus honnête soit par façon de larcin furtivement fait. Mais le vol n'est pas le plus honteux des procédés admis.

Un égoïsme absolu, une parcimonie crasse de son bien propre, voilà les qualités du courtisan cupide.

Du tien sois defendeur,
Et de l'autruy prodigue dependeur. (P. 299.)

Prompt à prendre, lent à rendre, il dupe les naïfs, leur promet monts et merveilles, et leur extorque des écus qu'ils ne revoient jamais. Il s'adresse surtout aux vieilles gens qui n'ont d'autre souci que d'acquérir. Il pratique les prélats. Il trafique des biens de Dieu dont on fait marchandise. Veut-il emprunter de l'argent, il se donne pour riche, il fait des faux.

Fais pour un cinq un sept à ton besoin. (P. 301.)

Mais voici le quart d'heure de Rabelais. Il s'agit de se mettre en règle avec le créancier..., de ne pas le payer : il est de bonne guerre de le faire attendre trente ans et plus ; le législateur prévoyant a inventé la prescription pour les fripons. Cependant, le créancier ne donne pas dans le piège et en appelle à la justice. Mais, avant de s'exécuter, l'habile et impudent débiteur jouera la comédie, comme Pathelin ou don Juan, et fera tout plutôt que de se dépouiller d'un argent qui n'est pas à lui.

S'il faut payer, inventif et malin,
Malade et foul, contrefais Patelin,
Et fains mourir plustost que rien tu payes... (P. 301.)

Voleur, mauvais débiteur, on peut bien être parasite et entremetteur :

Et bien que peu de depence tu faces
Et que du soir le reste tu gardasses
Pour le matin : pourtant feindre il te faut
Que tu mangeas et perdris et levraut,
Et que souvent tu changes de v'ande,
Estant un peu de nature friande.
L'Italien et l'Espagnol fendant
Souvent à jun s'en va curant sa dent :
Avoir tu dois un ventre de burelle
Et de velours, à la mode nouvelle,
Un beau cappot : mais fais du cuir d'autruy
Large couroy, comme on fait aujourd'huy,
Quand tu seras à une estrange table,
Goulu mengeant du mets plus delettable...
Je veux encor qu'austere tu ne blames
Ceux-là qui sont un peu sujets aux femmes,
Ains que plustost tu y tiennes la main,
Comme n'ayant rien en toi d'inhumain.
Cette façon de beaucoup est prisee,
Et des plus grands la plus autorisee... (P. 302-303.)

Le courtisan de Vauquelin est déjà bien odieux ; cette cour est une caverne de brigands sans vergogne ; le tableau est noir, il va s'assombrir encore.

Cette rage de posséder, cette soif de lucre entraîne la destruction de la famille.

Et les peres cruels ensanglantent leurs mains
Au sang de leurs enfants : les enfants inhumains

Osent bien at enter sur les ans de leurs peres ;
Sans pitié d'autre part sont les barbares meres :
Infidelles aussi les femmes aux maris :
Et la Court ordinaire augmente dans Paris
Ce malheur tellement que, par accoutumance,
Beaucoup ont fait vertu de cette sotte usance.
Les freres entre soy vont traistres conspirants,
A la succession l'un de l'autre aspirants.
Les amis ne sont plus l'un à l'autre fidelles.
Maintenant d'amitié sont rompus les modelles. (P. 167.)

Cet argent, pour lequel tant de crimes se commettent, devient entre les mains des grands un instrument de dépravation et de débauche. Rois et seigneurs satisfont à prix d'or leurs passions, même les plus abominables, celles qui font pousser à d'Aubigné des cris de fureur. Les dames de haute et noble race sont au plus offrant :

Et bien que cette honte
Le soleil face voir, pourtant on n'en tient conte !...
Lucelle laisse entrer le Prelat, le Seigneur,
Secret en sa maison, sous pretexte d'honneur ;
Le Mari n'en voit rien, qui tout exprès s'absente
Pour ce qu'à son retour le profit le contente.

Argine en son Yver comme en son bel Eté,
Veut demener l'amour sous nom de chasteté ;
Subtile elle choisit une sotte jeunesse,
Ne voulant qu'un rusé remarque sa finesse :
Cependant elle tend ses panneaux aux plus fins,
Chez elle aprivoisant les femmes des voisins,
Et puis ces belles brus et ses filles discretes,
Qui sont, comme l'on dit, au badinage faites,
Aportent mille las au festin apresté,
Ou se trouvent les grands en toute privauté :

Qui, prodigues, payant cette fine depence,
Laissent le deshonneur avec la recompence :
Outre les diamants, les perles, les rubis,
Serre-testes, carcans, enfileures, habis,
On baille de l'argent, qui maintient l'equipage,
La maison et le train d'Argine en son veuvage. (P. 167-170.)

Que l'on donne ces seize vers à Regnier, il en tirera un chef-d'œuvre. Macette est la fille d'Argine. Mais Argine a encore de la tenue. Son cœur, si elle en a un, est immonde, ses dehors sont convenables. Macette se roule en pleine boue ; elle est sinistre et redoutable, à force de cynique franchise. Argine est l'esquisse, Macette le portrait.

La grossièreté de ces mœurs fait horreur ; qui en est responsable que la cour et les grands, dont le séjour ici et là a multiplié en France les repaires d'immoralité ? On ment, on vole, on pille, on « paillard » au Louvre ; on en fera autant à la ville et dans les provinces.

Je veux conclure enfin qu'on ne trouve coquin,
Maraut, ni sergenteau, ni bouffon, ni faquin,
Ni clergeon de finance et petit secretaire,
Qui ne veuille estre grand et les grands contrefaire.
(P. 324.)

La cour perd le royaume et déshonore la monarchie : tel est le résumé des vers de Vauquelin.

Le malheur est qu'il n'est pas injuste dans sa diatribe, qu'il n'exagère pas et ne se forge point d'épouvantails. Pour se convaincre de sa véracité, il suffit de relire ou de se rappeler les pages enflammées du chapitre des Princes, dans les *Tragiques* de d'Aubigné.

Vauquelin ne se laisse pas trop entraîner par son indignation ; d'Aubigné développe et délaie ; il lance à pleines mains l'injure, le sarcasme, la malédiction aux grands. Le ton diffère ; mais, en réalité, d'Aubigné et Vauquelin disent la même chose : le premier, dira-t-on, est un huguenot, un révolté, un exilé altéré de vengeance ; le second vit en province, imbu des préventions de la petite noblesse rurale et de la magistrature contre les grands, les croit pires qu'ils ne sont et les peint un peu trop noirs. Mais reste à expliquer l'accord de ce modéré et de cet exalté, et à démontrer qu'il ne donne pas à leurs vers quelque chose de l'autorité de l'histoire.

Les gens d'Église.

Si, pour connaître les mœurs du clergé catholique en France au XVIe siècle, on ne s'adressait qu'au protestant d'Aubigné, on serait blâmable. D'Aubigné, en effet, est sujet à caution. Il fait le portrait de ses adversaires. Il peint des gens qui sont, *de droit,* ses ennemis, qu'il met hors l'Eglise, qu'il bannit de la présence de Dieu, puisque, selon lui, il n'y a qu'un Dieu, le Dieu de Calvin. D'Aubigné a tout intérêt à les noircir, à les perdre aux yeux des peuples : si le pasteur est mauvais, la brebis quittera le troupeau ; si Paris et Rome sont des villes maudites, des Sodome et des Gomorrhe, les fidèles se réfugieront à Genève ou à La Rochelle. D'Aubigné est un soldat et un fanatique,

il frappe, il tue : a-t-il raison toujours, quand il frappe et quand il tue ? Peu lui importe. — Cela ne signifie pas que d'Aubigné se trompe volontairement, ni que ses erreurs soient des mensonges, mais que cet esprit déformé n'a plus la perception nette des choses. C'est un visionnaire. Il voit double ou il voit rouge. Il se bat toujours avec quelqu'un. Il faut donc prendre et laisser, plus laisser que prendre, de ses accusations contre les prêtres catholiques.

Mais voici Vauquelin qui vient à son aide, et fait la même déposition que lui. Vauquelin, le loyal sujet, le ferme chrétien, l'homme rassis, paisible, plein de sens et de sang-froid, flétrit avec une extrême énergie les gens d'Eglise. On peut avoir confiance en lui. Spectateur impartial, il vit au-dessus de la mêlée. Eh bien, il est presque aussi sévère, presque aussi impitoyable que d'Aubigné.

Faisons toutes les restrictions possibles : le magistrat Vauquelin regrette la Pragmatique Sanction, abolie par François Ier, la Pragmatique, ce « nerf très fort et très certain de notre discipline ecclésiastique », comme dit Pasquier ; le satirique Vauquelin cultive un genre, et le genre admet toujours une certaine exagération qui lui est propre : il y a jusque dans Boileau des violences incroyables, si l'on prend les mots au pied de la lettre ; il dédie ses pièces à des Portes, à du Perron, à des évêques qui, sans doute, voyaient dans ses hardiesses une part de rhétorique et de convention ; il est, comme les vieux Gaulois, « gaillard et narquois », « tape aux vitres, mais sans les casser », et imite les enfants « qui, sur le giron de leur mère,

lui font toutes sortes de niches et prennent leurs aises (1)... » ; en un mot, des rancunes de légiste gallican (2), des habitudes de disciple de Juvénal, une certaine intempérance de langage commune à tous les Français, autant de raisons de faire, sur ce chapitre, un sage départ dans les satires de Vauquelin. Il n'en va pas moins très loin ; s' « il joue devant la maison et y rentre à peu près à l'heure », il donne aux autres l'envie d'en sortir pour toujours ; si légèrement qu'il y aille, il casse un peu les vitres ; car, Sainte-Beuve le remarque bien, « chez nous le gallicanisme compliqua... ; il permit d'être plus logique, il empêcha aussi de l'être trop. » Vauquelin l'est assez, pour que les admirateurs de d'Aubigné le chargent de justifier, dans une bonne mesure, l'irréconciliable huguenot.

Beaucoup de prêtres déshonorent le caractère sacré par la simonie et par l'avarice, par l'impudente dépravation de leurs mœurs. L'avarice,

C'est la semence helas ! dommageable et feconde,
Dont la France est enceinte et dont le mal abonde,
Avant l'enfantement qu'en langueur elle sent,
Et ne voit toutefois son mal être présent.
Le sang de Jésus Christ sus elle cri vengeance,
Voyant son beau Palais soumis à sa puissance :

(1) SAINTE-BEUVE, *De l'esprit de malice au bon vieux temps*, à la suite du *Tableau*.

(2) Les royaux se mirent à répéter, pour employer les propres paroles du chancelier Duprat, « que la corruption du clergé était à son comble, que tout se faisait dans l'Eglise par la faveur ou à prix d'argent, que c'étaient partout disputes violentes, procès sans fin, hontes de l'Eglise gallicane, rejaillissant même et étendant leur déplorable exemple sur le pays tout entier. » G. HANOTAUX, *Le pouvoir royal sous François Ier*. (Journal *le Temps*, 23 juillet 1886.)

Il veut qu'on le repurge et que bien loin aux chams
On chasse desormais ces avares marchands.
Car un desir de Regne et d'or la fain cruelle
Commettroient adultere avec l'Epouse belle,
Que chaste il conjoingnit (grand filz de Dieu) jadis
Avec le Saint qui tient les clefs de Paradis. (P. 433-434.)

Les biens de l'Eglise, les biens de Dieu sont une source inépuisable de revenus pour les faux serviteurs de Dieu et de l'Église.

Les grands Prelats, il te faut pratiquer :
Tu gagneras un monde à trafiquer
Des biens de Dieu : l'on en fait marchandise.... (P. 300.)
Et qui voudra quelque abbaye accrocher,
Aille les grands Cardinaux rechercher :
D'Abbé, Prieur, ou de Protenotaire,
Ou par argent Evesque on se peut faire....
Car comme on veut en France se manie,
O quel mechef ! l'avare Simonie,
Et le Seigneur et la Dame souvent,
Au lieu d'Abbé, commandent au couvent. (P. 205.)

Rien d'étonnant, après cela, que les mauvais prêtres, ceux

qui, pour couvrir le mal,
Font caresme le jour et la nuit Carneval, (P. 175.)

perdus au milieu des intrigues, négligent le saint ministère. Ils désertent les maisons du Christ.

Et puis heureux sont les commendataires,
Qui n'ont souci de leurs beaux monasteres,
Sinon en tant que profit il en vient. (P. 295.)

La Religion et l'Église en souffrent.

Un Simon derechef d'habits nouveaux vestu,
Nous vend le Paradis, que la haute vertu
De ce grand fils de Dieu par sa grace nous ouvre,
Et d'un ombre enfumé le beau Soleil nous couvre....
Les boucs ords et paillards et les fangeux pourceaux
Ont gasté de leurs pieds nos sources et ruisseaux :
Et devenus marchands ont fait une foire ample
De l'Eglise de Dieu trafiquants en son temple....
Voyant d'autre costé des hommes fanatiques,
Qui, blamants nostre mal, font cent mille pratiques,
Pour renverser de Dieu ce grand Temple Immortel,
Voulant sur l'autel vray dresser maint faux autel ?
(P. 167-168.)

Ces indignes ministres souillent le sanctuaire de leur présence, et sont une cause de perpétuel scandale. Dans son désespoir, le poète s'écrie :

Pour ce on voit maints Pasteurs boire à d'autre fontaine
Qu'à l'eau belle du Puis de la Samarithaine :
Bien loin de Galillee, avec des voiles d'or
La celeste nacelle ils conduisent encor :
Sous un riche nocher, dans une mer doree,
Ils veulent que par force elle soit adoree,
Et d'un subtil Simon autre que n'estoit pas
L'Apostre qui portoit le surnom de Cephas)
Est allumé le feu qui brusle vostre vie
De luxure, ô Prelats, d'avarice et d'envie,
D'ambition qu'on voit quasi nous apporter
La plus grand'part des maux du parti de Luther. (P. 425.)

Mais, tout est-il perdu ? n'y a-t-il plus d'espoir ? ne se trouve-t-il plus en France un seul bon prêtre ? où sont donc tous ces évêques, que Vauquelin, dans l'*Art Poétique*, convie à raviver la foi par le théâtre ? Cette phalange d'hommes pieux et savants sauvera la France,

Vauquelin l'espère. Il espère en l'éloquence persuasive de son ami, Messire Claude d'Angennes, évêque de Noyon. Par lui

.... on verra que le vice et l'erreur
Seront un jour en France à chacun en horreur. (P. 166.)

Dans l'épitaphe du même, Vauquelin fait son portrait et, par suite, nous apprend ce qu'était un évêque selon son cœur de Français et de Chrétien.

Il estoit des Prelats la parfaite excellence,
Ou fust en bonnes mœurs, ou fust en éloquence,
Ou fust pour soustenir ferme la verité
Aux Princes estrangers devant sa Sainteté,
Et montrer Catholique en franchise Françoise,
Que peut la liberté de l'Eglise gauloise....
Maintenant son trespas fait lors que je devine
Que ce siècle pervers à son malheur decline,
Et qu'on ne verra plus qu'aucun Evesque encor
Ait la Crosse de bois et la doctrine d'or. (P. 172.)

Certes, les gens d'Eglise ne sont point flattés par Vauquelin : mais il s'en prend surtout, évidemment, aux prélats de cour qui ne résident pas, vivent dans le faste et dans l'orgueil, et préfèrent le Louvre à leur diocèse ; aux ultramontains qui reçoivent le mot d'ordre de Rome et de l'Escurial ; aux moines...., il excepte quelque part ceux de l'abbaye de Thélème. Les vices éclatants de ces criminels serviteurs de Dieu attirent les regards et indignent la conscience. Le poète les voit, mais il paraît ne pas voir les vertus humbles et modestes des curés de village réduits à la portion congrue, si simples et si dévoués.

Il en a été, semble-t-il, au XVIe siècle comme au XVIIIe. Le clergé d'en haut donne prise à la critique, aux accusations les plus graves, les mieux fondées. Le clergé d'en bas, par ses vertus, par son courage, mérite la sympathie et l'estime de tous. Il est permis de croire que le chapelain de la Fresnaye au Sauvage, celui avec qui Vauquelin célébrait d'une manière si poétique et si touchante la fête de Noël, s'il n'avait de crosse ni en bois ni en or, avait la doctrine d'or.

Les gens de lettres.

La situation des gens de lettres n'est pas brillante : ils ont de la gloire, mais ils sont pauvres. Du Bellay demande, Ronsard demande, Baïf demande. Jodelle meurt de faim ou à peu près. Il accuse Charles IX de sa détresse :

> Qui se sert de la lampe au moins de l'huile y met.

Ronsard tend la main sans scrupule, témoin ces vers d'une ode au roi Henri II :

> Prince, je t'envoye ceste ode,
> Trafiquant mes vers à la mode
> Que le marchand baille son bien,
> Troque pour troq'. Toy qui es riche,
> Toy roy des biens, ne sois point chiche
> De changer ton present au mien....

Baïf, d'abord riche, et après s'être fait, selon Colletet, octroyer de temps en temps par Charles IX des

offices de nouvelle création « et de certaines confiscations », qui lui permettaient « d'entretenir aux études quelques gens de lettres, de régaler chez lui tous les savants de son siècle et de tenir bonne table, » finit par se trouver fort dépourvu et rima pour vivre. Il est regrettable que l'histoire ne dise pas combien lui fut payé l'infâme sonnet sur la mort de Coligny.

Vauquelin peint le malheureux sort des écrivains dans une satire adressée précisément à Baïf (p. 288 et suivantes). Il y paraphrase Juvénal. En voici l'idée principale :

Les Muses sont filles de la Disete,
Les vers leurs fils, vrais peres de souffrete :
Et les chantant on periroit de fain,
Qui ne voudroit leur apporter du pain.
Tout son cœur met en ses vers le Poëte,
Mais le Milourd son ame plus parfaite
Met en son or.

A quoi bon le génie ? A quoi bon les vers ?

Puis que les grands au jambon de Maience,
Au cervelat donnent la preference
Sur mile vers qui leur sont presentez,
Ne rendans pas leurs esprits contentez :
Qu'ils prisent plus la poire bergamote,
La parpudelle et la bonne ricote,
Le marzepain et le biscuit bien fait,
Que de Ronsard le carme plus parfait.

Les poètes et les savants sont non-seulement négligés, mais méprisés des grands. Ceux-ci,

Ils sont heureux et vivent grassement,
Et le sçavant se repaist maigrement.

. . . . . Comme à povre canaille
Du pain au docte à grande peine on baille.

On est Ronsard, on est Baïf, on fait des chefs-d'œuvre,

Mais tout cela n'aporte point de pain
A ceux qui sont poursuivis de la fain.

Ces vers reviennent comme un refrain. Vauquelin plaint la misère de Ronsard, de Filleul, de Daurat, et de Guy le Fèvre de la Boderie, traducteur des livres saints :

Et (ce qu'on dit à nos rois une honte)
Du docte Fevre on fait trop peu de conte :
Et l'Espagnol, jusqu'en nos lieux ombreux,
(Pour eclarcir les beaux secrets Hebreux)
Le vint querir quand, plein d'un saint courage,
En Flandre il fist des grands Bibles l'ouvrage.

Mais quel moyen y a-t-il d'éviter la pauvreté ? Quel moyen d'être riche ? demandent les poètes, demande Baïf à Vauquelin. La réponse est excellente, constamment ironique, d'une cruauté froide et méprisante. Vauquelin y épuise la raillerie. Il fait boire jusqu'au fond le calice aux poètes de cour. Vous voulez vivre dans ce pays, leur dit-il : ne soyez donc plus ni hommes ni poètes, laissez votre âme à la maison, devenez de vrais courtisans. Soyez voleurs, menteurs, faussaires, parasites, entremetteurs. Vendez-vous vous-mêmes, cela rapporte. Quand vous serez opulents, vous pourrez acheter les autres, vous pourrez vous asseoir à la grande table bien garnie des « milourds. » On vous saluera, on vous honorera, on vous adorera.

Ainsi s'échauffe le bon Vauquelin, avec un demi sourire, qu'on entrevoit. Il vise peut-être des Portes, le fortuné des Portes, dont le neveu Mathurin défie naïvement Malherbe d'avoir jamais, comme lui, dix mille écus de rente. Le délicat des Portes n'a pas commis tous les méfaits que Vauquelin recommande au poète courtisan. Il est l'ami de Vauquelin, c'est un titre, c'est une garantie de vertu relative. Mais c'est à lui, malgré l'honneur et l'estime que Regnier lui octroie libéralement, à lui, l'auteur des *Psaumes*, que s'appliquent les fameux vers de d'Aubigné :

> Des ordures des grands un poete se rend sale
> Quand il peint en César un ord Sardanapale

Ce que d'Aubigné dit tout haut, Vauquelin le pense à part lui, tout bas, dans son coin de province. Il pense aussi : Regardez-moi, poètes ambitieux, avares, insatiables. Je vis loin de la cour, loin de Paris, avec les miens, attaché à mes devoirs de citoyen et de magistrat, content de peu, rimant à mes heures, libre de soucis, bénissant l'existence sans craindre la mort, heureux ; que ne m'imitez-vous ?

Les Femmes et le mariage.

Vauquelin a beaucoup aimé Anne de Bourgueville, il l'aime encore, il l'aimera toujours. Il voit en elle le modèle des femmes, la plus douce, la plus affectueuse, la plus sûre des compagnes. Néanmoins, il ne pardonne

pas aux autres femmes en faveur de celle à qui il doit tant de bonheur. Il ne serait pas de son pays et de son temps, ni un vrai poète satirique, s'il ne médisait à cœur-joie du sexe faible, s'il ne développait et n'aggravait le réquisitoire fulminé par des Portes en des stances célèbres (1).

Règle générale, la femme n'aime son mari que par intérêt. Ne vous imaginez pas que votre femme vous chérit pour vous-même ; ce qu'elle aime en vous, c'est votre richesse, c'est un bel habit, un diamant ou tout autre colifichet. Qu'elle n'ait plus besoin de vous, elle vous négligera,

> Te mesprisant ainsi qu'une glace cassee,
> Ou comme d'un tableau la painture effacee.
> Toutefois c'est ma femme ! et puis si longuement
> Nous avons sans ennui vescu si doucement ! (P. 200.)

Les jolis vers, et comme l'excellent cœur de Vauquelin se montre vite ! A la première occasion, pourtant, vous serez trahi par elle, ainsi qu' « Amphiaras » par « Eriphile. »

> Mais comment pourroit-il arriver quelque noise
> Par une femme belle, humble, douce et courtoise ?

Pour un rien, pour une bague, pour un chiffre, pour une robe neuve ; on s'emporte, on en arrive à haïr son

(1) *Œuvres de Philippe Desportes...* par Alfred Michiels, Paris, 1858, in-12 ; les *Stances du mariage,* p. 419 et suiv., se terminent ainsi :

> ... Je hay plus que la mort ta rigoureuse loy,
> Aimant mieux espouser un tombeau qu'une femme.

mari, et, nouvelle Frédégonde, on trouve un Landry qui vous délivre du fâcheux.

Il faut être favorisé de la fortune pour découvrir une vraiment honnête femme. Neuf fois sur dix, Vauquelin le prouve, le mariage est une mauvaise affaire. Dieu, en effet, créa les dix espèces de femmes que voici (1). Il les a produites : 1° d'une orde Truie ; 2° d'une Renarde ; 3° d'une Chienne médisante, criarde et hurlante ; 4° d'un bloc d'argile ; 5° de la mer à l'onde variable ; 6° du sang d'un Ane porte-fardeaux mêlé à de la cendre : celle-ci est laborieuse, gourmande et impudique ; 7° d'une Fouine voleuse et rebelle à Vénus ; 8° d'une Cavale, belle, coquette, paresseuse et amoureuse, surtout d'elle-même ; 9° d'un Singe :

Elle a le coul si court qu'elle ne peut
Le bien tourner ainsi comme elle veut,
Fesse petite et cuisse heronniere,
Belle devant comme elle est par derriere...
Elle sçait tout, en conseil elle est fine,
Comme le singe, elle fait bonne mine,
Et ne rit point. (P. 371.)

La terrible énumération ! mais Dieu a eu pitié de l'homme. Il lui a donné un jour sur sept pour se reposer. Il lui a donné une femme sur dix pour l'aimer et en être aimé. Celle-ci est fille de l'Abeille :

Mais celle la qui d'une Abeille est nee,
Rend l'homme heureux auquel elle est donnee

(1) Cf. SIMONIDE, *Gnomiques*, éd. Tauchnitz, p. 83 : Vauquelin traduit à peu près Simonide, sauf au dernier vers (*Car la faveur...*) : Simonide parle de la grâce, de la beauté.

Comme ayant seule entre toutes le pris,
Et n'ayant rien digne d'estre repris.
Car son labeur fleurit en son menage,
Son bien augmente et reluit son ouvrage :
Toujours aimante avec l'epoux aimé
Elle vieillit au lict accoutumé :
Pour l'ejouir elle enfante feconde
De beaux enfans pour tenir rang au monde :
Et cette femme entre toutes reluit :
Car la faveur divine la conduit. (P. 371.)

Il est à peine besoin d'insister sur le mérite de ces beaux vers ; la facture en est excellente, le sentiment élevé, délicat et simple.

Mais où rencontrer cette merveille, cette perfection ? Elle doit être aussi rare que l'oiseau bleu. Il est donc prudent de ne pas renoncer au célibat, de ne pas se vouer de gaieté de cœur au malheur à perpétuité. L'homme a déjà bien de la peine à faire son chemin tout seul dans la vie. Que sera-ce, s'il se lie à une femme ? — Voilà sans doute ce que pensait M. Le Blais, conseiller au Parlement de Rouen, et M. Le Blais va se marier ! Il se garde bien d'en rien dire à son ami Vauquelin. Il sait l'estime que celui-ci fait des femmes. Il va s'engager, lui, Le Blais, dans une mauvaise voie. Son ami se « gaussera » assez tôt de lui. Mais le secret de Le Blais, qui est le secret de tout le monde, est aussi celui de Vauquelin.

Fors que de toy, de tous autres j'entens,
Que prendre femme avisé tu prétens,
Et resolu par un conseil bien sage,
Tu te veux mettre aux loix du mariage :
Tu me le cele, et si ne sçay pourquoy,
Car nul ce fait n'approuve plus que moy.

Qu'est-ce à dire? Vauquelin, l'ennemi des femmes, recommande le mariage? Il est vrai, et il ne mérite pas le reproche que Bossuet inflige à Boileau : « Celui-ci s'est mis dans l'esprit de blâmer les femmes. Il ne se met point en peine s'il condamne le mariage, et s'il en éloigne ceux à qui il a été donné comme un remède. Pourvu qu'avec de beaux vers il sacrifie la pudeur des femmes à son humeur satirique, et qu'il fasse de belles peintures d'action souvent très laides, il est content (1). »

Il mérite encore moins le traitement subi à Dijon par un imprudent maître des eaux et forêts, coupable d'avoir maltraité sa propre femme. La société de comédiens, la *Mère Folle*, le traduisit sur la scène, sous son vrai nom, dans le « Jeu de Me du Tillet », et le montra bafoué et *exécuté* par un chœur de Satyres.

Le grand Pan Forestier, de Syrinx amoureux,
Pour la femme quitta les antres ombrageux ;
Et nous, le plus souvent, à course vagabonde
Les nymphes poursuivons....
Car la femme n'est rien que la douceur du monde.

Arriere donc d'icy, vous, fantasques silvains,
Arriere loin de nous, forestiers inhumains,
Indignes que l'amour en rien vous favorise ;
Comme osez-vous, mutins, traiter si rudement,
Celle que vous devriez carresser cherement?
La femme est mise au monde afin qu'on la courtise (2).

(1) *Traité de la concupiscence,* XVIII.

(2) Voir PETIT DE JULLEVILLE, les *Comédiens en France au Moyen-Age,* p. 209.

Vauquelin n'aurait jamais refusé de chanter cette spirituelle et amoureuse *Foresterie*.

Quelles raisons donne-t-il à l'appui de sa nouvelle thèse ? Des raisons justes, solides à coup sûr, mais d'un ordre peu élevé, au premier abord. Il pèse les inconvénients et les avantages du célibat et du mariage, et conclut en disant aux célibataires : mariez-vous.

Non, cher ami, je ne veux t'empescher
De prendre femme et, plein de courtoisies,
De te soumettre aux loix que j'ay choisies.
Aussi, j'ay dit, plusieurs fois, qu'en bonté
Nul n'est parfait sans femme à son côté !
Et qu'on ne peut jamais vivre sans blame
Ni sans peché, quand on vivra sans femme :
Car qui de soy n'en a point, il faut bien
Qu'il en emprunte à quelques gents de bien.
Qui s'accoutume à goûter la viande
De ses voisins, d'une bouche friande
Devient glouton de cette chair d'autruy. (P. 348.)

Voilà le grand motif invoqué par Vauquelin, et le thème qu'il développe. Mariez-vous pour ne pas tomber dans la débauche, pour n'être pas tenté par le bien du voisin. Avouons le, ces idées sont bien communes, bien terre-à-terre, et déconcertent notre délicatesse. On voudrait entendre Vauquelin parler différemment, montrer dans le mariage non pas un refuge contre le péché, mais autre chose, l'union de deux âmes qui se donnent librement l'une à l'autre, qui s'associent pour la vie et mettent tout en commun, joies et douleurs. On aimerait à l'entendre dire que le mariage est pour l'homme un devoir, le premier peut-être de tous

les devoirs.... Mais, au fond, n'est-ce pas sa pensée, enveloppée de commentaires égrillards? L'os est rude, cassons-le, et nous trouverons la moelle substantielle, la généreuse et pure doctrine de nos maîtres du seizième siècle.

> Te mariant tu feras bien vrayment,
> Mais au devant penses y sagement, (P. 351.)

dit Vauquelin à Le Blais, et il lui indique les précautions à prendre. Avant d'épouser une jeune fille, il faut bien étudier sa nature, voir le milieu où elle vit, les mœurs de son père, de sa mère, de sa nourrice. Prend-elle son plaisir près des siens, ou à la cour? Est-elle triste ou d'humeur douce et joyeuse? Superbe et glorieuse, ou simple et modeste? Ce sera habileté de ne pas la choisir riche. Car, si elle a beaucoup de bien, elle dépensera le sien et celui de son mari. Le plus souvent, l'homme recherche une femme de parfaite beauté. Il a tort, selon Vauquelin. Mais quoi, ira-t-il se marier avec une laide? Non pas. La grande beauté attire les galants, la laideur ennuie et dégoûte le pauvre mari. Mais, il y a un milieu, il y a une moyenne beauté, qui charme et rassure à la fois.

> Or soit ta femme agreable de l'œil,
> Humble, courtoise, et du hautain orgueil
> Toute ennemie....
> Qu'elle soit nette et mignonne et jolie,
> Et sans grands frais en ses habits polie. (P. 356-357.)

Vauquelin fixe avec rigueur l'âge du mari et de la femme : il doit avoir trente ans, afin d'être chéri pour

sa prudence et sa raison, et elle dix ou douze ans de moins que lui, parce que, c'est Vauquelin qui l'avance, les femmes vieillissent plus vite que les hommes.

Les préceptes suivants méritent d'être cités dans leur entier. On verra que Vauquelin n'oublie rien.

Qu'elle aime Dieu, catholique et devote,
Et toutefois qu'elle ne soit bigote,
Voulant ouir plusieurs messes le jour
Et visiter le parvis et contour,
Et de l'Eglise et des chapelles saintes
Importunant les Saincts de lèvres feintes...
Il suffira chaque jour d'une messe,
Et qu'elle en l'an une fois se confesse (1).

Enfin, qu'elle n'use pas des mensonges du fard, mais garde le naturel visage qu'elle a reçu de Dieu.

Ces idées de Vauquelin sont tout à fait celles du protestant Claude Baduel, recteur de l'université de Nimes qui, en 1542, se maria, à la surprise générale. Nous ne pouvons résister au plaisir de reproduire la page discrète et charmante où M. Gaston Boissier résume les idées de Baduel :

« Baduel ajouta au scandale en publiant quelque

(1) P. 356-358. Cf. Arioste : « Ne la prenez ni trop riche ni trop noble, si vous ne voulez pas être ruiné par son luxe et humilié par son orgueil. Ne la prenez ni très-belle ni très-spirituelle, mais qu'elle ne soit non plus ni laide ni sotte : une sage médiocrité en tout ; qu'elle craigne Dieu, mais qu'elle ne soit pas trop dévote ; surtout qu'elle n'ait point de liaison avec les ânes qui ne portent pas le bât... ; qu'elle se contente de la figure que Dieu lui a donnée, et laisse le blanc et le rouge aux femmes des maris trop complaisants. »

temps après une petite brochure sur le mariage des gens de lettres, où il excitait ses collègues à suivre son exemple. Il énumérait les qualités de la femme qu'un homme studieux doit associer à sa vie. Il lui faut en choisir une qu'il puisse aimer, — *deligat quam diligat*, disait-il dans son latin mignard, — la prendre dans une famille honorable pour qu'elle ait eu sous les yeux des exemples d'honnêteté et de chasteté ; plutôt vertueuse que riche, la profession des lettres ayant en vue les bonnes mœurs et le bien de la société plus que la fortune ; « cependant, ajoute-t-il finement, la richesse n'est pas à dédaigner, car elle assure l'indépendance. » — « Ainsi choisie, l'épouse du lettré sera modeste et silencieuse, diligente dans l'accomplissement de ses devoirs domestiques, attachée à son époux en qui elle verra à la fois un supérieur et un égal, simple en sa toilette, modérée dans le manger et le boire, pieuse et adonnée à la prière... » L'épouse, en outre, se sachant l'aide de son mari, *socia et adjutrix*, lui ménage la tranquillité et le repos, le soulage des soins qu'elle peut prendre pour lui, l'encourage au travail par le silence, la propreté élégante, l'affection dont elle l'entoure ; le console dans ses ennuis, élève dans la foi ses enfants qu'elle a commencé par nourrir de son lait, bref lui assure paix au dedans, dignité au dehors, et le met ainsi en état de faire porter tous leurs fruits à ses travaux de professeur et d'homme de lettres (1). » S'il fait là le portrait de sa

(1) Gaston Boissier, Article sur Muret et Claude Baduel, *Revue des Deux-Mondes*, 1er décembre 1882.

femme, on ne peut que dire de cet aimable et sage universitaire : heureux Baduel ! et de Nîmes : ville privilégiée que celle où les professeurs trouvent de telles compagnes !

Le Blais connaît-il une femme ornée de toutes ces qualités ? Qu'il l'épouse. Que si plus tard elle lui est infidèle,

> Ou qu'au service elle ait un familier
> Qui sur le front lui plante un andouiller, (P. 359.)

ce malheur lui sera commun avec plusieurs autres, aussi diligents, aussi avisés : on ne peut parer tous les coups de la fortune.

Maintenant, comment vivre avec sa femme ? Avant tout, il est urgent de renoncer aux femmes des autres et de se garder pour la sienne. C'est de la prudence et de la loyauté. Vous êtes marié ; aimez votre femme d'un cœur constant ; elle vous rendra la pareille. Prenez plaisir à ses occupations, quand elle veut vous être agréable. Commet-elle une faute, grondez-la doucement.

> Elle est punie assez quand la reprise
> La fait rougir sans fard, de honte eprise. (P. 361.)

Souvenez-vous qu'elle est votre compagne, et non votre servante ; menez la de temps en temps à la danse, aux festins de baptême, aux grandes fêtes publiques. Mais, ne la laissez pas trop fréquenter chez les voisins ; là est le péril. Surveillez la, avec discrétion toutefois.

> Mais il y faut pourvoir de telle addresse,
> Qu'elle n'avise en cela ta finesse,

Car te voyant defier de sa foy,
C'est un sujet de se plaindre de toy. (P. 362.)

Le meilleur moyen de rendre sa femme fidèle est de l'aimer, de l'aimer de toutes les façons. Vauquelin, il faut qu'il soit satirique jusqu'au bout, précise et éclaire cette théorie dans un apologue qu'on ne peut analyser (P. 363-365) : il l'emprunte à Arioste, après Rabelais, et avant La Fontaine, qui, lui, se contente de le résumer (1).

Après les conseils aux hommes, viennent des « Enseignements », pour les filles à marier. Vauquelin s'adresse à celles qui dédaignent le lien conjugal.

Fille, c'est belle chose avoir une ame pure
Dans un corps chaste et net : et franche demeurer
Pucelle et toute vierge en sa prime nature,
Et des beautez de l'ame et s'armer et parer !

Or si du plus commun tu veux suivre l'usage,
Expert le connoissant bien je t'avertiray....

Soit ton mari celuy que ton Pere et ta mere
Entre eux te choisiront. (P. 373-374.)

Il trace pour la femme le même plan de conduite que pour le mari. Il est inutile d'y revenir. Il vaut mieux citer cette spirituelle sortie contre la toilette.

Apres l'or et l'argent ne brule point avare :
Ni de Jacinthe fauve ou bien de jaspe vert,
Ni de gemmeux colier ta gorge point ne pare,
Ains simplette plus tost tien toy le sein couvert.

(1) Rabelais, *Pantagruel*, III, 28. — La Fontaine, *Contes*, II, XII, l'Anneau d'Hans Carvel.

L'or et l'argent n'est rien qu'une poudre cendreuse :
Les joyaux precieux que pierres et caillous,
Au rivage amassez de la mer sablonneuse,
Ou pres des bords d'un fleuve à l'abandon de tous....

Ni mesme de tes yeux ne noirci la paupiere,
Ni ton poil naturel, ni ton vouté sourci :
Quand Dieu forma la femme, il la fit toute entiere,
Il ne faut rien par art luy adjouter ici. (P. 377.)

Ainsi pense et parle Vauquelin des femmes et du mariage. Nous avons été sur le point de lui faire le très grave reproche de n'en avoir point une assez haute et assez pure idée. Reconnaissons que la forme fait parfois tort au fond, parce que l'auteur tient à bien jouer son rôle de satirique. Voyons le, avant de le juger, dans son rôle de mari, de père, de chef de famille, où son cœur et son intelligence se déploient à l'aise.

II.

VAUQUELIN HOMME PRIVÉ ET PUBLIC.

Nous allons pénétrer plus profondément dans l'intimité du caractère de Vauquelin. Il se révèlera à nous avec franchise, avec rondeur, avec bonhomie. Il ne se flatte pas plus qu'il ne flatte les autres. Il ne dit pas de mal de lui-même, parce qu'il n'en voit pas à dire :

il est heureux et bon avec candeur, sincérité et un peu de fierté.

Il n'a pas d'ambition. Jaloux de son indépendance, il ne veut à aucun prix la sacrifier. M. de Chiverny, chancelier de France, lui demande d'écrire une histoire du blason (p. 143-145) : c'est un moyen de faire sa cour aux rois et aux princes ; il refuse ; il préfère écrire des satires. Maintes et maintes fois, on le presse d'aller vivre à la cour : il y trouvera des protecteurs, le roi, Joyeuse, des Portes ; il s'y enrichira ; il y prendra sa part de la dépouille publique. Rien n'y fait. Il résiste toujours. Plus que tout, il aime Caen, Falaise et ses bois :

Je ne pourroy jamais estre à mon aise,
Si bien souvent, traversant par Falaise,
Je ne quittoy de Caen le beau sejour
Pour mieux ouir des Rossignols l'amour
Dedans nos bois, visiter nos ombrages,
Et les detours de nos sentiers sauvages :
Et remarquer des Peres anciens
L'innocent age en nos Parroissiens (1).

Et encore :

J'aime mieux estre en cette Normandie
Tout bouilleux : ou, quoy que l'on en die,
Se plaisent bien les filles de Paris,
Quand elles ont l'heur d'y trouver maris. (P. 271.)

(1) P. 163, à monsieur du Perron ; cf., p. 202-210, à monsieur d'Auberville ; et ceci :

Ha ! que je hay toutes choses nouvelles....
Et ce que font les hommes de loisir ! (P. 156.)

Il est assez riche : pourquoi se travailler à s'agrandir plus qu'il n'est besoin ?

Quand j'ay moyen, en maison bien garnie,
De recevoir honneste compagnie,
Et par païs mener un moyen train,
Ne doy-je pas au reste mettre un frain,
Sans rendre l'ame aux desirs asservie,
Et bien vivant mener joyeuse vie ? (P. 286.)

Il a plus d'honneurs qu'il ne lui en faut. Il aime mieux ses curés que les prélats. Il prend plaisir, suivi de ses nombreux vassaux, « comme d'un exercite », à conter avec eux des contes du bon vieux temps. Il lui suffit de voir les citoyens se découvrir sur son passage, quand il va par la ville. Il lui suffit d'être assis sur les fleurs de lis, de rendre la justice au nom du roi. Si ses dignités étaient plus nombreuses, il en aurait trop. S'il avait plus de bien, il en ferait largesse aux amis de la vertu.

Vauquelin est tout fier, semble-t-il, de ses fonctions de magistrat. Mais elles lui sont bien souvent à charge. Il s'ennuie au Palais, il respire difficilement dans l'atmosphère des tribunaux. Il a la tête rompue des cris des plaideurs qui l'abordent partout, et le relancent impitoyablement, où qu'il se réfugie.

Si je pren l'air aux champs ou en la rue,
Je suis suivi d'une épaisse cohue
De gents grondants : si je veux reposer,
Soudain il faut procez-verbaliser
Soit d'une veüe ou soit sur une enqueste,
Ou soit pour rendre une depesche preste,

Importuné d'escrire au Parlement,
De confronter, faire un recolement,
Puis aussi tost entendre à la police....
Tu pourras donc, cousin Morel, me dire
Pourquoy ce fut que je voulois elire
Cette grand'charge et les Muses laisser
Pour librement m'aller embarrasser
Au labyrint des affaires publiques,
Les préférant aux Verves Poëtiques ? (P. 260.)

Il n'a pas un moment de liberté. Il ne trouve pas le temps de s'ébattre avec les siens aux bois et sur le bord des ruisseaux. Il a même des remords. Il s'accuse d'avoir pris une charge judiciaire sans avoir l'amour du métier, sans même le connaître. Il ressemble à ce vieux magistrat ignorant d'Alençon

Qui ne jugeoit les hommes qu'au minois;

dans les procès, il confiait à un sien compère, praticien habile et retors, le soin de prononcer la sentence, et la prenait à son compte (p. 261).

Beaucoup ainsi, moy le premier peut-estre
Pour n'avoir sceu soy-mesme bien connoistre,
Juges se font : puis faut qu'avec ennuy,
Ils jugent tout par la bouche d'autruy :
N'avisant pas que d'argent la grand'somme
Fait l'oficier et non pas l'habile homme. (P. 262.)

La chicane ne va pas à l'humeur de Vauquelin. Il paye cher l'honneur de représenter le roi. Aussi, parfois, a-t-il bonne envie de donner sa démission. Il songe même, l'honnête homme, à restituer au fisc tout l'ar-

gent qu'il a touché (p. 232) ! Il a assez fait pour les autres et veut désormais vivre pour lui.

> Et si je ne croyoy qu'on me tint pour volage,
> Ou bien, qui vaut autant, pour un homme trop sage,
> Je ferois un beau coup ! tous mes livres de Lois,
> D'ordonnances, d'Edits, tant Latins que François,
> Je meltroy dans le feu : je prendroy pour devise
> Le bonnet et la vigne en signe de franchise. (P. 174.)

Que celui qui n'a jamais poussé ce cri du cœur, se moque de Vauquelin. Sans doute, on ne brûle rien, le juge ne cesse de juger, ni le professeur de professer. Mais on se console par là, et qui se dit le plus malheureux des fonctionnaires, n'est pas toujours le moins heureux des hommes. Il faut qu'il y ait un certain charme à être au service de l'état pour qu'on y persévère, surtout quand on a, comme Vauquelin, cent raisons d'y renoncer, et que rien ne vous manque.

> Tellement que m'estant retiré privémen',
> Je puis en plus d'un lieu m'ebatre honnestement :
> Ou soit en la campagne ouverte et plantureuse,
> Que Ceres nourriciere a rendu fourmenteuse,
> Ou soit dans le Bocage, ou les bois epineux,
> Ou les ruisseaux bruyants, les étangs poissonneux,
> Les taillis chevelus, les montagnes ombrees,
> Les vallons fleurissants, les verdoyantes prees,
> Donnent tout le plaisir, tout le contentement,
> Que pourroit souhaiter un bel entendement. (P. 179.)

Tel est son idéal : vivre dans le Bocage, et, joyeux, craignant Dieu, s'y promener, gausser, gambader et rire ! et, entre temps, dire sa félicité en braves et bons

vers imités des anciens (p. 242 et 311). Ce rêve d'un homme du XVIe siècle, d'un homme actif, raisonnable, qui ne sacrifie pas l'essentiel de la vie à d'oisives et stériles contemplations, n'est-ce pas le rêve de tous les hommes ? William Cooper a exprimé cette vérité avec la plus pénétrante éloquence dans son poème de la *Retraite :* « Attachés qu'ils sont aux affaires et enchaînés à la rame qu'il est donné à si peu de pouvoir quitter, tous, quand déjà le flot de la vie sensiblement se retire et baisse, aspirent à quelque abri aux champs, sous les ombrages, là où, mettant de côté les longues anxiétés, ou ne s'en ressouvenant plus que pour ajouter un embellissement et comme un sourire à ce qui était doux déjà, ils puissent posséder enfin les jouissances qu'ils entrevoient, passer les années du déclin au sein de la quiétude, réparer le restant de leurs jours perdus, et, après avoir vécu dans la bagatelle, mourir en hommes (1) ».

Vauquelin reste chez lui : il dépense tantôt plus, tantôt moins, selon ses revenus. Il ne ruine pas ses vassaux ; il n'est pas un hardi demandeur et se contente du gain qui lui arrive par fortune. Toutefois, si on lui fait un cadeau, il n'en est nullement marri :

> Ne refusant un levraut quelquefois,
> Ni mesme encor les ordinaires drois,
> La venaison que tout soudain en hâte
> Je fay larder, épicer, mettre en pâte. (P. 270.)

Lui prend-il fantaisie d'aller se promener, il attelle

(1) Traduit par SAINTE-BEUVE, *Causeries du Lundi*, XI.

ses chevaux au vieux carrosse de famille, et rend visite à son « cousinage. » Il est heureux, il chante son *Beatus ille.* Mais Horace finit le *Beatus ille* par un trait de satire qui nous pique et nous met en garde contre l'ironie de l'auteur. Vauquelin y met, avec beaucoup de verve et d'abondance, plus d'accent intime et d'épanchement familier. Il faudrait pouvoir transcrire toute la satire à M. de Repichon (p. 233-240) : elle renferme un tableau complet de la vie de Vauquelin à la campagne. Ami de la nature, il court volontiers par monts et par vaux.

Ores seulet il va de campagne en campagne,
Ores de bois en bois, de vallon en montagne,
Prenant mile plaisirs jusqu'à tant que la nuit,
Ou que le temps mauvais lui rompe son deduit :
Et mile beaux pensers qui luy font compagnie,
Sont cause qu'ainsi seul jamais il ne s'ennuye.
Et puis se reposant dessous l'ombrage epais
D'un grand hêtre feuillu, pour prendre un peu le frais,
Il oit dans les forests des vents un doux murmure,
Qui semble caqueter avecque la verdure...
Il oit un escadron, un Essain bourdonnant
D'avettes qui la vont un grand bruit demenant,
Il oit sourdre à bouillons les sources fontainieres,
Il contemple le cours des bruyantes rivieres,
Ce qui luy fait alors un tel desir venir
De sommeiller un peu, qu'il ne s'en peut tenir.

Mais il ne peut toujours aller et venir par les champs, en paresseux et en poète. Il surveille ses vignes, ses pommiers, ses poiriers, ses plantations d'arbres de toutes sortes, dirige la cueillette des fruits et préside aux vendanges.

O qu'il est en son cœur content et satisfait,
Quand il tient un beau fruit du fruitier qu'il a fait !
Quand il tient une grappe en sa vigne choisie,
Dont la couleur combat avec la cramoisie !

Il transforme sa maison, il abat, il bâtit. Les jours de chasse et de pêche, il rassemble ses voisins et bat le pays avec ses meutes, ou fouille les rivières.

Au soir à son retour il conte à la maison
Quelle peine il a pris apres sa venaison,
Qu'il met lors sur la table, et prend une grand'gloire
De montrer le beau fruit de sa belle victoire.
Sa femme l'accolant l'admire et le chérit,
Tous les siens en ont joye et le Ciel mesme en rit...
O qu'il a d'aise à voir revenir pesle mesle
Les vaches, les toreaux et le troupeau qui besle,
Les aumailles marcher lentement pas à pas,
Et puis d'autre costé galloper le haras,
Et voir les bœufs ayant achevé leur journee,
Ramener la charrue à l'envers retournee,
Et dans sa basse court grand nombre de ses gents,
Chacun diversement s'employer diligents,
D'ailleurs force artisans qui rendent tesmoignage,
Qu'une riche abondance abonde en ce menage.

Le sentiment rustique est ici absolument sincère, et sans mélange d'aucun élément étranger (imitation antique, affectation de misanthropie, etc.). Nous sommes dans la maison même de Vauquelin. L'hospitalité y est large, simple et franche. Vauquelin nous apparaît en vrai gentilhomme fermier. Il vit au milieu de ses paysans, leur donne le bon exemple, prend sa part de leurs joies et de leurs tristesses, et se voit vénéré d'eux comme un père et un patriarche. Fran-

chissons trois siècles ; donnons le même sujet à un poète dont l'esprit soit plus vaste, le pinceau plus riche et plus puissant, il achèvera le tableau :

C'était un vieux pasteur, berger dans la montagne,
Qui jadis, jeune et pauvre, heureux, libre et sans lois,
A l'heure où le mont fuit sous l'ombre qui le gagne,
Faisait gaîment chanter sa flûte dans les bois.

Maintenant riche et vieux, l'âme du passé pleine,
D'une grande famille aïeul laborieux,
Tandis que ses troupeaux revenaient de la plaine,
Détaché de la terre, il contemplait les cieux.

Le jour qui va finir vaut la nuit qui commence.
Le vieux pasteur rêvait sous cet azur si beau.
L'océan devant lui se prolongeait, immense
Comme l'espoir du juste aux portes du tombeau (1) . .

Ces passages des *Satires* rappellent assez bien certaines pages de l'*Economique* de Xénophon, que Vauquelin avait pu lire dans la traduction de la Boëtie. Vauquelin est l'homme intelligent, actif, bienveillant, le maître. Sa femme, toujours affable et aimable, ne passe point son temps hors de la maison, à bavarder avec les voisines, à montrer de belles toilettes ; elle ne se farde pas, elle ne se défigure pas à plaisir,

Car le joyeux travail qu'au menage elle prend,
Tousjours belle, joyeuse et vermeille la rend. (P. 239.)

(1) Victor Hugo, *Les quatre vents de l'Esprit*. — Pour être exact, il faut montrer Vauquelin attentif au détail matériel de la vie, et ami du bon vin :

Il boit du meilleur vin, qui par le bon salé
A reboire d'autant est souvent rapelé.
On prend en son paillier les mets dont on le traite,
On prend de son gibier, *si que rien on n'achete*. (P. 239.)

Ainsi s'écoule la vie de Vauquelin, toute de labeur et d'honnêteté, et où chacun puise de bons exemples.

Elle est toute pareille à la fontaine ne'te,
Dont l'onde est immortelle, argentine et clairette,
Boivable, non troublee, abondante en son cours,
Des pasteurs alterez la joye et le secours :
Elle invite en passant à boire la personne
A qui de sa belle eau liberalle elle donne. (P. 314.) (1)

Mais la vie est courte et l'homme bien oublieux, si, pour être jeune et robuste, il se flatte qu'il ne périra pas. La mort est toujours sur ses talons, et la vieillesse vient si vite !

Las ! comme on ne voit pas, apres un rude Hyver,
(Mais presente on la voit) l'Irondelle arriver,
On ne voit point venir la vieillesse chenue,
Mais on est ebahi qu'on la trouve venue :
Et que, sans y penser, on voit d'un œil marri
Desja de tous côtez son chef estre fleury. (P. 319.) (2)

Vivons donc allègres et vertueux : laissons les fous et

(1) Cf.

..... En ta vie ignorée,
Dans ta tranquillité vénérable et sacrée,
Reste réfugié, penseur mystérieux !
Et que le voyageur malade et sérieux
Puisse, si le hasard l'amène à ta retraite,
Puiser en toi la paix, l'espérance discrète,
L'oubli de la fatigue et l'oubli du danger,
Et boire à ton esprit limpide.... ...
(V. Hugo, *Les Rayons et les Ombres*, XXI.)

(2) On peut noter cette expression, fréquente dans les chansons de gestes : *fleuri* veut dire *blanc* par allusion aux arbres fruitiers en fleurs. Cf. :

Comme apres la saison tant de fruits plantureux
Perdent en pourrissant tous leurs gouts savoureux ;
L'âge premier se passe : et la vieillesse blanche
Long temps apres les fruicts ne demeure en la branche. (P. 342.)

les ambitieux courir après la fortune qui fuit toujours, et demeurons avec nos femmes, au milieu de nos enfants.

Vauquelin aime beaucoup les siens : il se préoccupe de leur instruction et de leur éducation, leur adresse des satires, leur cherche des maîtres, et demande à du Perron de lui en indiquer. Mais où en trouver qui conviennent? La plupart sont grossiers, impertinents, de mœurs ignobles, hérétiques, ou athées. Vauquelin, âgé lui-même et fatigué, ne suffit pas au gouvernement de ses fils : la tâche est trop lourde. Il leur a appris le latin, le grec. Mais il ne peut les guider dans la vie. Ils ont besoin chacun d'un précepteur. Il est difficile de dire s'il leur a donné un surveillant attitré. Mais, à coup sûr, il ne les a jamais perdus de vue. Il leur a toujours prodigué leçons et conseils (voir p. 217), et les satires, qu'il a écrites à leur intention, sont pleines de force et de sagesse.

Le jeune Nicolas des Yveteaux, avec un brillant et rapide esprit, devait être un ami de la paresse, car son père l'exhorte au travail, et lui rappelle qu'un hobereau de campagne, balourd, ignorant, stupide, est un peu au-dessous d'un homme.

Ne sois donc point oiseux, et ferme te resous
A suivre en long habit la vertu comme nous :
Tu en auras plus d'heur qu'à suivre la maniere
Du gentilhomme ayant une gentilhommiere,
Une grand'sale antique, ou pend es soliveaux
Une corne de Cerf pour pendre les chapeaux,
Et les trompes de chasse, ou l'on voit un menage
De gents, de chiens, d'oiseaux, ainsi qu'au premier âge.

Nous en avons de mesme, en nos lieux tu pourras
Prendre pareil plaisir alors que tu voudras.
Puis un valet de chiens un maquignon, en somme,
Au monde fait au ant que fait un gentilhomme,
Qui ne sait que chasser et piquer ses chevaux. (P. 331.)

Pauvre des Yveteaux ! Comme il devait tromper les espérances paternelles ! Rien de plus extravagant, de moins sensé, de moins suivi que son existence. On le mépriserait, s'il ne semblait avoir été ce qu'on appelle aujourd'hui, avec une trop fréquente indulgence, un inconscient.

Vauquelin remontre à Charles, « abbé commandataire de S. Pierre sur dyve », la gloire et l'avantage d'être prêtre, et lui en parle avec quelque sévérité. Il est probable que Charles avait de la répugnance pour la cléricature et ne voyait pas sans dépit l'indépendance et les succès mondains de des Yveteaux. Son père lui reproche ces pensées déraisonnables : si tu ne me crois pas, si tu ne sens pas ton bonheur, si tu ne fais pas ton devoir,

Un monstre tu seras, deloyal, imparfait,
Fils ingrat oubliant le bien que Dieu t'a fait. (P.337.)

Notre poète veut que Guillaume prenne enfin un parti. Ce jeune homme, étudiant à Poitiers, s'y est assez amusé. Vauquelin ne lui en fait pas un crime ; il n'a garde ; il a laissé lui-même d'assez joyeux souvenirs sur les bords du Clain. Il se borne à tracer un portrait des plus piquants et des plus vifs des écoliers d'alors,

Les jeunes de ce temps sont tous achalandez
Aux boutiques des jeux de cartes et de dez,
Beaux danseurs escrimeurs qui, mignons comme femmes,
Couvrent sous leurs habits les amoureuses flammes.
La pluspart tous frisez, d'un visage poupin,
Suivent des le berceau les Dames et le vin,
Et vont par les maisons muguettants aux familles,
Au hasard de l'honneur des femmes et des filles.
Te voila de retour : sous le Ciel de Poitiers (1),
Tu n'as pas cheminé par de plus beaux sentiers :
Car, à juger ton port, à regarder ta face,
Tu as de ces mignons la façon et la grace.
Mais tout mis sous le pied, il est temps de penser
En quel rang tu te veux maintenant avancer. (P. 337-338.)

Sera-t-il d'épée ou de robe ? Son père le juge aussi propre aux armes qu'aux lois. Les armes conviennent davantage à un gentilhomme, les lois à un bourgeois.

Mais ce seroit ton heur si, d'une ame prudante,
Tu suivois la Deesse et guerriere et sçavante.

Ainsi a fait Vauquelin, poète, magistrat, et, à l'occasion, soldat.

Parmi les moyens d'instruire et de former la jeunesse, Vauquelin met au premier rang les voyages.

(1) Notre camarade Ernest THIRION, dans son édition du *Menteur* (Garnier frères), rapproche ces vers de Vauquelin de ce passage de Corneille.

CLITON. — Ou j' me connoy mal à voir vostre visage.
Ou vous n'en êtes pas à votre apprentissage.
Vos loix ne reglaient pas si bien tous vos desseins
Que vous eussiez toujours un porte-feuille aux mains.
DORANTE. — A ne rien déguiser, Cliton, je te confesse
Qu'à Poitiers j'ay vécu comme vit la jeunesse :
J'étois en c s lieux-là de beaucoup de métiers....

Il est bon sans doute de lire les ouvrages des hommes de génie ; mais, dit-il à Jean-Jacques, qui revient de loin déjà et qui est sur le point de repartir, le livre du monde, toujours ouvert, apprend bien des choses à qui l'étudie.

En voyagent de mesme, aprends pour tes leçons
De ceux que tu verras les mœurs et les façons.
Tu as desja connu quelque part de la France,
Et veu le Languedoc et la belle Provence.
Tu es jeune, tu peux ailleurs bien voyager
Et te faire habile homme avant que te ranger
A l'ordre qui t'est deu. (P. 346.)

On sent dans tout ceci l'influence de Rabelais et de Montaigne. Mais il y a entre eux et Vauquelin une différence notable ; si l'ambition de Rabelais est de faire de son disciple un savant universel, un Pic de la Mirandole jovial et bien portant, si Montaigne prépare plutôt des mondains aimables, chatouilleux sur le point d'honneur, mais assez sceptiques sur le reste, fidèles sujets, mais indifférents en politique et en religion, spirituels et brillants, mais qui ne creusent rien, Vauquelin veut que ses fils deviennent des citoyens, et leur répète sans cesse que le premier principe est la crainte de Dieu et le respect du devoir.

Il ne parle guère de ses filles. On sait qu'au lieu de suivre la coutume et de les mettre au couvent, pour ne pas morceler sa fortune, il les maria toutes. Il s'en explique avec une charmante vivacité :

Mais, Lisores, di moy, faisant de Sainte Clere,
Ou de la Trinité quelque saint monastere,

Les filles qui seront parfaites en beauté,
Seront elles d'un mur closes sans liberté ?
Il m'est avis a moy, que les choses hideuses,
Les monstres malplaisans, les bestes dangereuses,
Se doivent enfermer, non les Printemps plaisans,
Les fleurs et les beautez des filles de quinze ans :
Et qu'il faudroit, plustost que les faire hypocrites
Prendre de Rabelais (1) l'ordre des Thelemites. (P. 385.)

Cette sagesse souriante aurait plu aux Bossuet et aux Bourdaloue, qui blâment avec tant de force et de sens la coutume, suivie autrefois par trop de parents ambitieux et avares, de faire entrer dans les ordres ou au cloître les derniers venus de la famille et les filles.

Vauquelin a établi et doté tous ses enfants, et l'on sait que des Yveteaux eut toujours un grand train de maison à Paris : la fortune du poète était considérable ; d'où lui venait-elle ? On se souvient que la succession de son père était très embarrassée : M. de Bourgueville, à la tête de quatorze enfants à pourvoir, n'avait pu sans doute doter Anne très richement. Mais, le dévouement infatigable et habile de la mère de Vauquelin, les habitudes d'ordre et d'économie de sa femme, élevée à bonne école, quelques héritages, ce qu'il recevait lui-même de l'état, la prudence et la tempérance qui faisaient de ce bon poète, de ce magistrat éminent un *ménager* parfait, que de sources

(1) Vauquelin varie sur Rabelais : ici, il flétrit durement un professeur

Qui Rabellais lira soir et matin ;

là, il regrette de n'avoir pas *le dous-libre pinceau* du peintre des *Gripp'minaux,* regret piquant de la part d'un magistrat.

d'aisance et d'abondance ! Modeste dans ses désirs, il l'est dans ses dépenses, et voit peu à peu son avoir s'accroître, ce qui lui permet d'être généreux et libéral pour tous les siens et de ne pas trop se plaindre des fredaines de l'étudiant Guillaume.

Cette qualité humble et suprême, la modération, qui n'abandonne jamais Vauquelin dans le privé, ne lui fait pas défaut non plus, quand il s'agit de la chose publique. Il n'est pas dupe des apparences, voit la vérité et la justice et s'y attache avec fermeté. Il ne se mêle que malgré lui aux troubles civils. Il les déplore et travaille à les apaiser. Il appelle la paix à grands cris, et la concorde.

> Que nous serions heureux de nous voir bien unis,
> Et tous les huguenots hors de France banis,
> Si cela se pouvoit sans vol et sans pillage,
> Et sans abandonner le peuple au brigandage ! (P. 392.)

Singulier vœu ! Il n'est pas impossible de l'expliquer ; il est formé par un de ces légistes, par un de ces théoriciens du gallicanisme et de l'autocratie monarchique absolue et universelle, qui depuis longtemps dirigent les conseils des rois et font, en 1516, de François Ier le chef et le maître de l'Eglise par le Concordat : comme on l'a remarqué, dès lors, la Réforme était consommée en France, « au point de vue économique », au profit de l'Etat : seule, la noblesse, l'adversaire de la royauté, pouvait gagner au mouvement protestant et révolutionnaire. Les Parlementaires ne s'y trompèrent pas et combattirent dans la nouvelle hérésie un danger plutôt politique que reli-

gieux. Le trône chancelait : il fallait l'étayer. D'autre part, si les protestants triomphaient, si même ils parvenaient à subsister, n'était-ce pas un péril pour l'unité nationale ? Deux religions, autant dire deux peuples ne pouvaient vivre côte à côte, que sur le pied de guerre, et on était donc à la veille d'un éternel conflit. Or, le moyen le plus efficace d'empêcher ou de terminer un duel, est de supprimer l'un des combattants : de là ce souhait de Vauquelin paradoxal et tout platonique. Il sait que les protestants ne partiront pas de bon gré, et se feront tuer jusqu'au dernier pour leur foi. Sans le dire en termes exprès, il n'est pas de ceux qui croiraient la paix trop chère, si on devait la payer de la tolérance. En effet, comme le dit excellemment M. Bersot dans une page vraie pour le seizième siècle, et en grande partie pour d'autres temps, et qu'on peut citer pour n'avoir pas à parler soi-même de choses toujours délicates, « le seizième siècle est allé jusqu'à la tolérance, il n'est pas allé jusqu'à la liberté de conscience. Montaigne et tous les moralistes de ce siècle sont pour la religion et le gouvernement établis, pour l'unité politique et religieuse, sans laquelle la société leur paraît impossible. Ils sont ennemis déclarés des révolutions, on le conçoit : ils étaient témoins et victimes de la guerre civile ; cette expérience toute seule suffirait à expliquer leur opinion... Mais il y a quelque chose de plus, et on touche ici un trait du caractère français. Nos Français ne refusent pas d'être gouvernés, pourvu qu'ils puissent critiquer leur gouvernement.... ; ils reçoivent volontiers la loi et les dogmes d'en haut, parce qu'ils ne sont pas obligés d'y

tenir comme s'ils les avaient faits: ils ne veulent pas être liés (1) ».

La France est malheureuse, et bien des crimes se commettent (2). Si l'on cherche les coupables, on verra que tout le monde en est plus ou moins, le peuple, les grands, les princes.

Du peuple d'aujourd'huy trop superbe est l'audace :
Car trop legerement il souhaite mutin
De revoir un Cesar en l'empire latin. (P. 423.)

Ces vers, écrits en 1588, sont une claire allusion aux Guise, à leurs menées, à leur prétention d'être les héritiers de Charlemagne : ils trompent et ameutent la multitude, et la lancent à l'assaut de la monarchie traditionnelle, contre ces rois légitimes, à qui, pourtant, ils ont juré fidélité devant Dieu.

Vauquelin, inébranlable partisan des Valois, ne s'aveugle pas sur eux et ne les épargne guère :

Que nous fussions heureux, si le ciel eust voulu
Que Saturne eust sans fin la cite gouvernee
Ou bien que Jupiter, suivant la destinee,
Eust tousjours esté tel que chacun l'attendoit
Lors que ce pere encor tout doré commandoit !
Sans que lubrique il eust ouvert l'ecole aux vices,
Se laissant emporter aux royales delices,

(1) *Etudes et Discours*, p. 395.

(2) Voir p. 393 et suiv., un tableau des désastres provoqués par la guerre civile en Normandie : entre autres traits de folie et de férocité, Vauquelin rapporte que les mutins dans la vallée de Vire,

... Ont fort mechamment
Coupé la langue aux beufs en tout debordement.

Cf. la thèse de M. Armand Gasté, p. 139 et suiv.

Quand le poil epaissi lui couvrit le menton !
Adultere, il n'eust point, d'un apetit glouton,
Sous tant de formes fait ici de paillardises,
En Olympe riant de ses fautes commises ! (P. 424.)

Derrière Saturne on reconnaît François Ier, et Henri II derrière Jupiter, tous deux braves et intelligents, mais violents et déréglés. Ailleurs, il rend ces princes responsables du progrès de l'irréligion et de l'athéisme : c'est peut-être en leur cour que les « damnables » doctrines des « Arétins » et des « Machiavélistes » ont eu d'abord crédit, et ont été propagées par des jeunes gens volages et éhontés.

Qui relèvera la France ? A coup sûr, ce n'est pas les grands, qui profitent de la guerre civile et voient leur bien dans le mal de la patrie. Le secours ne viendra pas davantage des Etats de Blois, pendant la tenue desquels Vauquelin compose ces vers pour Pontus de Thiard, son collègue à cette assemblée. Il en fait une peinture trop triste pour fonder sur eux son espoir.

Or, Thiard, voyant donc tant de choses contraires,
Je crains que ces Estats rebrouillent nos affaires :
Car que nous servira l'Edit saint d'union,
Ceste grandeur d'Estats, ceste Communion,
Que nous faisons ici, si de grandes brigades
Apellent cet Edit, Edit des Baricades?
Edit de violence, et ne veulent penser
Qu'il puisse bien jamais la France radresser?
A vray dire, je croy que la gloire certaine
Et le salut viendront de la main souveraine. (P. 427.)

Vauquelin n'attend rien que du roi, de Henri III. Mais il demande que Henri III soit un vrai roi et non un

moine couronné. Il est temps pour ce prince courageux, fin et disert de

> Laisser des Penitens, des Cloistres la conduite
> Au devot Feuillantin ou bien au Jesuite :
> D'autre part droiturier son peuple gouverner,
> Comme un Pere l'enfant que Dieu luy veut donner
> Tenant d'un poids egal la balance si forte,
> Qu'un grand sur le petit d'avantage n'emporte. (P. 170.)

Vauquelin défend avec énergie Henri III, chef légitime de la nation, dans un curieux sonnet adressé « A la noblesse et aux Estats estant à Blois le sixième novembre 1508. » Voyons jusqu'où le patriotisme peut emporter un paisible citoyen. La menace est claire, et le meurtre des princes Lorrains la réalisera bientôt. Le parti national lève la tête ; il va opposer la force à la force ; mais il est un peu tard ; il aurait mieux valu frapper les rebelles sur les barricades.

> . . . Mais servant vostre Roy ne perdez pas courage,
> Soyez comme en valeur en grand cœur excellents
> Pour supporter l'effroy de ces vents turbullents,
> Volontiers un beau temps s'ensuit apres l'orage.
> Vous, Estats, remarquez au discours, à la vois,
> Que nostre Roy n'a pas les sens aussi malades
> Comme vous le croyez, il est brave et François.
> N'envoyez plus vers luy de rudes embassades :
> Car vous pourriez forcer son naturel courtois
> A se resouvenir du jour des Baricades. (P. 428.)

Vauquelin voit juste. Le royaume ne sera pas sauvé par une collection de brouillons et de factieux. L'ordre, loin d'être rétabli, sera encore plus profondément

troublé par les discussions de ces ennemis du repos public. Les vrais fauteurs du bouleversement ne sont pas les protestants, qui n'aspirent qu'à pratiquer en paix leur religion : Vauquelin, dans l'épître à Pontus de Thiard, n'a pas un mot contre eux ; il ne les somme pas, comme Ronsard, de faire des miracles pour prouver qu'ils possèdent la vérité ; il ne demande pas avec lui pour se jeter dans la lutte, car le Vendômois montre contre ceux de la religion plus d'âpreté et de colère qu'on ne pense, et ne leur en veut pas seulement « de troubler sa quiétude dans les hautes régions de la poésie où il plane », il ne demande pas

Bonne poudre, bon plomb, bon feu, bons pistolets ;

encore une fois, la question purement religieuse le touche beaucoup moins que la question politique ; et sa boutade sur un exode général des huguenots ne peut signifier que ceci : ils sont en France, ils ont leur façon d'entendre le christianisme, et se feront exterminer plutôt que d'en changer, ou nous extermineront nous-mêmes ; voyons donc à établir un *modus vivendi* avec ces frères égarés, et, d'un élan unanime, retournons-nous contre les vrais ennemis et dévastateurs du pays, contre les complices des Guise, contre les traîtres à la solde de l'Espagne, qui aveuglent le peuple et l'affolent, élèvent des barricades contre le roi, le chassent de Paris, méconnaissent ses droits et violent en lui la majesté divine.

Les sages, les modérés, les politiques cherchent un chef. Plus d'un, en son for intérieur, songe à Henri

de Navarre, si patient, si brave, si avisé ; certains, depuis longtemps, le nomment le successeur des Valois ; n'avons-nous pas une pièce de Ronsard, de 1575, où il annonce avec joie que ce prince montera un jour sur le trône de France, puisque Dieu refuse une descendance aux Valois, et qu'il lui plaît que leur nom

Cède aux Bourbons sortis de mesme race (1) ?

Plus d'un présage le sauveur du pays dans cet héritier légitime de la couronne, qui n'a, aux yeux des catholiques réfléchis, des gallicans, que le défaut d'être protestant ; mais ils le savent, le jour venu, il comprendra que le roi de France, chef, de par le concordat, de l'église gallicane, ne peut être que catholique.

Plus tard, quand le Béarnais sera devenu Henri IV, et aura « reconquis la France » province par province, ville par ville, et presque hameau par hameau, Vauquelin sera un des premiers à saluer sa gloire. Ce sera la joie de ses vieux jours de voir Henri IV remplacer les derniers « haillons de la guerre civile » par un drapeau rajeuni et purifié, et se préparer à porter les armes chez ces Espagnols et chez ces Allemands contre qui il nourrit une bonne haine vivace de poète et de Français :

Et toy, Mars furieux, va-t-en en Allemagne (2).

(1) Ed. Blanchemain, VI, *Poèmes retranchés; Caprice au Seigneur Simon Nicolas.*

(2) Selon M. Hanotaux, il serait facile de démontrer que la guerre contre l'empire était un article du programme des légistes. — Il n'est peut-être pas aventureux d'interpréter ce vers de Vauquelin dans le sens de cette opinion.

Il mourra content après lui avoir dédié les *Satires Françaises*.

A la fin de sa préface, Vauquelin se moque « du parler d'aujourd'hui... tout confit en antitheses et contrarietez », et ajoute : « Je ne le di pas pour blamer du tout ces figures pointues, ni moins pour m'en formaliser autrement, j'en parle sans querelle. Mais pour les prier de m'excuser en ma franchise et ma façon d'escrire... et considérer qu'ayant fait voir de mes vers à la France, il y a près de cinquante ans, il seroit trop tard de me déguiser desormais..... » Il dit de même à Henri IV :

> Je ne suis plus poli, je ne sçay plus les modes
> De faire des Sonnets, des Stances, ni des Odes,
> Ni des airs amoureux qu'on chante en vostre Court :
> Mon stile n'est plus fait à la mode qui court. (P. 137.)

Ecoutons un autre Normand parler à un autre Roi :

> Je faiblis, ou du moins, ils se le persuadent,
> Pour bien écrire encor, j'ai trop longtemps écrit,
> Et les rides du front passent jusqu'à l'esprit....
> Et la seule tendresse est toujours à la mode.

Tout ce qu'on vient de lire de Vauquelin ne nous permet-il pas d'évoquer ici la mémoire de Corneille, et de placer le premier sous la protection du second !

CONCLUSION

Nous connaissons les œuvres et la vie de Jean Vauquelin de la Fresnaye. Vauquelin est un honnête homme dans toute la force du terme. Vauquelin est un poète. Il n'a pas le souffle large, puissant, continu, du créateur ; il n'invente pas ; il n'est pas fréquemment original : idyllique, il s'astreint trop souvent à marcher sur les traces des anciens et de ceux des modernes qui sont reconnus pour être des modèles, mais à l'occasion, le gaulois, voire le normand paraît en lui : il ne nous conduit pas seulement en Sicile, à Naples, en Arcadie, mais aux bords de l'Orne et du Clain, chez lui, chez nous, où il rencontre une veine sincère et originale ; — didactique, il se réclame d'Aristote, d'Horace, de Vida, mais cela ne l'empêche pas d'être de son temps : ses vrais inspirateurs sont ses contemporains, autant et plus que les anciens, quand il ne relève pas purement et simplement de lui-même : — satirique, il s'efforce de s'enfermer dans le cadre d'Horace et de Perse ; il semble chercher toujours à s'autoriser de l'exemple des anciens : ce qu'il dit, Horace l'a dit avant lui, et c'est tant mieux ; les préceptes d'Horace, bons sous Auguste, seront excellents

sous Henri IV ; mais, là encore, il est français et original ; on retrouve chez lui la peinture de son temps ; le tableau est haut en couleur, d'une touche violente parfois ; mais l'auteur n'est ni un misanthrope ni un pessimiste ; il aime les hommes, tente de les rendre meilleurs et croit qu'il y peut réussir.

Dans les quelques milliers de vers laissés par Vauquelin, on ne trouve donc pas seulement les idées d'autrui. On y découvre aussi Vauquelin et ses propres idées, l'homme à côté de l'auteur. Le poète, pense-t-il, doit, sans se flatter, se peindre lui-même. Il ne manque pas à cette règle. Il fait son propre portrait, et se montre à nous tel qu'il est, simple, franc, tout rond et tout jovial, comme il aime à dire, non point bonhomme à la façon d'un Jean Le Houx, mais fin, prudent, avisé, avec une pointe de malice. Ami du calme et de la paix, tolérant, conciliant par nature et par raison, il ne cherche noise à âme qui vive. Il n'a d'ennemis que les gens brouillés avec le bon sens et la vertu, et les fauteurs de troubles civils. Il leur lance des traits perçants. Mais, il y en a d'autres qu'il vise trop bien pour ne pas les atteindre : que la flèche les effleure, siffle à leurs oreilles seulement et les avertisse, il lui suffit. Il ne veut point leur mort, mais leur guérison, leur retour à la sagesse et au bien. « Il ne bat point, et personne il ne tue. » Il l'avoue en souriant, et on l'en peut croire sur parole. Il maintient avec sévérité les principes, mais il est indulgent et doux aux personnes. Il a vu la cour, et Dieu le garde d'y jamais retourner ! Il n'a pas d'images assez fortes, assez crues pour figurer ce séjour de tous les vices et de toutes les hontes.

Pourtant, il ne désigne pas celui-ci ou celui-là au mépris et à l'indignation publics. Il ne se souvient jamais des noms propres. S'il est cruel pour quelqu'un, c'est bien sans le vouloir et sans préméditation. Son ami Baïf est à court d'argent et parfois en quête d'un dîner, s'il en faut croire les mauvaises langues ; Baïf, sans doute, lui fait des confidences, le fatigue de ses doléances et lui demande un avis. Vauquelin, empressé et serviable, lui expédie, sous forme d'épître, un petit code du vol tel qu'il est organisé à la cour : Panurge l'aurait joyeusement signé des deux mains. Cette ironie naïve est terrible. Des Portes le supplie de venir à Paris : on le recevra au Louvre à bras ouverts. Vauquelin aime mieux sa Normandie ; il explique à son ami pourquoi il lui répugne de vivre avec les grands. Des Portes, le mieux renté de tous les beaux esprits, aussi habile à prendre abbayes, pensions et bénéfices que son neveu Regnier les vers à la pipée, s'est mordu sûrement les lèvres plus d'une fois en comptant les raisons péremptoires opposées par Vauquelin à son invitation. Vauquelin, sans avoir l'air de le faire exprès, dit leurs vérités à ses amis. Peut-être a-t-il dessein de leur rendre service ; il ne songe guère à les blesser. Il apporte dans la satire un parfait détachement des passions et des rivalités mondaines. Indifférence du sage, dira-t-on, dédain du philosophe. En aucune façon. Vauquelin essaye bien une fois de se calomnier. Il reprend pour son compte le *Nil admirari* d'Horace. Il s'en fait accroire et tente de nous en faire accroire, comme s'il était resté l'étudiant des *Foresteries,* ou l'amoureux des *Idillies*. Mais qu'un *rebat* de tambours

huguenots ou catholiques frappe son oreille, à cet écho de la guerre civile, il s'émeut, il trouve des accents poignants pour maudire la lutte impie et fratricide. Qu'il se rappelle les joies intimes et profondes de la vie de famille, ses bonheurs de père, à ces chers souvenirs, sa verve part, et ce sont des vers gais ou touchants, des tableaux d'intérieur où se groupent autour de lui, sa femme, ses enfants, ses amis, toute une heureuse maisonnée. Vauquelin prend plaisir à nous initier aux mille détails de son existence de gentilhomme campagnard opulent et lettré, qui, aux heures de loisir, se réfugie en sa *librairie*. Il nous dit qu'il fait ses vers à ses moments perdus : félicitons-nous qu'il ait perdu ainsi beaucoup de moments dans sa vie, et, si c'était une faute, disons : *Felix culpa!* Si tout n'est pas accompli et parfait dans ces vers, s'il s'y trouve plus d'une tache qu'on n'y voudrait pas voir, si Vauquelin n'est pas un poète égal à Ronsard, à Corneille, aux maîtres, il vaut les premiers d'entre les disciples. Il a droit toujours et partout à notre pleine et entière estime, et mérite quelquefois notre admiration.

APPENDICE I.

Liste des ouvrages de Jean Vauquelin de la Fresnaye.

I. *Les Deus Premiers Livres des Foresteries*, de I. VAUQUELIN DE LA FRESNAIE.... A POITIERS... 1555. — Ce petit in-octavo a été reproduit en fac-simile par P. Blanchemain (Caen, Le Gost-Glérisse, 1869), et en grand in-octavo par J. Travers (Caen, Le Blanc-Hardel, 1872), avec, à la suite, dans l'édition Travers :

II. *Pour la Monarchie de ce Royaume contre la Division.* A LA ROYNE MERE DU ROY. Par I. VAUQUELIN DE LA FRESNAIE. A PARIS... M. D. LXIII... — (Réimprimé en 1862 par A. Genty.)

III. *Oraison de ne croire legerement à la Calomnie.* ... A CAEN. — 1587....

IV. *Oraison funebre sur le Trespas du sieur de Bretheville Rouxel...* A CAEN... 1586... — Suivent une pastorale et des quatrains sur le même sujet.

V. *Deux harangues de Vauquelin au duc d'Epernon.*

VI. *Deux lettres de Jean Vauquelin de la Fresnaie.*

VII. Recueil de 1605. — *Les Diverses Poesies du sieur de la Fresnaie Vauquelin. Dont le contenu se void en la page suivante... A Caen... MDCV...* — Voici la page suivante : « *Sommaire du contenu en ce volume.*

L'Art Poetique Liv. III. Satyres Liv. V. Idilles Liv. II. Epigrammes Liv. I. Epitaphes Liv. I. Divers Sonets Liv. I. » Ce grand in-octavo de 744 pages a été reproduit en fac-simile, mais en deux tomes, par J. Travers (Caen, Le Blanc-Hardel, 1869) ; l'*Art Poétique*, réédité déjà par A. Genty (Paris, Poulet-Malassis, 1862), vient de l'être encore par G. Pellissier (Paris, Garnier frères, 1885).

Les éditions *princeps* de Vauquelin sont très rares. M. J. Pichon explique ainsi ce fait : « Ses œuvres parurent en 1605. Le privilège est daté du 23 décembre 1604 ; cependant il serait possible qu'on eût commencé à imprimer avant cette époque, car le premier livre des *Satyres* est précédé d'un titre daté de 1604. La présence de ce feuillet de titre, qui n'est pas compris dans les signatures, mais l'est dans la pagination, est assez difficile à expliquer. Dans mon exemplaire, le 4 de 1604 a été remplacé par un 5 fait à la plume, et je serois porté à croire que cette correction est contemporaine de la publication du volume. Segrais, dans ses *Mémoires*, et beaucoup d'autres après lui ont prétendu que la famille de Vauquelin, blessée qu'un de ses membres se fût livré à la poésie, avait racheté et détruit tous les exemplaires qu'elle avoit pu se procurer de ce volume. Si ce fait est véritable, il n'a pu exister que longtemps après la mort de Vauquelin : car, outre qu'une pareille susceptibilité n'aurait guère été de mise à une époque où de très grands personnages, tels que des Portes, Bertaut, le cardinal du Perron, faisaient des vers et les publiaient, il faut remarquer qu'en 1612, le libraire Charles Macé fit réim-

primer un titre pour écouler les exemplaires qui lui restaient des œuvres de La Fresnaye.

« Cette dernière circonstance indique que jusqu'en l'année 1612 on ne s'était guère soucié d'acheter les poésies de Vauquelin. Au reste, il n'est pas besoin d'aller chercher des motifs extraordinaires pour expliquer la rareté de ce livre, qui cependant n'est pas excessive, puisqu'il en passe environ un exemplaire en vente tous les 3 ou 4 ans (il est vrai qu'il est toujours cher) (1). Il fut peu estimé à son apparition, parce qu'il arrivait à une époque où Malherbe et son école jetaient une grande défaveur sur la poésie du XVIe siècle. Les exemplaires en furent donc négligés et beaucoup durent être détruits. D'ailleurs, un livre une fois classé dans les bibliothèques ne se trouve pas très fréquemment, et il ne faut pas s'étonner que Segrais ait eu, à la fin du XVIIe siècle, de la peine à s'en procurer un exemplaire. » (*Notices*, p. 27-28.)

M. Travers (Préface des *Diverses Poésies*) écrit : « Une page ajoutée en tête de notre exemplaire, portant le sceau de la Société des Jésuites et la signature du P. du Tertre, constate que le volume a été donné pour second prix de version, dans la classe de 3e, à Charles de Chaumont, élève de leur collège à Caen, le 7 août 1726. Les poésies de Vauquelin étaient donc assez communes au siècle dernier.... » Cette conclusion est contestable, et le contraire serait peut être plus juste : il arrive souvent que des maisons d'édu-

(1) M. Pichon écrivait cela en 1844 : le 26 mars 1870, l'exemplaire de Vauquelin appartenant à Sainte-Beuve fut vendu 3,105 fr.

cation achètent des ballots de livres dépareillés pour en faire des prix ; et, si l'on a donné Vauquelin en prix, c'est qu'on ne le lisait plus, il y a jusque dans l'*Art Poétique* des choses qui auraient détourné le P. du Tertre de signer le volume, s'il l'avait parcouru ; ce petit fait prouverait donc plutôt que, même à Caen, les *Diverses Poésies* étaient profondément oubliées.

APPENDICE II.

Voici quelques indications puisées le plus souvent dans le texte même de Vauquelin, utiles pour dater, au moins par à peu près, les diverses *Satyres françoises*. Les pièces de ce recueil sont ici numérotées dans l'ordre où elles se présentent, sans qu'il soit tenu compte du sujet ou de la forme.

Livre I.

I. Au Roy. — 1602 ou 1603, sans doute; de la veille de l'impression :

Mais à mes derniers ans, à moy qui suis grison... (P. 135.)

II. A monseigneur de Chiverny, Chancelier de France. — Entre 1583, année où Chiverny est nommé chancelier, et 1588, année de sa disgrâce, après la journée des Barricades.

III. A monsieur de Tiron. — 1581 :

Ayant desja quarante cinq annees. (P. 163.)

IV. Sonnet. — A des Portes. — ?

V. A messire Claude d'Angennes, lors Evesque de

Noyon... — Avant 1588, année où Claude d'Angennes succède, au Mans, à son frère Charles; peut-être en 1587, à la veille de Coutras; deux vers annoncent la reprise de la lutte :

> O France corrompue ! ô miserable terre,
> Qui desja dans la paix va recherchant la guerre ! (P. 168.)

VI. Epitaphe de luy mesme. — 1601 : d'Angennes meurt le 15 mars de cette année.

VII. A Monsieur de Sainte-Marthe... — 1595, peut-être ; Vauquelin annonce sa retraite; rien de précis.

VIII. A son Livre. — 1581 : il a déjà « veu passer quarante-cinq saisons. » (P. 190.)

Livre II.

I. A messire Claude Groûlart, Chevalier, Premier Président au Parlement de Normandie. — Après 1585 (Groulart est premier président au Parlement de Normandie de 1585 à 1607), avant 1589 (année où le Parlement est transféré de Rouen à Caen : la pièce ne contient pas une seule allusion à ce fait considérable), et sans doute en 1586, en même temps que l'Oraison sur la calomnie, qui est du 22 août 1586 : plusieurs de ces vers (p. 194) sont cités dans ce discours.

II. A. C. d'Auberville, Chevalier, bailly de Caen. — C. d'Auberville est bailli de Caen dès 1575; mais on ne le voit prendre le titre de chevalier de l'ordre du roi qu'en 1581 ; de plus (p. 206) Vauquelin parle de

B. de Saint-François sans faire allusion à sa mort, advenue en 1582 : donc, 1581 ou 1582.

III. A monsieur du Perron, I. d'Avy, maintenant Evesque d'Evreux. — Vauquelin parle (p. 207) de l'aîné de ses fils et du second, c'est-à-dire de Jean-Bernardin, mort avant d'avoir atteint la jeunesse, et de Nicolas des Yveteaux : ce dernier doit avoir quinze ou seize ans ; or, il est né en 1567 ; donc, 1582 ou 1583.

IV. A. F. de Malherbe, Sieur de Digny. — Malherbe habite la Provence de 1576 à 1586, s'y marie dans l'intervalle avec Madeleine de Carriolis (1581) et revient en Normandie. Vauquelin lui adresse cette pièce après son retour :

> Dont vous avez....
> En ces cartiers une Laure amené. (P. 222.)

Or, on en retrouve huit vers :

> Comme du feu des grands... (P. 223.)

dans l'oraison sur la calomnie. Donc, 1586.

V. A. P. de Verigny, Sieur Deslondes. — Vauquelin écrit cette épître dans un moment difficile et hors de Caen. Il demande

> .... Si la face austere
> *De ce nouveau Monsieur* fume encor de colere. (P. 227.)

et dit plus loin :

> Il faut du *Manifeste* éviter le courroux. (P. 229.)

Le manifeste est évidemment celui de la Ligue, impri-

mé à Reims et publié à Péronne le 31 mars 1585; le nouveau monsieur ne peut-être que François d'O, qui, jaloux des ducs de Joyeuse et d'Epernon, protecteurs de Vauquelin, ouvre les portes de Caen au duc d'Elbœuf, dans le courant de la même année. Donc, 1585.

VI. A M. de Repichon, Thresorier general de France, à Caen. — Extrêmement vague; à moins qu'il ne soit fait allusion à Chiverny dans les vers suivants :

> Quand un Seigneur m'eut ce propos conté,
> Je pensoy que son Prince il eust du tout quité...
> Mais ayant regagné de son Roy la faveur... (P. 240.)

Tombé en 1588, Chiverny est rétabli comme chancelier en 1590, par Henri IV : ce qui placerait la pièce vers 1590.

VII. A Anne Novince... — Vauquelin se dit « retiré... En nostre beau bocage. » Donc, 1595, ou plus tard.

VIII. A. R. Garnier... — Nulle indication, sauf que ces vers sont écrits pendant les troubles (p. 246). Peut-être aussi, comme Vauquelin dit :

> Car depuis quarante ans desja quatre ou cinq fois
> La façon a changé de parler en François, (P. 244.)

fait-il partir ces quarante ans de 1550, apparition de la Pléiade, ou de 1555 (*Foresteries*), et on a 1590 ou 1595; 1590 est plus vraisemblable.

Livre III.

I. A M. le Comte de Tillieres, Chevalier des deux ordres du Roy et l'un de ses lieutenants en Normandie. — Vers 1576, quand Tillières est gouverneur de Rouen.

II. A Jean de Morel... Vicomte de Falaise. — Avant 1585, où Jean de Morel cesse d'être vicomte-maire de Falaise; mais peu avant, car Vauquelin dit de lui-même qu'il « entre au mois où l'on cueille le vin » : il est aux approches de la cinquantaine.

III. Sonnet. Sur son trespas avenu long temps apres.

IV. A Ph. de Nolent, Sr de Bombanville, Capitaine de Cinqante hommes d'armes sous la charge de monsieur de Matignon. — 1574: c'est en cette année que Matignon prend Saint-Lô.

V. A Monsieur de Choisy... — Date très incertaine; 1575, au plus tôt, après la première édition des œuvres de des Portes, p. 279, allusion aux stances de cet auteur contre le mariage; non, d'ailleurs, beaucoup plus tard, si l'on regarde au ton, à la forme, à l'allure quelque peu pénible de la pièce.

VI. A Monsieur de la Serre... — 1577; Joyeuse (p. 281) vient de prendre la Normandie, mais n'a encore rien de particulier pour Vauquelin.

VII. A I. A. de Baïf. — Entre 1572 (*Franciade*) et 1575 (mort de Filleul, que Vauquelin donne ici comme vivant encore, p. 298 .

Livre IV.

I. A. Monsieur Vauquelin, Seigneur de Sassy... — Date très incertaine.

II. Sur le Tombeau de luy mesme long temps apres decedé.

III. A Hiérôme Vauquelin, Sieur de Meheudin, lors Conseiller du Roy au Parlement de Rouen et depuis Advocat general. — Date très incertaine. Avant le transfert du Parlement de Normandie à Caen (1589 : V. de Meheudin est déjà avocat du roi), et même avant la reprise des troubles (1585), peut-être au lendemain de la paix de Monsieur (1576): cela respire la sécurité et le bonheur.

IV. Sur le trespas de luy mesme...

V. A François Vauquelin... — Nulle indication.

VI. Au Sieur des Yveteaux, Nicolas Vauquelin, lors âgé de 14 à 15 ans. — 1581 ou 1582.

VII. A Charles Vauquelin, Abbé commandataire de S. Pierre sur dyve en Normandie. — 1583, sans doute, Charles étant le troisième fils du poète.

VIII. A Guillaume Vauquelin... — 1590, sans doute, quand Guillaume a fini ses études à Poitiers (p. 338).

IX. A Iean Iacques Vauquelin... — 1593 ou 1594 : Jean-Jacques qui a déjà voyagé, va repartir.

X. A Monsieur Le Blais, Conseiller du Roy au Parlement de Rouen. — Date très incertaine; vers 1600 peut-être, Le Blais étant alors conseiller?

XI. Epigramme...

XII. Du Naturel des femmes... A P. de Marchanville Sieur du Rosel, Thresorier general de France à Caen. — Date très incertaine : M. Travers « trouve, aux élections de 1588, un Pierre Lemarchand, Sieur du Rosel, élu et non trésorier général. A la fameuse assemblée du 4 novembre 1608, Pierre Lemarchand, sieur du Rosel, est qualifié de trésorier général. » Mais, quand l'est-il devenu ?

Livre V.

I. A P. le Jumel, Seigneur de Lisores... — 1585, sans doute; la reine Catherine bâtit encore (p. 382); d'autre part, certains édits, ceux de la Ligue évidemment, « rebrouillent » la Normandie, et les méchants

> Gourmandent les Bourgeois et les pieds gris des champs.
> (P. 384.)

N'est-ce pas le début du soulèvement des Gautiers ?

II. A Messire Gaspar de Pellet... — Date très incertaine.

III. A Monsieur de la Boderie... — 1585 (Manifeste de la Ligue; trahison prochaine de François d'O) :

> ... or' je vay pour la ville
> Reveur ouir le bruit de la guerre qui court,
> Et que c'est que l'on dit de la ligue à la Court :
> Si quelque forteresse est de nouveau surprise,
> Et si le Roy s'entend avec telle entreprise... (P. 392.)

IV. Pastorale... — ?

V. A Messire Claude Sanzay... — ?

VI. A Charles de Bourgueville... — 1583 : Bourgueville, né en 1504, n'a pas encore quatre-vingts ans :

> Ayant, ou peu s'en faut, desja quatre-vingts fois
> Veu passer le Soleil par tous les douze mois. (P. 412.)

VII. Epitaphe sur luy Sieur de Bourgueville... — 1593.

VIII. A Mess. Ponthus de Thiard... — 1588 : Etats de Blois.

IX. Sonnet... — 1588 : id.

X. A Monsieur Bertaut... — Date très incertaine.

APPENDICE III.

Il n'entrait pas dans le plan de ce travail de faire une étude spéciale du vocabulaire, de la syntaxe et du style de Vauquelin de la Fresnaye. M. Julien Travers a rassemblé dans un *glossaire* les termes qui lui ont paru avoir besoin d'y figurer et qu'il a recueillis dans les différentes œuvres du poète. M. Pellissier a fait de même pour l'*Art Poétique* seulement ; de plus, il a déterminé, à l'aide du même ouvrage, l'*usage syntaxique* de Vauquelin. Il ressort de la lecture de ces lexiques et de ce répertoire grammatical que les écrits de Vauquelin sont d'un accès et d'une compréhension assez faciles ; qu'il a peu de mots rares, barbares ou tombés en désuétude, et ne s'ingénie pas à en forger à l'imitation de plusieurs de ses contemporains ; et que, s'il s'astreint à des règles, c'est aux mêmes que tout le monde ; toutefois, il ne s'en préoccupe guère, et ne recule pas devant un tour forcé ou irrégulier pour aller, non pas mieux, mais plus vite ; il est peut-être plus correct en prose qu'en vers. Voici, par exemple, une faute où il retombe très souvent :

> Mais di, Qu'ayant souffert une dure reprise,
> Qu'en Berry je pris cœur à plus haute entreprise.
>
> (*S.*, p. 189.)

Rien de plus aisé que de ne pas redoubler la conjonction *que ;* l'auteur n'en prend pas le temps. Il répète sans hésiter les mots deux, trois et quatre fois de suite, au lieu de chercher des synonymes ou des équivalents ;

> Grand Charles, dit-il, dont la gloire
> Accroist l'honneur de nostre *nom*,
> Aimé des Muses, ta memoire
> Devancera nostre *renom :*
> Du *nom* de Grand on me *renomme*,
> Mais Charles Tres grand je te *nomme*. (*Epit.*)

Les inversions les plus hardies, les plus pénibles ne l'effrayent pas :

> L'idiome Normand, l'Angevin, le Manceau,
> Le François, le Picard, le poli Tourangeau
> *Aprens,* comme les mots de tous arts mecaniques. (*Art P.*)

Quoi de plus bizarre que ce verbe précédé et suivi d'une foule de compléments ?

Il n'est pas nécessaire de poursuivre cette énumération. Vauquelin n'est pas un écrivain de métier. On n'oserait dire qu'il a une manière bien à lui. Il compose au jour le jour, au courant de la plume, sans corriger, sans relire ses poésies. Il a d'heureuses rencontres, des trouvailles, mais plutôt des fruits spontanés que lentement mûris. Il s'en rend bien compte. Il dit que ses vers sentent la *chicane* et le *ménage* ; qu'il n'écrit plus *à la mode qui court ;* et qu'il ne peut se changer, se *déguiser* désormais. S'il y a une différence entre les écrits de sa jeunesse et ceux de son âge mûr, entre ceux-ci et ceux de sa vieillesse, elle

n'est pas très profonde. Vauquelin a contemplé le progrès ou le mouvement dans la langue et dans le style, sans le suivre. Il remarque que, depuis quarante ans, la façon de parler en français a déjà changé quatre ou cinq fois. Elle n'a pas tant changé chez lui ; dans quelle mesure, il n'est pas facile de l'établir. Les pièces datées de Vauquelin, entre lesquelles on pourrait instituer une comparaison, ne sont pas nombreuses. Lisons néanmoins les six passages suivants dont le premier est du commencement, le dernier de la fin de la vie de Vauquelin ; lisons-les et commentons-les. Nous verrons si, de 1553 à 1600, il s'est produit une transformation notable dans les procédés d'écrivain de Vauquelin.

1553. (*For.*, I, 7.)

Compains, que le plus adètre
Vienne voir par la fenêtre
Les astres qui sont ôtez....

Quoi, vraiment ce qui éclaire,
C'est déjà la lampe claire
Que Phebus or' fait rouer ?
Sus ! que d'alaigre secousse
Dehors du lit on se pousse
Pour folatrement jouer.

Ça, mon lourri, mes botines,
Démain diras tes matines,
Ce jourd'hui est dispensé :
Le curé, dès la vêprée
Dit sa priere sacrée
Pour l'avenir et passé.

Echarpe cête bouteille
Et ce flacon, et reveille
Nôtre hôte de Lonjumeau,
De son meilleur vin apporte,
Sa liqueur mieus reconforte
Que la fraîcheur d'un ruisseau

COMMENTAIRE (1).

Compains, latin *compagnio* (de *cum* et *panis*) ; l'accusatif *companionem* donne *compagnon ; compaing* ne se dit plus, sauf familièrement ; *compagnon* a pris sa place ; il reste son féminin *compagne* et son dérivé *compagnie.*

Adêtre ne se trouve pas dans le dictionnaire étymologique de M. Brachet. — Nicot : « Homme Adestre, ou Adextre, *Aptus, Habilis* ; — Se adestrer ou adextrer aux armes ; » Ce verbe, neutre, réfléchi ou actif est fort employé encore au XVIe siècle. L'*adêtre* de Vauquelin s'écrivait encore « adestre, adextre, adetre, adiestre, addestre », et avait le sens de notre *adroit* (V. le *Dictionnaire....* de M. Godefroy). Vauquelin lui-même l'emploie encore dans la Satire à Baïf.

Pour ce ne suy lourdaut et mal adetre
Ces metiers la, qui font pendre leur maistre.

Vienne voir, comment les voit-il, s'ils sont *ôtez ?*

Eclaire rime avec *claire,* ce qui serait une faute aujourd'hui.

Or, ou *ore,* en ce moment, à cette heure, du latin *horam.* — Nicot : « *Or primes, jam primum.* »

Rouer vient de *roue,* comme *rouage, rouet, rota, roa, roua.* — Nicot donne le diminutif *rouëter,* faire tourner, faire aller le rouet.

Sus, du latin *susum,* en haut.

Dehors du lit ne se dirait plus, *dehors* étant devenu adverbe.

Ça, interjection qui vient de *ecce hac* (Littré).

Lourri ne se trouve pas dans les dictionnaires (Nicot, Roquefort, Brachet, Godefroy, Littré) ; M. Travers dit dans son glossaire :

(1) Cf. *Notions Générales sur les Origines et sur l'Histoire de la Langue Française,* par L. Petit de Julleville.

« *Lourri*, dans quelques patois, lourdaud, défiguration familière d'un valet ; dans d'autres patois bourse, saccoche. M. Garnier le fait venir de loure pour loutre usité dans le centre de la France. Ce loutre, comme le castor, serait pris pour la coiffure faite de poil de loutre ou de castor. » Ce dernier sens ne va pas ici. *Ça, mon lourri*, s'adresse à quelqu'un. *Lourri* est un mot dans le genre de *lourdaud*, *lourdier*, *lourdin* qui voulaient dire aussi valet.

Ce jourd'hui fait quatre mots, *ce jour d' hui ;* comme *hui* à lui seul désigne le jour où l'on est, il y a là un pléonasme qui subsiste dans *aujourd'hui.*

Dispensé se dit plutôt des personnes : je suis dispensé de ceci ou de cela.

Vêprée, latin *vesper*, s'emploie encore.

Echarpe, débouche cette bouteille, ou brise le goulot ; du latin *excarpere*, *carpere*, couper, déchirer, mettre en pièces. Cf. *écharpir*, *escharpir*. (Brachet, Godefroy.)

1560. (Id., à Saint-François.)

Or, depuis lui, d'aucun cette musette enflée,
Au moins que j'eusse veu, n'avoit esté souflée,
Quand, jeune bergerot, une audace je pris
De racoutrer son anche en mes ans moins apris :
Je sceu bien par après qu'en ces mesmes annees
Nostre Baïf avoit, comme nous, pourmenees
Les Muses par les bois et que des ce temps-la
Le gentil flageolet de Tahureau parla :
Que Sainte-Marthe avoit, aux voix de sa Musette,
Fait pleurer les rochers de la mort de Brunette :
Que Betoulaut encor, arrivant sur le Clain,
Les pasteurs attristez rejouit plus à plain.
Mais seul je pensois estre : et si, bien dire j'ose,
Que des premiers aux vers j'avois meslé la prose.

COMMENTAIRE.

D'aucun ; la préposition *de* serait aujourd'hui remplacée par la préposition *par*.

Musette, diminutif de *muse*, qui a au moyen âge et encore au seizième siècle le sens d'instrument de musique :

> Chantons nous deux icy sur l'herbe verte.
> Toy de la *muse* et moy du chalumeau.
> Hug. SALEL, *Eglog. Marine*, f° 27, éd. 1539.

Cf. *museor, museour, museur,* celui qui joue de la muse et de la musette ; *museux ; cornemuseux,* qui se dit encore ; *muser,* jouer de la musette ; *museter,* son diminutif (cf. Godefroy).

Au moins que j'eusse veu. à ma connaissance.

Bergerot. diminutif de berger

Racoutrer. mot dont l'étymologie est inconnue. Nicot l'explique par « *Interpolare, instaurare, Refarcire, concinnare* »; Roquefort par « Raccommoder » ; c'est le même mot que *accoutrer, accoutrement.*

Anche. Nicot donne le sens exact du mot, qui vient (Brachet) du haut allemand *ancha* = *tibia* = *tuyau.*

Moins apris. *moins* a ici la valeur absolue d'une négation, comme *minus* quelquefois.

Pourmenees, au féminin pluriel, parce qu'il se rapporte à *Muses,* qui vient ensuite ; cet usage est fréquent au XVIe siècle ; nous mettrions le singulier. *Promener* est de formation savante.

Flageolet, diminutif de *flageol.*

Plain. orthographe défectueuse pour *plein,* qui est réclamé par le sens = *plus pleinement.*

Si. conjonction ; *et si* = *et cependant, et pourtant.*

1570. (Sonnet sur la mort infortunée.....)

Belle ame qui le cœur eus toujours enflammé
D'un penser chaste et haut dans ton corps solitaire,
Et qui libre vivant loin des pas du vulgaire,
As les Muses, les Arts et le Repos aimé :

Pleine de chasteté tu n'as guere estimé
Cette humaine demeure : ains t'en voulant distraire,
Ton esprit a suivi le beau chemin contraire,
Et du vice quitté le sentier diffamé.

Ainsi toy qui, voulant d'une soigneuse cure
Enrichir ton esprit d'un sçavoir precieux,
Et de gentilles mœurs (thresor qui toujours dure)

Arrivant à ta fin tu t'en volas aux Cieux,
Bien aise d'y trouver (Colombe blanche et pure)
Ce sçavoir rare et saint, qui rend l'esprit joyeux.

COMMENTAIRE.

Aimé reste au singulier, bien qu'il vienne après les trois substantifs : cet usage est constant au XVIe siècle.

Ains (latin *ante*, avant, plutôt, de préférence) disparaît devant *mais*. Nicot le traduit par *sed, verum*. Cf., sur *ains*, *La vie des mots...*, par A. Darmesteter, p. 187.

Distraire, retirer, arracher.

Soigneuse cure, sorte de pléonasme d'idée.

Sçavoir, le mot est répété, ce qui est une tache en un sonnet.

1581. (*Sat.* à des Yveteaux.)

Ne sois donc point oiseux, et ferme te resous
A suivre en long habit la vertu comme nous :
Tu en auras plus d'heur qu'à suivre la maniere
Du gentilhomme ayant une gentilhommiere,
Une grand'sale antique, ou pend es soliveaux
Une corne de Cerf pour pendre les chapeaux,
Et les trompes de chasses, ou l'on voit un menage
De gents, de chiens, d'oiseaux, ainsi qu'au premier âge,
Nous en avons de mesme, en nos lieux tu pourras
Prendre pareil plaisir alors que tu voudras.
Puis un valet de chiens, un maquignon, en somme,
Au monde fait autant que fait un gentilhomme,
Qui ne sait que chasser et piquer ses chevaux.

COMMENTAIRE.

Oiseux, latin *ociosus.*

Long habit, toge du magistrat.

Heur, latin *augurium.*

Grand sale, et non *grande ;* en effet, *grandem,* est des deux genres : et longtemps, *grand* fut de même.

Es, *en les ;* cf. *bachelier ès lettres,* etc...

Soliveaux, solive, ou *solieve,* de *sublevare.*

Un menage, aujourd'hui *une ménagerie.*

1590 (*Sat.* à Guillaume Vauquelin.)

Les jeunes de ce temps sont tous achalandez
Aux boutiques des jeux de cartes et de dez,
Beaux danseurs escrimeurs qui, mignons comme femmes,
Couvrent sous leurs habits les amoureuses flammes.
La pluspart tous frisez, d'un visage poupin,
Suivent des le berceau les Dames et le vin,
Et vont par les maisons muguettants aux familles,
Au hasard de l'honneur des femmes et des filles.
Te voilà de retour : sous le ciel de Poitiers,
Tu n'as pas cheminé par de plus beaux sentiers :
Car, à juger ton port, à regarder ta face,
Tu as de ces mignons la façon et la grace.
Mais tout mis sous le pied, il est temps de penser
En quel rang tu te veux maintenant avancer.

COMMENTAIRE.

Achalandez vient de *chaland,* dont l'origine est inconnue, et veut dire ici : réduits à l'état de chalands, de clients; cela ne se dit plus des personnes, mais des choses : une boutique bien achalandée. Cf. le vieux terme *chalandise,* qui a à peu près le même sens que

accointance (GODEFROY.) On peut noter l'étymologie inattendue de Nicot : « chaland, que le Picard dit calland, semble venir de καλῶ, id est *voco*... »

Escrimeurs, qui fait de l'escrime ; tombé en désuétude.

La plus part tous frisez, tout frisés pour la plupart.

Poupin, adj., de poupée, latin *pupinus*, de *pupus*.

Muguettants aux familles : aujourd'hui le participe présent resterait au singulier ; cela veut dire ; « faisant les muguets auprès des familles » ; NICOT : « Muguetter, c'est faire l'amour à une femme. » Ce verbe vient du substantif *muguet*, qui désigne à la fois la fleur de ce nom et les élégants qui s'en paraient ou se parfumaient de son essence : R., *muscus, muguettus, musguet, muguet.* Le verbe, usité encore au XVIIe siècle, et dont le complément de préférence était direct (V. LITTRÉ), n'est plus employé, et on le peut regretter.

Au hasard de, au risque de ; tournure excellente dont on ne se sert plus assez.

Mais tout mis sous le pied, tour rapide et expressif, qui vaut bien mieux que les façons diverses dont nous disons la même chose,

1600.

I. (*Id.*, I, 84.)

Philis, quand je regarde au temps promt et leger
Qui derobe soudain nos coulantes annees,
Je commence à conter les saisons retournees
Qui viennent tous les jours nos beaux jours abreger.

Car ja quarante fois nous avons veu loger
Le Soleil au Lion des plus longues journees,
Depuis que nous avons nos amours demenees
Soubz la foy qui nous fit l'un à l'autre engager.

Et puis ainsi je dis, O Dieu qui tiens unie
De si ferme union nostre amitié benie,
Permets que jeune en nous ne vieillisse l'Amour,

Permets qu'en t'invoquant comme jusqu'à cet heure,
Augmente nostre Amour d'amour toujours meilleure,
Et telle qu'au premier soit elle au dernier jour !

II. (*Sonnets.*)

Seigneur, je n'ay cessé, des la fleur de mon âge,
D'amasser sur mon chef pechez dessus pechez :
Des dons que tu m'avois dedans l'âme cachez,
Plaisant je m'en servois à mon desavantage.

Maintenant que la nege a couvert mon visage,
Que mes prez les plus beaux sont fanez et fauchez,
Et que desja tant d'ans ont mes nerfs desechez,
Ne ramentoy le mal de mon ame volage.

Ne m'abandonne point : en ses ans les plus vieux,
Le sage roy des Juifs adora de faux Dieux,
Pour complaire au desir des femmes estrangeres.

Las ! fay qu'à ton honneur je puisse menager
Le reste de mes ans sans de toy m'estranger,
Et sans prendre plaisir aux fables mensongeres.

COMMENTAIRE.

I.

Conter, et *compter* sont un seul et même mot ; lat. *computare*.

Tous les jours nos beaux jours, répétition fâcheuse ; Vauquelin les évite rarement.

Ja, déjà, lat. *ja* (*m*), n'est plus employé seul.

Demenees, au féminin pluriel, bien qu'il vienne après le substantif ; *amour* est des deux genres.

Qui nous fit... ; nous dirions, plus correctement et très lourdement : qui *nous* fit *nous* engager l'un à l'autre

Unie et **union** : répétition.

Permets... : Permets que l'Amour, qui est encore jeune en nous, ne vieillisse pas.

Cet heure — Cette heure.

Augmente nostre Amour d'amour. troisième répétition.

Et telle..... ; on n'écrirait plus ainsi ; c'est dommage ; ce vers est très vif et très clair.

II.

Dessus, nous dirions *sur*.

Dedans, *dans*.

Plaisant, *imprudent*, *insensé*, *sot*.

Ramentoy, de *re* et de *amentevoir*, *amentavoir* ; *a*, *ment*, *avoir* ; *ad mentem habere*.

Las, *lassus*.

Menager, bien employer.

M'estranger, vieux verbe ; *estrangier*, *estraingier*, *estraignier*, *astraingier*, qui veut dire écarter, éloigner, et dont l'origine première est *extraneus*, *extranearius*. Cf. Pasquier, cité par Godefroy : « Et pour ne m'estranger de mes bornes. » C'est encore un de ces termes précis et énergiques qu'on a perdus sans les remplacer.

Nous n'insisterons pas. Cette petite étude suffit pour montrer que Vauquelin ne s'applique pas à faire œuvre d'écrivain ; que, s'il y a un progrès, une différence de ses premières à ses dernières poésies, elle n'est pas tellement grande ; qu'il garde en partie ses défauts, s'il ne perd pas ses qualités ; et que ce dernier sonnet,

vraiment harmonieux, et tout moderne à côté de la *Description de l'Aurore*, est encore bien archaïque auprès des productions contemporaines de Malherbe. Vauquelin est sans cesse et partout resté lui-même ; l'homme n'a pas varié ; le poète non plus :

Et telle qu'au premier soit-elle au dernier jour !

TABLE DES MATIERES.

PAGES.
AVANT-PROPOS 5
CHAPITRE I. — Vie de Vauquelin 9
CHAPITRE II. — Les Foresteries 17
CHAPITRE III. — Vie de Vauquelin (suite et fin) 50
CHAPITRE IV. — Idillies et Pastorales 64
CHAPITRE V. — Epigrammes, Epitaphes et Sonnets 92
CHAPITRE VI. — L'Art Poétique Français : I. De la poésie. — II. De la langue. — III. De la versification. — IV. Du genre lyrique. — V. Du genre épique. — VI. Du genre dramatique. — VII. Du genre didactique. — VIII. Du genre pastoral. — IX. De la traduction. — X. Conclusion 116
CHAPITRE VII. — Les Satyres Françoises : I. La Société : la cour, les gens d'église ; les gens de lettres ; les femmes et le mariage. — II. Vauquelin, homme privé et public 199
CONCLUSION 261
APPENDICE I. — Liste des ouvrages de Vauquelin 265
APPENDICE II. — Indications pour dater les Satires 269
APPENDICE III. — Six passages de Vauquelin commentés au point de vue de la langue 277

Nancy. — Imprimerie Paul SORDOILLET, 51, rue Saint-Dizier.

16

9417 4

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 002374865b

CE PQ 1707
.V35Z785 1887
COO LEMERCIER, A ETUDE LITT
ACC# 1331610